

Jean Manac'h

Albert Vignau

M É M O I R E P O S T A L E

# Une vie de receveur



COMITÉ POUR L'HISTOIRE DE LA POSTE



# Préface

de Muriel Le Roux

## L'autobiographie : un matériau de l'histoire

**C**réé en 1995 par le Président de La Poste, le Comité pour l'histoire de La Poste a pour mission d'écrire l'histoire de La Poste de l'Ancien régime à nos jours, faisant fi des traditionnelles césures de l'historiographie française. La commission scientifique composée d'universitaires et de chercheurs<sup>1</sup> du CNRS a reçu la mission, en toute liberté, de lancer des programmes de recherche. Il n'y avait qu'une demande clairement énoncée : constituer un fonds d'archives orales.

Arrivée au Comité, comme secrétaire scientifique, pendant les grèves de décembre 1995, j'ai eu le loisir d'observer ce monde des « PTT » en pleine action syndicale et fus convaincue de la nécessité de constituer des archives orales.

Je compris au cours de cette étonnante période de prise de fonction ce que signifiait que « La Poste » fut devenue une entreprise. Les négociations étaient très différentes de ce que j'avais pu lire sur les grèves passées. Comparant le monde de la grande entreprise à celui de La Poste je mesurais la distance à parcourir pour que « l'administration des postes, télégraphes et télécommunications » devint une entreprise au sens où l'entendait les industriels d'une part, mais aussi pour que les postiers intègrent les bouleversements récents. Je comprenais pourquoi il fallait

---

<sup>1</sup> Dominique Barjot, Catherine Bertho-Lavenir, François Caron, Patrick Fridenson, Philippe Guignet, Pascal Griset, Muriel Le Roux, Dominique Lorrain, Michel Margairaz, Jean-Gustave Padioleau.

constituer un fonds d'archives orales... Les PTT n'existaient plus, ils étaient remplacés par deux entreprises : La Poste et France Télécom. Il fallait préserver « La mémoire ». Cette préservation pouvait aussi passer par la conservation de la parole. De toutes les paroles et non pas seulement celles des élites qu'ils fussent cadres ou syndicalistes.

Car il n'était pas question de travailler spécifiquement pour une direction ou pour une autre afin de produire des documents permettant d'accompagner les réformes passées ou à venir. L'histoire a besoin de temps et ne peut être écrite dans l'urgence. En outre, il fallait éviter toute instrumentalisation des travaux du Comité par quelques parties que ce fut<sup>2</sup>.

Pour mener à bien une campagne d'entretiens permettant la constitution d'un fonds d'archives orales, il était nécessaire de trouver un moyen judicieux d'établir des échantillons représentatifs des postiers dont on voulait recueillir la mémoire. Fallait-il travailler par corps de métier, privilégier ceux qui sont en voie de mutation ou ceux en voie de disparition ? Doit-on ne s'attacher qu'aux cadres de l'administration/entreprise ? Dans le cas d'une prosopographie, doit-on se limiter aux élites ? Quel doit être le niveau hiérarchique pris en compte ? Telles sont les questions élémentaires que l'on doit se poser si l'on veut constituer un fonds d'archives orales et non une collection de témoignages sur un thème donné. L'histoire orale a ses méthodes et l'on ne peut placer sur un pied d'égalité le témoignage, l'entretien mené pour une recherche précise et l'entretien semi-directif ou directif destiné à être archivé.

Dernière question et non des moindres, comment procéder à un échantillonnage scientifique représentatif de la multiplicité et de la hiérarchie caractérisant les métiers postaux ? Car très vite, à La Poste, comme pour l'Éducation nationale, toute enquête devient démesurée. Aujourd'hui encore, on compte plus de 300 000 postiers actifs. Il ne peut être envisagé

---

<sup>2</sup> Rendons hommage à la direction générale de La Poste qui laisse la commission scientifique libre de ses choix.



d'interviewer un pourcentage élevé de cette population sauf vouloir aller à l'échec et obtenir des entretiens inexploitable dans un but scientifique. Néanmoins, après une préparation préalable de trois ans, un programme sera lancé sous peu afin de répondre à la demande de la direction de La Poste. Mais il ne s'agit pas de recueillir de la parole selon des principes journalistiques. Ce n'est pas la mission de l'historien, en outre, les coûts élevés que suppose une telle opération excluent que l'on se contente du récolement de témoins. Tout d'abord, pour des motifs techniques ayant valeur de test, il a été décidé que nous procéderions dans un premier temps aux interviews de dirigeants. La population n'est pas trop nombreuse. Cette première campagne d'entretiens doit être précédée par une étude biographique de chaque personne qui sera utilisée afin de rédiger les grilles d'entretien. Ce travail utilise toutes les sources d'archives disponibles, celles de La Poste, les dossiers de légions d'honneur, les archives syndicales, la presse, les archives ministérielles etc. La principale difficulté dans la rédaction de ces notices biographiques réside dans l'obtention de dérogations afin d'avoir accès aux dossiers de personnels ou à certaines archives des cabinets ministériels.

Le fonds documentaire résultant de ce programme de recherche sera double : il y aura d'un côté des dossiers biographiques préparatoires qui permettront également une étude prosopographique et de l'autre les documents sonores, transcrits et utilisables comme d'autres sources d'archives. Cela vaut pour la période la plus contemporaine.

Pour les périodes plus anciennes, puisqu'il ne pourra être question d'entretien, le Comité mènera une étude prosopographique réalisée grâce aux archives écrites afin d'avoir une histoire des responsables des PTT de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup> ; ensuite nous remonterons à la création

---

<sup>3</sup> Le modèle est emprunté à l'histoire de l'enseignement : C. Charle et R. Ferré, (actes publiés par), *Le personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, CNRS, IHMC, 1985, 283 p. ; C. Charle, Telkes E., *Les professeurs de la faculté des sciences de Paris, dictionnaire biographique, (1901-1939)*, Paris, INRP-CNRS, 1979, 270 p. ; C. Charle, *Les élites de la République, 1880-1900*, Paris, Fayard 1987, 556 p.

du ministère en 1878. Dans le même temps et conjointement est mené un travail afin de recomposer tous les organigrammes ministériels également depuis 1878. Mais, même pour ce travail, d'apparence simple, la période la plus contemporaine reste complexe tant l'histoire des administrations postales a été délaissée. Par la constitution d'outils de travail préalables qu'elle requiert, il s'avère que mener une campagne d'entretiens en vue de constituer un fonds d'archives orales est un exercice de longue haleine. Il sera tenté une expérience analogue avec une autre population postière dont les critères restent à définir. Il est probable que le critère commode des élites sera remplacé par celui d'un corps de métier. Mais, dans ce cas, il sera nécessaire de procéder à un échantillonnage à la manière des sociologues.

Pour autant, La Poste est une entreprise de main-d'œuvre où les élites ne jouent pas un rôle prépondérant, une « administration industrielle ». Bref, quel que soit la façon de la définir, la force vive de son activité est l'homme et non la machine. Comment écrire son histoire sans écrire l'histoire des postiers ? Il faut résoudre une vraie question d'histoire sociale.

Les sources principales de cette histoire sont constituées par les archives administratives et les dossiers de personnels dont l'accès est dérogatoire<sup>4</sup> et donc nécessairement très difficile à utiliser. Ce constat étant établi, et puisqu'il n'est pas possible d'envisager un programme d'histoire orale de grande envergure, il était nécessaire d'avoir recourt à l'écrit et de réfléchir aux modalités de l'enquête à entreprendre. Or, le Comité pour l'histoire de La Poste avait besoin de travailler dans deux directions afin de se faire connaître : au sein de l'entreprise et au sein de la communauté scientifique.

La Poste, entreprise publique depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1991, devait, à la demande des Archives de France, améliorer sa politique d'archivage. Ce

---

<sup>4</sup> Afin de protéger la vie privée des personnes, on ne peut consulter ces dossiers que 120 ans après la date de naissance des personnes.

fut la première mission confiée au Comité. Sous son égide, se déroula l'audit de l'état général des archives. Nous avons constaté que les archives financières étaient très bien tenues et gérées. L'essentiel des documents à conserver était des papiers administratifs, officiels qui avait un intérêt historique incontestable, mais où « l'Homme », « le Postier », ne transparaît que difficilement, sauf lorsqu'il s'agit des archives des dirigeants qui, de part leurs responsabilités, ont émis notes, correspondances, chronos etc. Cette mission nous a permis de prendre conscience de cet aspect, mais aussi d'acclimater l'histoire à La Poste. L'accueil fut très souvent bienveillant. « On se préoccupait enfin de l'histoire de la maison »...

Les travaux universitaires demandent du temps. La mission patrimoniale du CHP justifiait de son action auprès de la communauté scientifique. Mais il nous fallait aussi justifier notre travail pour que les postiers acceptent le comité et se reconnaissent en lui et à terme participent à son activité.

On connaît les travaux menés sur l'enseignement, les instituteurs, l'éducation, le syndicalisme dont l'historiographie fait pâlir d'envie. J'avais à l'esprit un certain nombre d'ouvrages de la collection « Archives » des Éditions Julliard, dont celui sur les hauts fonctionnaires de la III<sup>e</sup> République de Christophe Charle, mais surtout *Nous les maîtres d'école. Autobiographies d'instituteurs à la belle époque*, présentées par Jacques Ozouf<sup>5</sup>. Il n'y avait rien d'analogue sur les postes. L'univers des postiers n'est pas celui des enseignants. Dans leur grande majorité, s'ils sont familiers de la lettre, de l'écrit, leurs origines souvent modestes, mais surtout la difficulté et la lourdeur du labeur quotidien laissaient peu de place à la tenue de journaux intimes, à la mise en écriture de soi, à la rédaction de mémoire.

---

<sup>5</sup> Paris, Julliard, Archives, 1967, 269 p.

Si l'écrit avait un rôle, il devait, au même titre que pour *Léonard, maçon de la Creuse*, servir à la promotion sociale<sup>6</sup>. Chez les postiers, le temps libre était bien souvent consacré à la préparation de concours internes qui permettaient de gravir un à un les échelons des métiers de la poste. C'est du moins l'un des enseignements que l'on tire de la lecture des manuscrits du premier concours autobiographique. Il fallait donc susciter des témoignages ou retrouver des témoignages rédigés à des fins personnelles et familiales afin de rendre aux postiers leur place dans le mouvement de l'histoire. Il fallait qu'ils écrivent leurs mémoires ou que les enfants de postiers nous confient les manuscrits de leurs aïeux.

Ce choix me semblait plus favorable, plus « humain » que le principe de l'enquête. D'ailleurs ces enquêtes sous forme de questionnaires ont été nombreuses à La Poste, notamment en sociologie. En outre, les contraintes matérielles de ce type d'étude ne sont pas si éloignées de celles des archives orales.

Connaissant les travaux d'histoire industrielle, je savais qu'il était possible de demander aux retraités une contribution pour écrire l'histoire d'une entreprise, d'une branche industrielle. Pourquoi ne pas demander aux retraités des PTT de nous aider à noircir la page blanche de l'histoire des postes grâce à des commissions spécialisées traitant des différentes questions d'histoire. Ce processus est long à mettre en place. De plus, les cadres sont les plus nombreux à répondre aux sollicitations des historiens que les ouvriers. Il y avait de fortes chances pour qu'il se produise la même chose à La Poste. Il fallait trouver une façon de recueillir la mémoire des postiers autres que celle des élites dirigeantes.

Organiser un concours autobiographique pouvait être la solution. L'action du comité pour l'histoire économique et financière qui avait organisé

---

<sup>6</sup> M. Nadaud, *Léonard, maçon de la Creuse*, Paris, La découverte, 1998, 414 p., introduction de J.-P. Rioux.

ce type de concours confirmait qu'il était possible d'obtenir des témoignages<sup>7</sup>.

Mais il y avait un paradoxe. Malgré nos recherches nous n'avions trouvé aucun texte ancien du type des *Mémoires d'Eugène Trollard, Mémoires d'un inspecteur des finances au XIX<sup>e</sup> siècle*<sup>8</sup>, ni autre manuscrit personnel. Les postiers ne semblaient pas accorder une grande place à l'écrit - nous étions loin des instituteurs- et encore moins, peut être des autobiographies.

Par ailleurs, on pouvait se demander ce qu'allait apporter au Comité d'abord, puis aux historiens ensuite ces manuscrits ? Tous les mémoires et tous les récits autobiographiques ne sont pas traités de la même façon par les historiens. Il existe, inconsciemment peut-être, des hiérarchies dans l'utilisation de ces sources. Il est sans doute plus aisé d'accorder son attention au témoignage d'anciens ministres plénipotentiaires et autres membres des grands corps de l'État. Ces récits donnent de l'ampleur et de la vie aux archives consultées.

Parmi les mémoires laissés par les gens ordinaires, il existe la tradition de mémoires des militants qu'il fussent syndicalistes ou membres d'un parti politique voir élu. L'un des plus célèbres reste bien *Léonard, maçon de la Creuse*<sup>9</sup>. Mais il s'agit encore de paroles d'élites ouvrières rassemblant ceux qui ont le « courage » ou l'envie de s'exprimer. Or, les PTT ont donné aux divers mouvements syndicaux des dirigeants qui pour certains ont laissé leurs mémoires. Il faudra qu'ils soient publiés.

---

<sup>7</sup> B. Py, *Blanche, mémoires d'une employée du Trésor public*, Paris, CHEFF, 1995 ; J. Forgeron, « Mon trésor, tranche de vie », in *Études et documents*, VII, Paris, CHEFF, 1995, p. 310-473 et depuis les publications ont fleuri, Y. Mathé, *La longue marche d'une auxiliaire des impôts*, Paris, CHEFF, 1998 ; *Mémoires d'écureuils, récits autobiographiques*, Paris, Les éditions de L'épargne, 1999.

<sup>8</sup> Paris, CHEFF, 1998, ou encore M. Mompezat, *Le journal d'un percepteur*, Paris, 1952, rééd. CHEFF, 1992.

<sup>9</sup> *Op. cit.*

Comment savoir qui avaient été les postiers du demi-siècle qui vient de s'écouler ? Comment restituer tous les chamboulements de la motorisation des campagnes à la mécanisation de la comptabilité pour arriver à l'informatisation de la majorité des services ? Comment savoir ce qu'avait été la vie quotidienne des postiers dans les villes nouvelles et ce qu'avaient vécu les postiers des campagnes mis en concurrence avec le « Crédit agricole » ou « l'Écureuil », alors que dans le même temps la poste imposait les CIDEX !

Si le travail de l'historien est de choisir des documents, de leurs faire restituer un passé. On sait que ce travail leur fait changer de statuts. Ils signifient autre chose que ce pourquoi ils ont vu le jour et ont été conservés. L'historien, finalement crée ses sources en fonctions de ses questions. Et nombreux sont ceux qui ont utilisé des sources identiques pour en tirer des interprétations différentes. En ce sens, il me semble que ce concours autobiographique – et ceux à venir – remplissent une double mission. Ils donnent enfin la parole à la si nombreuse « main d'œuvre », quasiment silencieuse jusque là, si l'on excepte la voix syndicale. Enfin, l'histoire prenait en considération les hommes et la toile de bureaux qu'ils ont créée pour couvrir le territoire national et remplir leur mission de service public.

Ainsi, au-delà de la première mission patrimoniale qui était la sienne, le comité en contribuant à l'établissement de nouvelles sources participe pleinement à la recherche scientifique. Le travail de l'historien ne se limite pas à la narration des faits passés, mais consiste à inventorier, établir des documents, puis à les critiquer. L'autobiographie de chaque postier participe à ce processus au même titre que l'histoire orale et crée le lien entre les archives administratives et la technique d'analyse de l'histoire et permet la découverte de nouveaux champs. Donc nous nous trouvons dans le domaine des sources provoquées. Il y a une identité avec le fonds d'archives orales en cours de constitution. À terme on pourra espé-

rer avoir un fonds ou la parole - orale ou écrite - des différents métiers postaux sera rassemblée.

Et ici, le public visé peut être plus large, car ce sont les candidats qui écrivent ! Les historiens auront des sources différentes car aux receveurs succéderont les femmes, les ambulants, les trieurs, etc. Donc, l'autobiographie, stimulée par la notion concours dont la référence aux prix littéraires était délibérée afin d'encourager l'écriture, fut retenue comme élément à part entière du fonds d'archives que le Comité tente de constituer. Le concours doit encourager l'écriture, la mise en écriture de soi, mais aussi donner un caractère solennel à cet acte en attribuant un premier et un second prix, remis au siège de La Poste à Paris.

Afin de préserver la liberté d'expression des candidats, il a été décidé qu'ils devraient être retraités, le recul de l'âge permettant ici une plus grande franchise de ton que celui du salarié. Pourtant, sur l'ensemble des manuscrits, si l'émotion est présente, les dépôts sont rares. Les critiques, sont présentes, après une vie de labeur toute entière vouée à respecter le serment prêté très jeune au début de la carrière, les auteurs retraités en sont déliés et se sentent le droit d'exprimer sereinement leur point de vue sur la grande institution postale. Il n'y a ni fard, ni concession. Les points de vue exprimés sont réfléchis, posent des questions et même critiquent notamment la faible prise en compte de la réalité quotidienne par une administration trop hiérarchisée, le devenir de l'entreprise et son nouveau statut. D'ailleurs les regrets exprimés ne trouvent-ils pas un écho parmi ceux que l'on appelle les actifs de la société toute entière ? Ainsi la notion de service public, la limitation du temps de travail sont autant de questions de société sur lesquelles les postiers ont pris position au point d'être parfois meurtris de ne pas avoir été compris dans ces aspirations. Pourtant, les textes disent aussi qu'évolution et adaptation sont des maux nécessaires. On rejoint ici l'analyse de J. Ozouf dans son introduction de *Nous les maîtres d'école*, la distance entre la réalité de la vie des receveurs

et l'image qu'ils s'en font n'est pas si grande<sup>10</sup> et la sincérité du regard sur leur passé atténue la déformation que pourrait insinuer le témoignage.

Pourquoi avoir choisi les receveurs ? Le reproche en a été fait<sup>11</sup>. « Encore, les chefs, les cadres... » Et pourquoi pas les receveurs, il faut bien commencer par un groupe. Il ne s'agit que du premier concours...<sup>12</sup>. Il semble d'ailleurs, que les choix – retraité et receveur – n'aient pas été si mauvais et relativement représentatif d'un grand nombre de postiers. Sur les 50 manuscrits reçus, seulement deux font état d'une entrée dans la carrière avec une licence. Tous les autres parcours nous racontent des vies, où l'on entrait aux PTT parce que l'occasion se présentait. On devenait receveur comme Jean Manac'h et Albert Vignau, à force de persévérance, en passant des concours internes, puis en postulant au tableau d'avancement. Il y a davantage de points communs ici avec les employés du Trésor public, qu'avec les instituteurs de la Belle époque. On entrait aux PTT parce qu'il fallait travailler, apporter un complément de ressources à ses parents... D'ailleurs nos deux lauréats sont là pour attester que l'on pouvait commencer comme auxiliaire et terminer receveur. Mais il fallait une vie pour y parvenir...

Organiser le concours a été une affaire plus compliquée que ce que nous imaginions initialement. Nous avons utilisé tous les moyens possibles, presse interne, presse des amicales, fichier des pensions de Lannion auquel nous n'avons pas eu accès directement mais le directeur a bien voulu transmettre notre avis de concours. Je tiens à remercier chaleureusement tous ceux qui nous ont aidés. Ensuite, il était nécessaire de s'inscrire et d'accepter les règles du concours : fournir un manuscrit en temps limité. Les journaux personnels et manuscrits déjà rédigés étaient aussi

---

<sup>10</sup> O. Join-Lambert a consacré une très belle thèse de doctorat à la question.

<sup>11</sup> Cf. « Une opinion sur le livre *Une génération de postiers raconte...* » in *Le relais*, Institut d'histoire sociale de la CGT, p. 6.

<sup>12</sup> Un autre est en préparation et sera lancé à l'automne 1999. Il s'intitule *Mémoires de femmes, une vie aux PTT*.



acceptés. Fallait-il être directif ou ne fournir qu'un léger canevas ? La dernière option fut retenue afin de laisser les auteurs s'exprimer. Nous avons reçu des manuscrits fort différents : dactylographiés et quasiment présentés sous une forme à éditer (Jean Manac'h), écrits à la main d'une belle écriture régulière (Albert Vignau), des manuscrits constitués d'une succession de fiches de fonction commentées, des manuscrits où la vie privée était absente, mais aussi des manuscrits fleuves qui, trop long pour être édités, m'ont donné l'idée de publier des extraits et cela a donné, *Mémoires d'Algérie, une génération de postiers raconte*<sup>13</sup>. Comment ont été désignés les lauréats ? Par un jury composé de : Mesdames Agnès Fine, Luce Perrot, Messieurs Daniel Fabre, Jacques Gouin, Dominique Jamet, Philippe Lejeune, Benoit Oger et moi-même, sous la présidence de Madame Irène Frain. Bien sûr, qu'il s'agisse de nos lauréats ou des morceaux choisis pour *Mémoires d'Algérie*, la subjectivité demeure et je n'essayerai pas de justifier les choix du jury, ni les miens pour *Mémoires d'Algérie*. D'ailleurs, tous les protagonistes du concours sont d'accord, personne n'a jamais eu la prétention d'écrire l'histoire des postiers, il ne s'agit que d'histoires de postiers... Libre à qui le voudra de considérer ces récits de vie comme autant de matériaux pour l'histoire, car s'il est une chose que l'on ne contestera pas c'est que l'Histoire doit aider à la représentation de différences. Et là, pour qui le désire les manuscrits sont accessibles...

Muriel Le Roux

---

<sup>13</sup> Éditions Textuel, Paris, 1998, 125 p., disponible au Comité pour l'histoire de La Poste.



# Introduction

« **J**e vais me contenter de décrire les particularités de mon nouveau métier... qui est celui d'un postier, et qui me semble pourtant complètement différent. Je n'ai plus de trajet à effectuer, j'ai un bureau d'ordre à ma disposition, la responsabilité matérielle de tout le bâtiment, et la responsabilité financière du poste comptable », raconte Jean Manac'h, en introduisant le récit de sa vie de receveur. Jean Manac'h et Albert Vignau nous donnent un aperçu, vivant et riche, de ce « métier », précisant le contenu du terme bureaucratique de « grade » de receveur, dans les années 1970 et 1980.

Les deux auteurs entrent respectivement aux PTT pendant la Seconde Guerre mondiale, et en 1956, à une époque où les receveurs qu'ils côtoient conservent bon nombre de leurs caractéristiques de l'entre-deux-guerres. Jean Manac'h et Albert Vignau deviennent tous deux receveurs au milieu des années 1970. Le métier, qui a déjà subi alors des transformations, commence vraiment à changer. Nommés receveurs presque en même temps, les deux témoins ont cependant eu chacun un cheminement professionnel spécifique. Alors que Jean Manac'h gravit les échelons au sein de la filière du « service général » et accède directement comme cadre au grade de receveur, en milieu urbain, Albert Vignau devient receveur en dessous de la catégorie des cadres, dans un village, après une carrière exemplaire au sein du service de la « distribution ». Chacun symbolise, à l'intérieur de cette administration, un type d'ascension sociale différente – mais on pourrait en décrire d'autres –, significative à la fois de points communs et de particularités par rapport à l'ensemble du corps des receveurs.

## Le receveur au lendemain de la guerre

Dans les années 1950, Jean Manac'h, entré aux PTT en 1941, poursuit sa carrière dans un bureau de poste de chef-lieu de canton d'Ille-et-Vilaine, tandis qu'Albert Vignau est facteur à Paris. À la campagne et en ville, le receveur est alors un personnage différent. Le terme de receveur désigne certes sur l'ensemble du territoire le responsable d'un bureau de poste, en référence aux opérations de recettes et de dépenses publiques qu'il effectue. Mais, en contraste avec l'unité des règles définies pour la comptabilité publique, une grande diversité de tâches et de situations règne, principalement en fonction de la taille du bureau géré.

Dans la France rurale des villages, les receveurs font partie, avec le maire, le curé et l'instituteur, des personnalités locales. Certes, ils ne sont pas, contrairement à ce que sont, parfois, les médecins ou les instituteurs, des notables politiques : leurs fonctions de comptable public les rendent inéligibles. Leurs origines sociales et leurs modes de vie les apparentent aussi aux milieux modestes. Ils organisent cependant la transmission du courrier et des communications téléphoniques, et conservent un rôle d'information qui contribue à l'unité du territoire national par le décloisonnement des espaces provinciaux. Dans chaque village, ces fonctionnaires incarnent, avec d'autres, une présence de l'État, et ils ont même expressément conscience de le représenter. Dans de nombreuses circonstances, ils conseillent les familles et font office, comme le facteur, d'écrivains publics et d'intermédiaires administratifs. Il faut dire que les PTT jouissent alors d'une forte considération. Ce service public, le plus ancien de France, le mieux implanté sur l'ensemble du territoire national et qui représente, avec un cinquième des effectifs total des fonctionnaires, toutes les couches sociales, fait de surcroît de gros efforts, au lendemain de la guerre, pour rétablir le trafic et faire face à son augmentation ; son chiffre d'affaires place alors les PTT juste derrière les deux grandes sociétés nationales, la SNCF et EDF.

En ville, comme à la campagne, les receveurs contribuent, par le placement des bons du Trésor et des emprunts, au développement de l'économie et à la reconstruction du pays, et doivent bénéficier pour cela de la confiance des usagers, qu'ils conseillent, gratuitement, sur des placements d'État – se différenciant en cela du notaire, mais jouant comme lui le rôle d'intermédiaire financier auprès de la population. Avec la collecte de l'épargne, ils participent à l'extension des circuits financiers. La hiérarchie des fonctionnaires locaux varie, ici du facteur au receveur, là du cantonnier au directeur des services extérieurs de l'État, et la situation des receveurs est différente dans les villes moyennes, les grandes villes ou leurs périphéries urbanisées. Dans les grandes villes, les receveurs peuvent être apparentés, malgré leur anonymat relatif et leur âge avancé, à un premier niveau de bourgeoisie.

Mais les choses changent. Garants traditionnels de la communication, accomplissant des missions économiques, financières, sociales et techniques dans les années 1950, les receveurs voient ces rôles à la fois renforcés et modifiés, lorsque, au milieu des années 1970, Jean Manac'h et Albert Vignau entrent dans le corps des recettes.

## **Le receveur au milieu des années 1970**

Au sein de la société française, le développement urbain qui accompagne l'accroissement des classes moyennes salariées et du secteur tertiaire contribue à rendre le personnage du receveur plus anonyme. L'apparente unification des modes de vie, liée d'ordinaire à la société de masse et de loisirs, ne doit cependant pas masquer les clivages sociaux, culturels et économiques qui confèrent localement aux receveurs des positions au moins aussi différenciées qu'auparavant. Le statut du corps des receveurs, adopté en 1958, a consolidé leur cohésion interne.

Le rôle des receveurs s'est progressivement accru depuis les années 1950, du fait des interventions de plus en plus fréquentes de l'État dans la vie

économique et dans la vie des citoyens. Les fonctionnaires n'encadrent plus le pays comme auparavant, mais ils continuent d'être l'un des éléments constitutifs des cadres de la nation. Dans une période d'exode rural en particulier, les receveurs sont souvent les seuls représentants de l'État : contraints d'être logés sur place, alors que les instituteurs n'en ont plus l'obligation, les receveurs sont liés au quartier, alors que les déplacements domicile-travail se développent. La transformation des modes de vie s'accélère, et la sociabilité des receveurs s'exerce selon des modalités nouvelles : alors qu'on est au début de la prolifération des associations, un certain temps libre permet aux receveurs d'exercer un rôle associatif et culturel important. Dans la société de communication de masse, et dans le contexte du tout-début du déclin du service postal par rapport aux autres moyens de communication (où le message oral commence à dépasser en volume le message écrit), l'image du receveur, telle qu'elle est véhiculée par l'administration et par la presse locale, montre un personnage inséré localement et actif dans la vie associative. Sa connaissance des petits pays participe de la réhabilitation des particularismes locaux.

À l'intérieur de l'administration, les receveurs sont désormais animateurs d'équipe plus que comptables, chargés de placer des produits financiers dans un contexte de concurrence, comme le racontent, chacun à leur façon, Jean Manac'h et Albert Vignau. L'avancement au « mérite », en fait principalement déterminé par les résultats commerciaux, commence à prendre, à partir de la fin des années 1960, de l'importance sur l'avancement à l'ancienneté. Les receveurs quittent peu à peu, depuis 1968, leur situation de cadre autodidacte pour devenir des cadres formés. L'automatisation du téléphone (complète seulement en 1979), la poursuite de l'informatisation de la comptabilité, après l'achèvement de la mécanisation de la comptabilité à la fin des années 1960, la création des centres de distribution motorisée, précisément décrites par Albert Vignau, ainsi que la mise en place progressive du contrôle de gestion à partir de 1971,

constituent des évolutions au sein desquelles, pour les trois dernières d'entre elles, les receveurs sont actifs, et qui en retour modifient leurs conditions de travail. Les innovations techniques, qui ont généralement conduit au renforcement du pouvoir de décision au niveau central, tout comme le volume et la structure du trafic du courrier et des services financiers, compromettent, pour les ministres de l'époque, la pertinence du modèle d'administration traditionnelle. La nouveauté est partout et notamment dans les discours des ministres et directeurs qui impulsent de nombreux changements. Mais la grève de 1974 atteste de la dégradation des relations sociales.

## Des itinéraires différents

Les PTT, qui constituent depuis l'entre-deux-guerres les chemins traditionnels de l'ascension sociale des paysans vers les classes moyennes des villes, s'honorent d'être, encore dans les années 1970, la plus démocratique des administrations, pensent-ils. Les receveurs, au moins d'un point de vue interne à la Poste, constituent une figure emblématique d'une origine scolaire modeste suivie d'une ascension sociale. Le corps, dérogatoire aux règles habituelles de la fonction publique en ce qu'il intègre les catégories A, B et même C (avant 1961), permet une promotion interne large. L'intérêt des itinéraires de Jean Manac'h et d'Albert Vignau est de confirmer fortement ce « modèle », tout en s'en écartant.

Jean Manac'h devient en effet receveur à 52 ans, tardivement par rapport à la moyenne d'âge d'accès au corps (située entre 33 et 35 ans), et directement au-dessus du niveau des cadres. Ce parcours est significatif d'un itinéraire au sein de la filière des recettes, à partir du grade d'inspecteur ou même de celui d'administrateur. Mais le parcours a été long. Jean Manac'h commence par travailler aux champs puis comme manœuvre dans une entreprise électrique. Auxiliaire aux PTT, il échappe au travail manuel tout en restant proche de sa famille ; les témoignages autobio-

graphiques renseignent ainsi sur la période intermédiaire entre les études et l'entrée dans l'administration, que Jean Manac'h intègre grâce aux cours par correspondance de surnumérariat édités par la Poste. Il réalise cependant à la Poste une carrière complète, comme l'ensemble des receveurs, alors qu'un tiers des agents n'y font plus qu'une carrière partielle.

Ce profil n'est pas unique, et le parcours d'Albert Vignau est significatif d'une ascension au sein du corps qui commence elle aussi tardivement mais plus bas (au niveau de recette de troisième classe, donc en dessous de la catégorie des cadres), et qui s'arrête aussi plus tôt, une fois atteint les bureaux de seconde ou de première classe. En période d'exode rural, entre manœuvre à la ville ou facteur, il choisit la Poste ; la richesse des récits autobiographiques permet précisément de restituer dans quel environnement de choix possibles se sont prises ces décisions individuelles.

Les deux profils que décrivent ces témoignages sont bien sûr représentatifs, mais on pourrait en rencontrer deux autres au sein de la filière des « recettes »<sup>1</sup>. L'un correspond aux receveurs qui entrent dans le corps au niveau le plus bas (recette de sixième ou de quatrième classe) pour en sortir au niveau le plus haut ; la promotion sociale y est maximum. Un dernier profil professionnel réunit les receveurs qui restent en dessous du niveau cadre. Ce sont les plus nombreux, et non les moins intéressants ; anciens facteurs ou receveurs-distributeurs, leur entrée dans le corps constitue également une promotion. Ils témoignent de la possibilité de carrières marquant la préférence des agents pour la stabilité dans un contexte de croissance économique.

---

<sup>1</sup> Ces résultats sont issus de notre thèse de doctorat, *Le receveur des postes entre l'État et l'utilisateur (1944-1973)*, dir. P. Fridenson, E.H.E.S.S., 1999.



## Une mémoire professionnelle entre service public et service commercial

Depuis que La Poste est sortie, le 2 juillet 1990, du régime de la comptabilité publique, les receveurs ont perdu leur statut de comptable public ; désormais nommés « chefs d'établissement », la nouvelle appellation ne peut se substituer, notamment dans les petites localités, à celle de receveur, souvent encore utilisée au sein de la population. Face aux évolutions récentes de la fonction, les récits de Jean Manac'h et d'Albert Vignau contribuent à la préservation de la mémoire d'un métier aujourd'hui disparu dans sa forme ancienne et témoignent des changements qu'avait déjà connu la Poste au début des années 1970.

Récits autobiographiques, donc centrés sur leurs auteurs, ces témoignages n'en aident pas moins à saisir des nuances régionales dans l'introduction des innovations techniques postales et téléphoniques, et atténuent également la vision d'une évolution linéaire du centralisme vers l'initiative. Ils ont ainsi l'avantage de faire apparaître une chronologie propre, celle du souvenir, qui ne correspond pas forcément aux dates de l'histoire sociale française ou de l'histoire administrative de la Poste.

Cadres opérationnels d'une administration au caractère industriel et commercial, leur mémoire reflète les tensions, de forme et d'intensité différente selon les périodes, mais aussi les adaptations qu'avait trouvées la Poste, entre une logique administrative et une logique commerciale. Lorsqu'à partir de la fin des années 1960, l'État se désengage des circuits de financement des investissements et que le secteur bancaire monte en puissance, les services financiers de la Poste doivent trouver des adaptations pour affirmer conjointement leur vocation de service public et leur maintien dans un secteur devenu concurrentiel. Cette nouvelle injonction commerciale induit, chez les receveurs, des représentations contrastées : s'affichant défenseurs du service public, comme Jean Manac'h, ils participent en même temps pleinement au développement des services

financiers, en mobilisant des ressources tirées de leur proximité sociale et géographique avec la population.

Successivement exécutants, cadres et même cadres supérieurs, à la fois « petits » et « grands » témoins, objets et sujets de l'histoire, cette spécificité structure leur mémoire : leur discours change en fonction de la taille du bureau géré, et leur récit met en évidence leur capacité à changer d'espace géographique et social au cours de leur vie. Dans cette succession de grades, le premier poste de receveur occupe une place de choix, sans pour autant correspondre à un âge d'or : raison supplémentaire de les lire...

Odile Join-Lambert

**FIDÈLE...  
AUX POSTES**

**Jean Manac'h**

# 1<sup>re</sup> partie

## « L'enfance sans soucis »

*Ce sont des jours confus dont reparait la trame,  
Des souvenirs d'enfance, aussi doux à notre âme  
Qu'un rêve d'avenir.*

Sainte-Beuve

### I

**J**e suis né à Keravezen en Pleyber-Christ le 16 février 1923.

Brrr! En plein hiver. Mais je ne sais pas si le temps était froid, si le ciel était nuageux ou clair, s'il gelait, s'il y avait de la neige...

Je ne sais pas non plus, n'ayant pas eu la curiosité de le demander, comment est venu le médecin, ou la sage-femme. Peut-être en char à bancs? Et le baptême? En char aussi, car nous étions à 4 km du bourg, en pleine campagne?

Keravezen veut dire en breton « le plus bel arbre ». Il y avait un grand chêne qui existe toujours, qui se trouvait près de la ferme, mais je ne pense pas que le lieu-dit se soit appelé Keravezen à cause de lui. Mais, pourquoi pas?

J'ai écrit « de la ferme ». Il y avait trois ou quatre ménages qui occupaient trois maisons distinctes.

Je suis né dans celle du haut, qui était appelée « Ty-Coz ». Lorsque je suis revenu plus tard en vacances, je ne l'ai pas connue habitée.

Je ne me souviens pas y avoir vécu...

Mon frère Joseph, né le 6 juin 1919, ne semble pas non plus en avoir souvenir. Ma sœur Marie-Thérèse est née le 17 décembre 1927, et nous habitons Plounevez-Quintin à cette époque.

Quittons donc Keravezen, où nous reviendrons à maintes reprises, pour nous rendre à Plounevez-Quintin, petit bourg des Côtes-du-Nord, où mon père venait tout juste d'être nommé facteur (place réservée après examen aux grands blessés de guerre 14-18).

C'est là que ma mémoire a conservé ses premières impressions. Deux pièces qui m'ont semblé assez grandes, un sol en terre battue, une cheminée, un escalier en bois pour monter au grenier, une cloison entre les deux pièces...

Je ne me souviens pas du déménagement, effectué en camion, paraît-il. Nous avons passé six ans à Plounevez. J'ai conservé quelques souvenirs qui m'ont marqué plus que d'autres : l'un d'entre eux m'a-t-il marqué plus que d'autres ? La naissance de Marie-Thérèse ? Peut-être... Et mon départ pour Trestel ? Oui, sans doute.

Il me semble que si j'ai décrit l'emplacement du mobilier dans les deux pièces que nous occupions, c'est parce qu'il était extrêmement réduit. Je pense qu'il en était de même dans de nombreuses familles à l'époque. Il est étonnant de constater que certaines choses aussi nous marquent :

– Le feu dans la cheminée, le repas autour de la table, sur des bancs, table éclairée par une lampe à pétrole suspendue au plafond, où éventuellement avec un « lutig », petite lampe posée sur la table. Les bougies servaient aussi souvent.

– Le lit, dans le coin de la cuisine, où nous dormions mon frère Joseph et moi.

– Un buffet surmonté d'un vaisselier qui a son importance dans ma mémoire d'enfant.

– La porte d'entrée, avec sa chatière.

– L'escalier conduisant au grenier.

– La chambre de mes parents dont je ne me souviens pas très bien. En particulier, l'armoire que je retrouve à Morlaix y était-elle déjà ? (je ne crois pas). Et le lit ? Les montures en fer ? Mais pas sûr...

Où était le lit de ma sœur et est-ce celui qui est à Morlaix ?

– Le sol en terre battue était balayé avec un balai confectionné avec des genêts ou autres branchages fins. Lorsqu'un trou se formait, s'agrandissait pour devenir grand comme un nid de poule, il fallait le reboucher. S'il y en avait plusieurs, il fallait refaire le tout, ce qui n'était pas une mince affaire.

Imaginez de cimenter le sol d'une pièce avec de la terre transformée en bouillie ! Il fallait déplacer les meubles, peu nombreux heureusement, puis damer la terre après l'avoir recouverte de boue, et nous le faisons gaiement en dansant dessus avec nos sabots, nos souliers cloutés, ou nos galoches. Ensuite il fallait laisser durcir, et nous marchions durant deux ou trois jours sur des planches posées ici ou là.

Cela semble difficile à concevoir, mais pour nous, c'était naturel, et je n'ai jamais entendu mes parents se plaindre. Six ans plus tard, à Plouigneau, nous avons un plancher, ce qui était déjà une grande amélioration...

C'est peut-être dans une pièce en terre battue qu'est née ma sœur Marie-Thérèse. Quelqu'un m'a dit le soir : « demain matin, tu auras une petite sœur ; tes parents (ou notre lavandière, ou je ne sais qui ?) vont aller la chercher cette nuit à St Nicolas-du-Pelem où elle doit arriver... »

Joseph m'a dit que peut-être tante Marianne devait aussi arriver, qu'elle avait oublié son parapluie dans le train, que ce dernier avait du retard... que peut-être c'était elle qui devait apporter la petite sœur ? On raconte tellement de choses aux enfants...

Est-ce cette nuit-là que j'ai entendu les gémissements de ma mère dans la pièce d'à côté ou ai-je rêvé ? Il me semble aussi qu'elle avait été opérée d'un abcès au nez, mais mes souvenirs sont très confus pour cette période qui n'en fait sans doute qu'une seule.

Cette naissance ne fut pas une mince histoire. Marie-Thérèse est née au mois de décembre 1927, et il me semble qu'il neigeait. Mon père, en plus

de ses calendriers, l'arrosa plus d'une fois en supplément. C'était déjà un excellent buveur, et je reviendrai parfois là-dessus.

Nous étions prévenus, mon frère Joseph et moi, donc pas de surprise. Qu'elle soit née dans un chou ou ramenée de St Nicolas, nous avons vécu avec Mithé à Plounevez durant 5 ou 6 ans, jusqu'en 1933.

Je pense que mes parents avaient, comme c'était la coutume après le baptême à l'église, offert une part de gâteau aux voisins que nous connaissions : François le sabotier (surnommé « ouah »), son frère Désiré, son autre frère Henri, Guillou le séminariste de Compostal de Rostrenen, les Meroux, M<sup>me</sup> Maho Marie-Job, notre lavandière... Aussi Philomène Louise – Marie – Anne Guillou, dont je tiens les noms de Joseph.

Il faut déjà creuser sa mémoire pour retrouver tous ces souvenirs qui ont peu d'importance pour d'autres, mais qui pour moi (et pour quelques proches?) sont inoubliables.

Pas seulement pour moi, je m'en suis aperçu en bavardant un soir à Morlaix avec mon frère Joseph. Nous avons évoqué avec passion cette période de notre vie. « Et tu te rappelles? T'en souviens-tu? et ceci, et cela, et celui-ci, et celui-là, et à cet endroit, ou ici... »

Que de souvenirs resurgis du passé par le simple fait d'avoir voulu évoquer quelques épisodes d'une vie d'enfant auprès d'un feu de cheminée... C'est aussi pourquoi j'ai rajouté quelques détails et noms, car mon frère avait 8 ans en arrivant à Plounevez et se souvenait mieux que moi de certaines histoires dont je n'ai plus souvenir.

Donc, nous voilà cinq, la famille au complet : papa, maman, Joseph, Jean et Marie-Thérèse.

## II

**N**otre père va au boulot tous les matins sur son vélo qui lui sert aussi pour sa tournée (pas de voitures postales dans ce temps-là). C'est un travailleur sérieux, prêt à rendre service au bureau et aussi à ses « administrés ».

Sa tournée est longue, il rentre vers 3 à 4 heures de l'après-midi. Enfin c'est ce dont je me rappelle. Il devait donc manger en cours de tournée, boire aussi, parfois un peu plus qu'il n'aurait été souhaitable. C'est pourquoi il lui est arrivé quelques mésaventures dont Joseph m'a raconté la principale :

Joseph était nul en orthographe (j'avais aussi bien du mal !). C'est pourquoi il a eu bien du mérite à pouvoir obtenir son Certificat d'études primaires. Ce fut un jour de gloire. Mon père l'arrosa tellement qu'il en perdit son vélo...

Le lendemain matin, il partit donc au bureau sur le vélo de ma mère... et retrouva le sien à Boconal, une ferme des environs. Et comme la fête de la St-Pierre correspondait aussi avec celle du CEP, ce fut une période faste... ou plutôt néfaste pour ma mère.

À cette époque, je n'étais pas tellement concerné par ce problème de boisson à la maison, ou plutôt je n'en avais pas conscience. Je crois même que j'y retrouvais mon compte. Car tout était bon pour arroser, donc pour s'amuser : les fêtes, les anniversaires, les soirées de rencontre, les jeux de boules, les entrées de bal (notre père contrôlait les entrées...).

Je me pose cependant une ou plusieurs questions : comment et pourquoi en est-il arrivé là ? Est-ce le milieu familial favorable ? Est-ce la guerre 14-



18 qui l'a traumatisé ? Est-ce le caractère de ma mère pas toujours facile, surtout ces jours-là ?

Milieu familial ? Je réponds oui mais pourtant sans en être sûr, sur certaines données concernant son entourage. Il y avait en particulier un certain Jean-Marie Laé (Chemmar), mon parrain spirituel, catholique, marié à ma tante Marianne, sœur de Marie Abgrall, notre mère, il y avait donc ce Jean-Marie qui aimait bien la divine bouteille en certaines occasions. Mon père aussi et cela amenait de belles (!) discussions, et des gestes, et puis des cris, et même des scènes tragi-comiques. C'est Joseph qui m'a raconté l'une d'entre elles :

Un jour, Chemmar, après l'une de ces scènes, enferma ma mère dans la maison située au milieu de Keravezen, après avoir fait sortir tout le monde. Puis il prit un pistolet en disant : « Toi, la Marie, en tout cas, ton compte est bon, tu vas payer pour tout le monde ! » Et il la fit entrer seule avec lui dans la maison.

Mais si mon parrain criait beaucoup, je ne crois pas qu'il était méchant. Et il relâcha la Marie, notre mère, qui avait dû lui dire ses quatre vérités : « Ivrogne, fainéant, bon à rien ! » et tout ce qui lui est passé par la tête.

J'ai appris depuis que Jean-Marie Laé avait été « gazé » durant la guerre 14-18, ce qui expliquait en partie, peut-être, son comportement anormal en certaines occasions. Il est mort depuis longtemps (1936 ?) et tante Marianne vit toujours à la maison de retraite de Pleyber-Christ (98 ans). Autre raison de boire : la guerre, ses horreurs, la peur des gens qui l'ont vécue (même sans y participer), une peur viscérale impossible à décrire pour ceux qui n'ont pas connu pareille chose.

Pépé a dû être mobilisé en 1915. Formation rapide de fantassin et ensuite au front. Pas besoin de un ou deux ans pour reconvertir un paysan en soldat, ni en chair à canons. Blessé une première fois le 5 juin 1915, au cuir chevelu, blessure superficielle, il est hospitalisé à Fontainebleau. Il

retourne au front presque tout de suite et est blessé gravement le 28 octobre 1915. J'ai cru comprendre qu'il avait été soigné d'abord par un médecin allemand à Ste-Ménéhould. Pépé nous a raconté son hospitalisation à Bar-le-Duc, où il avait droit à une bouteille de champagne par jour (ou par repas?). À lui seul ou à plusieurs? Mais lorsque les médecins ont constaté qu'il s'en tirait, il n'a plus eu droit qu'à un verre par repas (ou par jour?)

Puis Riom, dans le Massif Central : seul souvenir la neige... Puis Narbonne et le bon vin de l'Hérault. Puis retour au pays par Bordeaux, ce cher Bordeaux « appellation contrôlée ».

Comment voulez-vous résister à certains breuvages, surtout au front, au moment des attaques, où les rasades sur rasades d'alcool annihilent les cerveaux, avant de courir droit (!) ou plutôt sus à un homme peut-être cultivateur comme soi?

Donc, Pépé s'en sort et revient pour se marier en 1918. « Pauvre Marie Abgrall qui va épouser un grand blessé de guerre qui ne vivra pas longtemps » disait-on. Et pourtant... Dix ans plus tard, la fameuse équipe de boulistes composée de Bernard (facteur receveur), de Besco et Manac'h Pierre, remporte le premier prix à un concours de boules et c'est le retour à la maison après avoir copieusement arrosé la victoire.

Il y avait aussi les calendriers et le « verre obligatoire ». Le résultat ne se faisait guère attendre. Et il y avait les noces, les baptêmes, les enterrements (eh oui!), tout était bon pourvu qu'on rie ou qu'on pleure, comme l'a chanté Jacques Brel.

Mais ce n'était pas tous les jours fête. Notre père était un travailleur. Et comme notre mère arrivait encore à cette époque-là à tenir son intérieur (une polyarthrite l'en empêchera plus tard), il s'occupait de deux jardins, l'un en face de chez nous, l'autre situé dans un champ un peu plus loin après l'école.

C'est certainement avec lui que j'ai appris le plus sur la nature. Il m'amenait dans sa brouette. Il m'a appris à chercher des grillons, à me placer contre le vent, à avancer à petits pas, avec patience, pour découvrir la petite « plage » sur laquelle le grillon chantait.

Et les nids d'oiseaux, les taupes, les talus, les vipères, les arbres sur les branches desquels je commençais à m'agripper, le jardin, les semis, les plantations, la mise en terre des pommes de terre, les récoltes, autant d'expériences dont nous étions les observateurs privilégiés, mon frère, ma sœur et moi. Ce grand frère qui m'a conduit et protégé sur le chemin de l'école...

### III

**F**ait surprenant, quand j'évoque l'école, je ne me rappelle aucun de mes instituteurs. Je saurai retrouver les lieux – écoles de garçons et de filles – et le jardin situé juste derrière.

L'école maternelle me rappelle que je devais déjà être chahuteur. J'y suis resté puni derrière le tableau noir, les mains dans le dos, après le départ des autres élèves. Trouvant longue la punition dans le silence de cette classe, j'ai essayé de prendre la poudre d'escampette au bout d'un certain temps. Hélas ! la porte était fermée à clef et je me suis mis à brailler comme un beau diable. Et j'ai dû être entendu, sinon j'y serais encore ! J'ai aussi reçu la plus belle raclée de ma vie par ma mère. M'ayant conduit jusqu'à l'école et laissé dans la cour, elle était repartie tranquillement à la maison. Sorti sur ses talons sans qu'elle s'en rende compte, je la suivis puis coupai à travers bois pour me retrouver sur un chemin parallèle où, bien évidemment, elle m'aperçut. Si une pipelette ne s'était pas trouvée sur le même chemin que ma mère, peut-être n'aurais-je eu droit qu'à un sermon et à un retour forcé à l'école. Mais ma mère entendit la commère dire « si ça avait été mon fils, j'lui aurais flanqué une de ces roustées dont il se serait souvenu ! ».

Arrivée à la maison, ma mère, folle de rage, s'empara d'une branche flexible. « Tu vas retourner à l'école ! » — et un coup de baguette sur les fesses — « tu y resteras à l'école ! » — et un autre coup de baguette — « tu vas y aller seul ! » — troisième coup bien appliqué... Et je criais « oui » à chaque coup, mais rien ne semblait vouloir l'arrêter ce jour-là. Avec mes fesses marquées de rouge (pas de sang, n'exagérons pas), je suis

retourné à l'école... et jamais plus je ne suis retourné sur les talons de ma mère.

Je n'en ai pas tiré de conclusion, mais ce fut efficace. Aucune rancune ne m'a habité et je me suis toujours bien entendu avec elle.

L'école toujours, où je n'arrivais pas à me placer en tête de classe. Un certain Vros, fils du Maire, arrivait toujours à me dépasser. Et moi de rouspéter : « c'est pas juste, c'est le fils du Maire, c'est pour ça qu'il est premier ». Le pauvre, s'il avait su cela, qu'aurait-il dit ? Il méritait certainement sa première place. J'ai appris, il y a quelques années, qu'il était mort assez jeune...

Je n'ai retrouvé aucune photo de groupe de cette époque.

En face de l'école se trouvait l'église. Un pas à franchir et à chaque fois que les cloches sonnaient pour un baptême, un mariage ou un enterrement, les choristes et les enfants de chœur se levaient de leur table et se précipitaient pour aller servir la messe ou la cérémonie. Je ne comprenais pas grand-chose à tous ces rites religieux, mais je participais. Le latin m'a toujours paru une drôle de langue et je m'aperçois en vieillissant, que même si nous n'y comprenions rien, les chants pouvaient être une communication universelle...

Comme tous les enfants de mon âge, j'allais tous les dimanches à la messe, puis aux vêpres. Une véritable intoxication ! Avec le jeudi au catéchisme. J'apprenais et j'assistais sans rien comprendre. La petite lumière qui existait et brillait perpétuellement dans l'église était, soi-disant, la présence de Dieu qui veillait sur nos têtes. Malheur à celui qui n'allait pas à l'église, les foudres du ciel lui tombaient sur la tête et il était damné pour l'éternité !

Assis près de l'harmonium, je braillais à tue-tête tous ces airs en latin, les « Kyrie eleison », les « Gloria in excelsis », les « Credo », les « Sanctus », les « Agnus Dei », les « Hosanna » et je ne sais trop quoi encore. Ce n'était pas une corvée car j'aimais chanter. La messe ne se passait pas comme

aujourd'hui. Le prêtre officiait dos tourné à l'assistance, et ce n'était que par moment qu'il se retournait vers les fidèles pour exprimer par des signes cabalistiques un message que je ne comprenais guère, mais que tous semblaient comprendre.

Aujourd'hui, le prêtre regarde l'assistance, dit de se lever ou de s'asseoir, en bon français. « De mon temps », tous savaient le latin, se levaient et s'asseyaient quand il le fallait, bref, connaissaient la messe par cœur.

Nous allions aussi nous confesser. Un tribunal composé de trois parties : une au milieu, sorte de guérite où le prêtre s'enfermait, et de chaque côté, deux autres guérites sans porte avec un rideau qui descendait jusqu'à mi-hauteur. Sur les flancs, à l'extérieur, les présumés ou préjugés coupables attendaient leur tour pour s'agenouiller et se confesser. Nous pouvions, en attendant, observer à notre aise les jambes, les souliers, les pantalons, les jupes, les culottes de ceux ou celles qui confessaient leurs péchés au prêtre. Il fallait d'abord réciter « Je confesse à Dieu... » puis déclarer ses torts. Je me demandais à chaque fois ce que j'allais raconter ; aussi avant d'entrer dans le confessionnal, j'imaginai quelques travers « J'ai menti à mes parents... », « J'ai volé des pommes... », « J'ai dit des gros mots... ». – « Vous repentez-vous mon fils ?

– Oui, mon père

– Allez, mon fils, pour votre peine, vous récitez un *Pater* et un *Ave*. »

Ce que je faisais consciencieusement !

Les jours suivants, j'essayais de me comporter comme un petit saint. Et je crois que j'étais plus sage...

Pierre-Louis Le Gall, en plus de son métier de sacristain, était menuisier au village. J'aimais me rendre dans son atelier « travailler le bois », apprendre à ne pas m'approcher trop près des machines, ni du feu qui servait pour le cerclage des roues de charrettes et des chars à bancs.

Il paraît qu'à chaque fois que j'approchais de ce feu, quelqu'un me disait toujours : « Mets donc ton doigt dedans ! », mais comme j'avais été pris

une fois, sans mal bien sûr, pas question de recommencer (déjà l'expérience!).

J'aimais bien Pierre-Louis, je le trouvais gentil et attachant. Il me construisit un bateau, peint en vert, qui me parvint à Trestel, où je restais un an au sanatorium. Plus tard, je le revis, il était devenu propriétaire d'un élevage de poussins. Il me donna des œufs, bien convoités à cette époque (1943, en pleine guerre).

## IV

**J**e me rappelle aussi avoir été un joueur de billes impénitent. Que ce soit sur la route de l'école, le jeudi jour de congé, le dimanche jour du Seigneur, n'importe où, n'importe quand, dans la cour de l'école, autour de l'église, sur la grande place ou en campagne, dès que je trouvais un adversaire, je jouais.

Le dimanche, avec vingt-cinq centimes de frais de poche, ou cinq sous, pièce en nickel percée d'un trou au milieu, j'achetais quinze billes. Avec ces dernières, il fallait en gagner d'autres, sinon, la semaine suivante, pas de billes, pas de jeu. Heureusement, des rentrées plus importantes s'effectuaient : à Noël, je trouvais parfois dans mes sabots un paquet de vingt-cinq ou de cinquante billes. Les baptêmes étaient attendus avec impatience aussi : le parrain, la marraine et les proches de la famille du nouveau-né lançaient des pièces de un sou, cinq sous ou plus, selon leur rang de fortune, leur fierté ou leur générosité.

Je me battais dur pour recevoir ou plutôt décrocher l'une de ces pièces ! Mais souvent, je ne rentrais pas dans la mêlée et me faisais tout petit dans un coin. Ce qui ne manquait pas d'attirer l'attention des lanceurs de pièces qui en jetaient dans ma direction... Il était assez rare que je n'arrive pas à en ramasser une avant l'arrivée des autres moineaux !

Cette passion pour les billes me valut quelques désagréments. Sur le vaiselier, un billet de cinq francs, posé par je ne sais qui sur l'étagère du haut, attira un jour mon attention. Je le surveillai longtemps, une semaine, peut-être deux, et vint le moment où je ne pus résister à la tentation : le billet se retrouva au fond de ma poche.



Cinq francs, ou cent sous, représentaient la bagatelle de trois cents billes... que j'achetais sur-le-champ ! Et je pus jouer, le matin, le midi, et surtout le soir à la sortie de l'école. Je rentrais plus tard que d'habitude à la maison et je me retrouvais bientôt à court de billes et... d'excuses. Ce que je ne savais pas, c'est que les commères et les compères du quartier se posaient des tas de questions sur la façon dont j'avais pu rentrer en possession de toutes ces billes. D'où venait donc l'argent ?

Pas question pour moi d'avouer que j'avais volé cinq francs sur le vaisselier. Quelle tournée aurais-je reçue ! Nos parents n'avaient pas beaucoup de moyens pour vivre, et cet argent représentait une somme pour eux. Coïncidence ? Mon père évoqua l'affaire des billes au bureau et comme par hasard, Monsieur Bernard, receveur-distributeur (on disait facteur-receveur à l'époque) venait de perdre ou d'égarer cinq francs. D'où rapprochement, interrogatoire et décision à prendre de ma part : allais-je déclarer les avoir pris sur le vaisselier ou trouvés sur la place de la Poste, ou ailleurs ? J'arrêtais mon choix sur la place de la Poste et m'y maintins. Bien entendu, j'eus droit à un petit cours de morale par tout un chacun, car tous suivaient l'affaire de près.

De plus, mon père remboursa les cinq francs à Monsieur Bernard... et je n'ai jamais dit, honteux de mon forfait, où j'avais trouvé ce fameux billet. Ni à mes parents, ni à mes amis, ni à confesse où nous devons avouer tous nos péchés. Celui-ci était trop important...

Le ciel ne m'est pas tombé pour autant sur la tête et je ne suis pas allé en enfer comme nous le promettait le prêtre du haut de sa chaire tous les dimanches !

Et la vie reprit son cours. Dans ma mémoire, Plounevez-Quintin laissera à jamais les souvenirs d'une enfance sans soucis.

Car une santé fragile, de multiples visites chez le docteur et un abcès froid au bras droit me firent prendre le chemin de « l'exil » pour Trestel, au sanatorium.

On l'appellerait sans doute aujourd'hui Maison de soins hélio-marins ou autre nom du même genre, plus lénifiant pour les parents.

Je ne sais quel moyen de transport m'y a conduit. Peut-être un autocar ? Qu'en ai-je retenu visuellement : le bâtiment, la flore, la plage, la mer, les îles... Peu de choses en fait.

Nous arrivons donc à Trestel. Qui m'a accompagné ? Ma mère sûrement, et mon père, mon frère, ma sœur ? Ma mémoire est en défaut.

Ce que je remarque en arrivant, ce sont les fleurs, beaucoup de parterres à l'entrée du sana. Des fleurs typiques du bord de mer, une végétation de plantes différentes de celles que j'avais l'habitude de voir, comme par exemple, celles de mon père, pommes de terre, oignons, carottes... En bref, une végétation résistant aux embruns de la mer, des panicauts par exemple.

Je suis arrivé là vers le début de l'été 1932, c'est du moins ce que je crois, un dimanche ? Mais je n'en suis pas sûr. Il y a sûrement eu des formalités d'entrée, puis l'installation dans une chambre dans laquelle se trouvaient déjà plusieurs malades.

Le seul dont je me souviens était un adulte qui travaillait ou se distrait en confectionnant un canevas, très joli travail que j'admirerai souvent. Il n'était pas le seul à exécuter ce travail.

La chambre était située au premier étage, parmi d'autres, toutes ayant accès sur un balcon sur lequel les malades pouvaient s'exposer au soleil.

Je pense que nous avons dû nous promener sur la plage, avant que je ne reste seul, pour la première fois de ma vie, parmi des étrangers. Ai-je eu le cafard ? Je ne m'en souviens pas, mais je pense que j'étais malheureux ce soir-là.

La semaine suivante, je me retrouvais dans les services médicaux, examiné, radiographié, plâtré de l'épaule droite jusqu'au milieu du corps. Le bras droit était également immobilisé, un seul trou permettant de soi-

gner une plaie située en dessous de l'épaule. Je suis resté ainsi trois mois, mais le plâtre a été changé plusieurs fois.

Il a fallu m'adapter à l'usage du bras gauche : manger, boire, écrire, jouer. J'ai connu bien des difficultés, surtout au début. Mais, comme aujourd'hui, il n'y avait pas une infirmière pour s'occuper personnellement de vous ni des autres, alors, il fallait bien se débrouiller et s'adapter.

S'habiller d'une seule main devint pour moi chose courante ; jouer d'une seule main aussi, et je pouvais tout juste jeter les fameuses billes, de la main gauche. Au début, j'étais vraiment nul. Après, je m'améliorais quelque peu, pour devenir assez adroit trois mois plus tard... où je dus me rééduquer pour jouer de la main droite, après que l'on m'a enlevé mon plâtre.

C'est sans doute ainsi que j'ai appris à me servir indifféremment des deux mains pour effectuer certaines occupations. C'est pourquoi je joue aux cartes, aux palets, aux boules de la main gauche.

J'ai aussi appris à shooter des deux pieds pour marquer des buts, plus tard au collège (mais j'étais un petit joueur, trop petit, trop faiblard).

Des soins tous les jours, tant que cette plaie ne s'est pas refermée ; je compare cette plaie à un volcan : un bouillonnement à l'intérieur de la terre ou du corps humain, la formation d'une ouverture sous la pression de la lave dans la croûte terrestre (volcan) ou de la peau humaine (plaie), puis le retour à la normale : cratère ou plaie refermés.

Je me souviens de ce premier été sur la plage ; pas question de me baigner, en dehors des pieds ou jusqu'à mi-mollets. Il ne fallait surtout pas mouiller le plâtre.

Des plâtrés, il y en avait, et ensuite des déplâtrés qui essayaient à qui mieux mieux de se resservir, d'un bras ou des deux, ou d'une main, ou d'un pied, ou des deux, ou d'une jambe ou...

Au début, j'étais dans une chambre avec des adultes. Ensuite, nous fûmes entre jeunes du même âge.

L'école ? Elle était pratiquement inexistante. J'ai surtout appris à écrire de la main gauche. J'écrivais à mes parents à Plounévez-Quintin en commençant toujours mes lettres par « Je vous envoie de mes nouvelles qui sont bonnes pour le moment. J'espère qu'il en va de même pour vous ». Ce fut d'ailleurs l'introduction immuable, entre toutes les lettres échangées avec la famille durant longtemps.

Je perdis donc une année scolaire d'école primaire entre neuf et dix ans. Cela eut-il une influence sur ma scolarité future ? Je n'en sais rien, et plus tard, à nouveau, j'étais au même niveau que mes compagnons d'école. Sauf qu'il n'y avait plus de lutte pour être le premier et le deuxième !

Et le temps s'écoule. L'été, l'automne, l'hiver, Noël, où j'eus droit à une bonne correction en pleine nuit par l'infirmière ou la garde de nuit. Voici dans quelles circonstances. L'infirmière de garde passait, comme cela se fait dans tous les hôpitaux, cliniques ou internats, une ou deux fois en début de nuit pour voir si nous dormions tous.

Ce soir-là, elle fit comme d'habitude, mais sur le coup de minuit — on peut supposer qu'il était minuit — elle vint déposer au pied de nos lits des paquets de bonbons, du chocolat, des oranges... et s'en alla aussi silencieusement qu'elle était venue. Par quel hasard étais-je réveillé ? Nul ne le saura jamais. toujours est-il que je sortis furtivement de mon lit, examinai le contenu du cadeau du Père Noël, en goûtai un morceau, réveillai un ami, qui en réveilla un autre, puis un troisième... jusqu'au dernier, et ce fut la ruée générale. Et aussi un chahut qui ne dura pas longtemps. Car, alertée par le bruit, l'infirmière fit brusquement irruption dans le dortoir et ce fut la débandade... ou plutôt le retour sous les draps de tous ces galopins qui, bien sûr, dormaient à poings fermés. Étant l'un des plus près de la porte ou du couloir, je fus pris sur le fait et j'eus droit à une bonne raclée, qui n'a pas influencé la suite de mon existence. Mais elle était bien méritée !

gner une plaie située en dessous de l'épaule. Je suis resté ainsi trois mois, mais le plâtre a été changé plusieurs fois.

Il a fallu m'adapter à l'usage du bras gauche : manger, boire, écrire, jouer. J'ai connu bien des difficultés, surtout au début. Mais, comme aujourd'hui, il n'y avait pas une infirmière pour s'occuper personnellement de vous ni des autres, alors, il fallait bien se débrouiller et s'adapter.

S'habiller d'une seule main devint pour moi chose courante ; jouer d'une seule main aussi, et je pouvais tout juste jeter les fameuses billes, de la main gauche. Au début, j'étais vraiment nul. Après, je m'améliorais quelque peu, pour devenir assez adroit trois mois plus tard... où je dus me rééduquer pour jouer de la main droite, après que l'on m'a enlevé mon plâtre.

C'est sans doute ainsi que j'ai appris à me servir indifféremment des deux mains pour effectuer certaines occupations. C'est pourquoi je joue aux cartes, aux palets, aux boules de la main gauche.

J'ai aussi appris à shooter des deux pieds pour marquer des buts, plus tard au collègue (mais j'étais un petit joueur, trop petit, trop faiblard).

Des soins tous les jours, tant que cette plaie ne s'est pas refermée ; je compare cette plaie à un volcan : un bouillonnement à l'intérieur de la terre ou du corps humain, la formation d'une ouverture sous la pression de la lave dans la croûte terrestre (volcan) ou de la peau humaine (plaie), puis le retour à la normale : cratère ou plaie refermés.

Je me souviens de ce premier été sur la plage ; pas question de me baigner, en dehors des pieds ou jusqu'à mi-mollets. Il ne fallait surtout pas mouiller le plâtre.

Des plâtrés, il y en avait, et ensuite des déplâtrés qui essayaient à qui mieux mieux de se resservir, d'un bras ou des deux, ou d'une main, ou d'un pied, ou des deux, ou d'une jambe ou...

Au début, j'étais dans une chambre avec des adultes. Ensuite, nous fûmes entre jeunes du même âge.

L'école ? Elle était pratiquement inexistante. J'ai surtout appris à écrire de la main gauche. J'écrivais à mes parents à Plounévez-Quintin en commençant toujours mes lettres par « Je vous envoie de mes nouvelles qui sont bonnes pour le moment. J'espère qu'il en va de même pour vous ». Ce fut d'ailleurs l'introduction immuable, entre toutes les lettres échangées avec la famille durant longtemps.

Je perdis donc une année scolaire d'école primaire entre neuf et dix ans. Cela eut-il une influence sur ma scolarité future ? Je n'en sais rien, et plus tard, à nouveau, j'étais au même niveau que mes compagnons d'école. Sauf qu'il n'y avait plus de lutte pour être le premier et le deuxième !

Et le temps s'écoule. L'été, l'automne, l'hiver, Noël, où j'eus droit à une bonne correction en pleine nuit par l'infirmière ou la garde de nuit. Voici dans quelles circonstances. L'infirmière de garde passait, comme cela se fait dans tous les hôpitaux, cliniques ou internats, une ou deux fois en début de nuit pour voir si nous dormions tous.

Ce soir-là, elle fit comme d'habitude, mais sur le coup de minuit — on peut supposer qu'il était minuit — elle vint déposer au pied de nos lits des paquets de bonbons, du chocolat, des oranges... et s'en alla aussi silencieusement qu'elle était venue. Par quel hasard étais-je réveillé ? Nul ne le saura jamais. toujours est-il que je sortis furtivement de mon lit, examinai le contenu du cadeau du Père Noël, en goûtai un morceau, réveillai un ami, qui en réveilla un autre, puis un troisième... jusqu'au dernier, et ce fut la ruée générale. Et aussi un chahut qui ne dura pas longtemps. Car, alertée par le bruit, l'infirmière fit brusquement irruption dans le dortoir et ce fut la débandade... ou plutôt le retour sous les draps de tous ces galopins qui, bien sûr, dormaient à poings fermés. Étant l'un des plus près de la porte ou du couloir, je fus pris sur le fait et j'eus droit à une bonne raclée, qui n'a pas influencé la suite de mon existence. Mais elle était bien méritée !

J'ai reçu bien des visites durant mon séjour forcé à Trestel. Je pense qu'au moins une fois par mois ou peut-être par quinzaine, Toute la famille venait de Plounévez passer la journée du dimanche en ma compagnie. J'étais heureux ce jour-là. Mais je pense que Joseph et Marie-Thérèse se rappelleraient mieux que moi les voyages qu'ils ont effectués, le moyen de transport, le car sans doute...

Après, le soir, j'étais triste. Et le lendemain, je reprenais le train-train habituel, sans penser au chagrin de la veille. Je conservais seulement en mémoire les moments heureux de la fin de semaine.

Avant de terminer avec cette année de repos, qui après tout ne fut pas un drame pour moi, ma mémoire me rappelle encore le souvenir d'une tragédie en mer, avec la disparition d'un voilier, au large des Sept-Iles.

Une mer moutonneuse, un vent assez fort, des grains plus violents, un bateau qui n'aurait pas dû affronter cette mer perfide, et le drame survint. Un bateau a coulé, c'est toujours une tragédie qui est ressentie et partagée par tous les habitants de la côte. Si ceux qui sont sur le bateau sont connus, l'émotion est plus forte ; s'ils font partie de la famille, c'est le désespoir. Si j'ai conservé le souvenir de ce naufrage, c'est qu'il y avait une infirmière à bord, et que l'émotion était à son comble au sein parmi le personnel hospitalier et que nous nous sentions tous solidaires devant ce drame. Ce fut la consternation lorsque nous apprîmes qu'elle avait été retrouvée noyée.

Et c'est à nouveau le printemps, l'été, le retour à Plounévez-Quintin et le déménagement qui suivit pour Plouigneau dans le Finistère, où mon père venait d'être muté.

Comme nos parents nous avaient dit de dire bonjour à tout le monde, parce que Plouigneau était sans doute plus civilisée que Plounévez, trou perdu dans la brousse des Côtes-du-Nord, nous disions sans arrêt des « Bonjour Monsieur » ou « Madame » ou « Messieurs Dames ». À ce rythme, nous fûmes vite connus.

Nos parents louèrent une maison près de la Poste. C'est tout juste si notre père n'y avait pas un pied dedans. Nous avions quatre pièces : une cuisine, une salle à manger, deux chambres au premier étage. Nos parents dormaient dans la première avec Marie-Thérèse et nous, les deux garçons, dans la suivante. Il nous fallait donc passer par la première pour y parvenir.

Nous avions un jardin derrière la maison, beaucoup d'arbres fruitiers, et nous pouvions y accéder en passant entre deux maisons non accolées, dont l'une était celle d'une marchande de bonbons nommée Céleste. Je m'en souviens parfaitement, car lui ayant volé un bonbon, elle me surprit sur le fait, menaça de le dire à mes parents... et perdit un client à vingt-cinq centimes. Jamais mon père ne le sut, et j'aurais dû retourner lui acheter des bonbons...

Je me souviens que le jardin était assez mal entretenu quand mon père le prit en charge. Mais c'était un très bon jardinier, et il le remit en état en peu de temps. Il me donna un coin à défricher, rempli de ronces et d'orties, où je réussis, avec son aide, à obtenir quelques légumes à peu près passables. Il faut bien un commencement à tout.

Il y avait aussi des arbres fruitiers garnis de fruits auxquels nous n'avions pas le droit de toucher. Mais, malgré toutes les défenses paternelles et maternelles, j'en ai certainement mangé quelques-uns.

Nous avons passé deux ans dans la maison de la rue du Cimetière. Deux années, c'est si peu dans une vie. Et pourtant, les souvenirs affluent : l'école, l'église, les jeudis et les dimanches, les ballades en vélo, un accident qui nous arriva en camion. Et d'autres encore qui ne manqueront pas de resurgir au fil de ce récit.



## V

**N**otre père ayant été muté le 16 juillet 1933, je ne me rappelle pas ce que j'ai pu faire durant les vacances scolaires, aussi j'entre directement à l'école où je vais rester deux ans. Ayant pris un sérieux retard à Trestel, il me fallut bosser.

J'apprenais mes leçons et faisais mes devoirs sous l'œil vigilant et indulgent de ma mère. Ensuite, vive la liberté : le patronage (foot), la rue, le bourg, la marche dans les champs, le vélo de mémé. Ce vélo mérite bien sa petite histoire particulière :

La fourche avant était droite, la chaîne était bien protégée, il n'y avait qu'une seule vitesse bien sûr, des garde-boue comme il n'y en a plus aujourd'hui, un guidon haut, mais ce n'était déjà plus une antiquité comme au début du siècle.

Et il roulait. Que de kilomètres effectués sur la place, sur les rues où ne roulaient que peu de voitures. J'élargissais peu à peu mon rayon d'action vers Morlaix, Le Ponthou, St-Eutrope, Plougouven, Plouegat-Moysan... bref, de plus en plus loin, c'est-à-dire quatre ou cinq kilomètres.

J'avais entre-temps commencé à me créer des relations : le fils du gendarme, le fils et le neveu de la secrétaire de mairie...

Pierre Broustail était le fils du commandant de gendarmerie où il y avait deux ou trois gendarmes en fonction. Je revois les bâtiments, les logements, la cour dans laquelle nous jouions souvent, la prison qui m'impressionnait, bien que ce ne fusse qu'une pièce faite de quatre murs ordinaires, munie d'une porte assez résistante avec de gros verrous.

Ce fut avec ce Pierrot que je partis un beau dimanche après-midi, sur le vélo de Mémé, l'un pédalant en danseuse, l'autre sur la selle, car il n'y avait pas de porte-bagages. Direction Morlaix.

Cinq kilomètres après le départ, à la Chapelle du Mur, c'est mon tour de repos ; mais mon Pierrot se tord le pied. Je décide de continuer à pédaler, et nous voilà repartis pour ce qui allait devenir une équipée mémorable de quarante-six kilomètres !

Je pédalais, je pédalais ! Je passais Morlaix, où un agent nous regarda de travers, mais de loin car nous avions pris la rue Ange de Guernisac. Mais s'intéressait-il à nous, j'en doute.

Et je continuais après Morlaix, en direction de la côte, Locquéholé, Carantec... qui ressemblait à Plouigneau, un bourg autour de l'église, des maisons plus cossues cependant, comme celle de la grand-mère de Pierrot. Je me rappelle qu'elle fut comme le sont toutes les grands-mères du monde — ou comme elles devraient l'être — toute attentionnée à nous servir une collation qui nous fit le plus grand bien. Nous n'en aurions pas eu autant chez nos parents à Plouigneau. Et nous prîmes le chemin du retour, moi toujours pédalant, Pierrot toujours assis sur la selle. Morlaix, Restigou à un kilomètre de l'arrivée, où nous crevons la roue avant pour nous créer un alibi !

Il était presque dix heures du soir lorsque nous revînmes à la maison. Et, il fallut fournir des explications. Tout le monde était inquiet, mes parents, ceux de Pierrot et la gendarmerie qui commençait déjà à enquêter pour savoir où nous pouvions être. Nous nous étions mis d'accord pour dire que nous étions allés au battage à Restigou, que nous n'avions pas pensé à l'heure avancée, et que nous avions crevé. Ce soir-là, tout se passa bien. Nos parents, soulagés, ne tempêtèrent pas de trop.

Mais le mercredi, tout changea. Grand-Maman de Carantec, inquiète pour son petit fils Pierrot, avait téléphoné pour demander des nouvelles ; et le pot aux roses fut découvert. J'arrivai près de la gendarmerie, traî-

nant le vélo dont la roue avant était plate, muni du matériel de réparation : trois clés de démontage, un grattoir, des rustines et de la colle, lorsque je rencontraï la sœur de Pierrot. Elle me prévint : il vaudrait mieux que tu n'entres pas dans la caserne, car tu iras en prison. Mon père sait tout ! Je n'y allais pas et n'y revins jamais. Déjà la peur du gendarme qui me fait lever le pied de l'accélérateur dès que j'en vois un ?

Il y eut une suite, inattendue pour moi. Mon père, mis au courant par la rumeur publique ou tout simplement par le père de Pierrot, me demanda l'un des soirs suivants si je savais démonter une roue. « Bien sûr » lui répondis-je. « Montre-moi donc cela ! » C'est ce que je fis. « L'autre aussi ? — Bien sûr. » Et de lui démontrer à nouveau mes talents.

« Bien, me dit mon père, maintenant tu prends les deux roues et tu me suis ». Sur ce, il prend le cadre, monte au grenier, et me notifie une suppression de vélo durant un mois. Je n'ai pas demandé pourquoi !

Ai-je parlé de l'église lorsque j'étais à Trestel ? Là-bas, je me suis fondu dans la masse, dans l'anonymat. Pierre-Louis et son harmonium, Joseph et ses marmitons habillés en curetons, étaient bien loin derrière moi dans le passé.

À Plouigneau, je m'éloigne de plus en plus de la religion. Bien planqué au deuxième ou troisième rang des postulants au catéchisme, je fus pourtant entre mes dix et douze ans, aux premiers rangs des assistants à la messe, sur des bancs.

Et le jeudi aussi, où nous devons répondre aux questions du curé ou du vicaire. À la différence des matières scolaires, celles du catéchisme étaient rébarbatives.

Question : Le Père est-il Dieu ?

Réponse : Oui le Père est Dieu.

Le fils est-il Dieu ?

Oui le fils est Dieu.

Le Saint-Esprit est-il Dieu ?

Oui le Saint Esprit est Dieu !

La Trinité en une seule personne, trop, c'est trop. Trop fort pour ma petite cervelle. Et, sans m'en douter, je m'éloigne à Plouigneau un peu plus de la foi. Il est vrai que le catéchisme y fut pour quelque chose. Car, un beau jeudi, je fus puni et je dus m'agenouiller devant l'autel, sur les marches en pierres où je restais durant toute la séance à l'église. Je sortis de celle-ci, les genoux de deux barres marquées par la marche, et de rage, je déchirais ma carte de catéchisme et la fourrais sous la porte d'entrée de l'église (l'une des portes, je la vois encore). Puis je revins à la maison, où je commençais par montrer mes genoux à Mémé, histoire de l'attendrir un peu sur mon sort. Je ne crois pas que c'était prémédité, mais plutôt intuitif.

Et mon père aussi plaida en ma faveur lorsque le curé, qui reconstitua ma carte (dans ma rage, je n'avais pas pensé à ça, tête de linotte, va !), vint rendre visite à la famille. Je ne fus pas inquiet outre mesure et reçus une nouvelle carte. Ce qui me permit de continuer jusqu'à la première communion solennelle qui était, et est toujours, une mise en scène parfaitement orchestrée par l'Église : les enfants bien habillés, un brassard blanc sur le bras droit, des parents, des oncles, des tantes admiratifs et béats, des cadeaux, surtout les cadeaux, et, en ce temps-là, c'étaient surtout les pièces de dix francs qui m'intéressaient.

Surtout avant la messe, car j'allais acheter des billes, toujours des billes et c'est tout juste si je ne loupais pas la cérémonie, ou tout au moins le début. Il est vrai que je n'étais guère pressé d'y aller, d'autant plus qu'il m'avait fallu passer un certain nombre d'examens supplémentaires de rappel, tant ce catéchisme me rebutait. Et ceci, à la sacristie, en dehors des séances ordinaires.

Enfin, tout se passa bien, même le repas de communion et les vêpres qui suivirent mais je l'ai déjà écrit : c'était une véritable intoxication. Ce qui

ne m'empêcha pas d'être confirmé un an plus tard, c'est-à-dire de recevoir une gifle (une caresse) par l'évêque...

Mais, ma mémoire me ramène invariablement vers l'école. Car l'univers des enfants est presque toujours le même : famille, école, copains, religion pour certains, je devrais encore dire pour beaucoup.

Les noms des instituteurs me reviennent en mémoire : Berryhar, Grall. Nous allons donc toute la semaine à l'école, Mithé et moi. Cent mètres ou un peu plus à parcourir, ce n'est pas long ; les deux écoles étaient mitoyennes.

Pas question d'école mixte à cette époque-là. Même au collège où Joseph était au cours préparatoire, à Morlaix, en internat, depuis notre arrivée à Plouigneau. Il avait bien du mal avec les deux professeurs : Jouve et Maillol. En maths, ça allait à peu près, mais en français, c'était dur, très dur.

Mais revenons à l'école primaire. De Berryhar, dont je ne suis pas sûr de l'orthographe, ni même du nom, je ne me rappelle pas grand-chose, sinon qu'il était discret et certainement pas sévère. Quant à Grall, c'était un grand chef qui menait sa classe de main de maître. Il fallait savoir ses leçons, et ceux qui n'avaient pas effectué leurs devoirs à la maison étaient punis. Il avait une manière bien à lui de tirer les cheveux des élèves du côté de la tempe, ce qui faisait mal. La V... !

Si je me souviens de ce détail, c'est sans doute qu'il exerça ses talents sur les miens, que je tâchais pourtant de faire couper le plus ras possible par mon père, surtout sur les côtés de la tête.

Un jour, Grall me surprit dissimulant un papier dans mon pupitre. Bien entendu, il me le demanda, le lut, et se mit à rire. Tout à coup, s'adressant sérieusement à la classe : « Garde à vous, le général Manach à ses troupes... etc. Ordre du jour... etc ». Et de tirer sur les cheveux du général qui n'en menait pas large.

Ce qui ne m'empêcha pas de remporter le premier prix de tir à la carabine, organisé par Grall sous le préau de l'école, et d'obtenir ainsi un livret de Caisse d'épargne de vingt-cinq francs, somme importante à l'époque.

Cette carabine servait aussi à tirer sur les rats. Car, de son bureau, Grall avait vue sur la cour... et sur les rats attirés par les WC. Aussi, dès qu'il en voyait un, chut, il prenait sa carabine, et, pan !

Coup réussi ou loupé, nous reprenions la classe. Grall était un maître exigeant, mais juste. Il obtenait des résultats encourageants pour l'école, et il était bien considéré par les familles des élèves. Mon père en particulier se lia d'amitié avec lui, et, bons jardiniers tous les deux, ils se voyaient souvent. Je visitais aussi le jardin de Grall, en compagnie de mon père.

Pourtant, un jour, ce fut accompagné par des garnements comme moi que nous escaladâmes le portillon de son jardin, et comme je connaissais bien les lieux, nous nous dirigeâmes tout droit vers un poirier qui présentait certainement les plus belles poires du bourg. Elles étaient belles et grosses, vraiment à point ! Et c'est ce qui nous perdit. Elles étaient tellement volumineuses qu'elles ne purent entrer dans nos poches. Or, dans toutes les localités, il y a des yeux pour regarder, pour voir, pour retenir les faits, les rapporter... des indicateurs bénévoles, sans qu'on s'en doute. Et nous fûmes dénoncés.

Je mentis (le vilain), effrontément, et mon père me crut. Mais les preuves étaient là, et Grall ne pardonna pas à mon père, non pas tellement pour le vol des poires dont il était fier, mais pour m'avoir cru et s'être laissé berné par mon mensonge. Pauvre Grall, c'était mal le récompenser pour tous les efforts dépensés pour m'amener jusqu'au Certificat d'Études Primaires. Je crois même qu'il m'avait accordé des leçons particulières gratuites.

Sur dix-sept élèves présents, seize furent reçus. Je me rappelle du dix-septième : un grand, par rapport à nous, qui paniqua le jour de l'examen. Je

me souviens que Grall aurait bien voulu qu'il l'obtienne, son CEP mais, même à son troisième essai, il n'eut pas de chance. Je n'eus aucun mal, même si je pleurais le midi parce que, par étourderie, j'avais commis une erreur de calcul dans un problème :  $18 / 2 = 9$  — reste 1 ! Ceci m'enleva un point, mais j'eus peur. Et c'est à cloche-pied que je brandis le drapeau tricolore qu'achetaient tous les heureux reçus. Nous étions patriotes, en ce temps-là !

Si je revins à cloche-pied, c'est que je suis allé en boitant pour subir les épreuves du CEP. J'ai toujours pensé que c'était Joseph qui m'avait porté sur son dos pour y aller, mais je me demande si c'est vrai, car, à cette époque, il travaillait déjà à l'Hôtel St-François à Morlaix.

Voici donc pourquoi je boitais. Nous avions l'occasion d'aller rendre visite aux cousins de Brest, Joseph Abgrall et Louise Mallégol, qui demeuraient alors 3, rue Turenne. L'entrepreneur en maçonnerie, qui construisait notre future maison, offrit de nous mener à Brest, parce qu'il travaillait sur un chantier là-bas. Une bonne occasion gratuite pour aller voir nos cousins.

Nous montons donc dans la cabine du camion, Mémé, Mithé et moi. Je devais effectuer le voyage derrière, assis sur les planches, mais comme il pleuvait et que le camion n'était pas bâché, Guern, le conducteur, me fit monter dans la cabine à l'abri. Nous n'allâmes pas loin.

À six ou sept kilomètres de Plouigneau, en se rabattant sur la droite après avoir doublé une charrette, notre conducteur ne put redresser son véhicule, et nous allâmes directement nous écraser contre un arbre. Heureusement, la cabine ne cogna pas ; le reste fut disloqué sous le choc. Auparavant, j'avais eu le temps de voir le ciel gris, puis plus rien. Je n'entendis pas le fracas épouvantable qui, aux dires des témoins, résulta du choc. Mithé s'en souvient-elle ? Elle avait huit ans... Je me retrouve allongé sur l'herbe, ainsi que ma mère. Mithé n'a rien. Je ne sais qui nous a retirés de

la cabine, fort probablement des agriculteurs du coin proches du lieu de l'accident. Nous fûmes transportés chez l'un d'entre eux et c'est là que mon père, prévenu par téléphone au bureau de poste, arriva quelques temps après, le visage décomposé parce qu'il avait vu le camion en piteux état. Nous l'étions aussi, surtout ma mère qui mit plus de trois mois à se remettre sur pieds.

Ceci se passait donc en 1935. Je gardais longtemps en mémoire le souvenir de cet accident. Chaque fois que je prenais le train ou une voiture, au moindre choc, je sursautais. Cet arbre écorché, je l'ai revu je ne sais combien de fois et le reconnaissais entre tous les autres. De nombreuses années après, sa cicatrice existait toujours.



## VI

**F**in septembre 1935. Joseph a seize ans et il travaille à l'Hôtel St-François à Morlaix. Futur cuisinier déjà compétent lorsque j'irai le voir un peu plus tard dans le courant de l'année scolaire.

Mithé va sur ses huit ans et doit continuer sa scolarité à Plouigneau jusqu'à l'obtention de son CEP.

Mémé a préparé le trousseau obligatoire pour entrer en internat au collège de Morlaix. Ayant déjà préparé celui de Joseph deux ans auparavant, j'ai hérité d'une certaine partie de ses affaires numérotées 339.

Des affaires trop grandes ou trop larges, ou trop usées, mais les économies étaient de rigueur, surtout avec la construction d'une maison neuve, allée de Grainville à Plouigneau.

Le trousseau nécessaire pour être admis en internat était très strict. Et toutes les mères des environs de Morlaix étaient très occupées durant le mois de septembre, la rentrée ayant lieu le premier octobre. Il n'y avait pas de ramassage scolaire.

Pour entrer, pour sortir, il fallait l'uniforme.

En casquette à galons dorés

En costume à galons dorés,

Voici venir les collégiens.

Pour entrer, il n'y avait pas d'inspection, mais pour sortir, gare à celui qui n'avait pas mis son uniforme à galons dorés. Car l'inspection était impitoyable... ou du moins me semblait ainsi au début. J'ai constaté, longtemps après, que le mot impitoyable ne correspondait pas à celui qui était chargé de faire respecter la discipline : Monsieur Le Sage, surveillant général.

Donc, le trousseau obligatoire ; la grande malle était nécessaire. La nôtre, celle de Joseph, était en osier. Elle arrivait en train ou en car, bref, elle parvenait au collègue. Ensuite, il fallait la monter jusqu'à la blanchisserie, où était déballé le trousseau : un inventaire rigoureux était établi. S'il manquait quelque chose, il fallait régulariser au plus vite. Je ne crois pas avoir connu beaucoup de problèmes de ce côté-là. Ma mère, comme beaucoup d'autres, mettait un point d'honneur à ne rien laisser au hasard. Quelle patience et quelles peines il leur fallait pour que tout soit prêt à l'heure.

À côté de la blanchisserie, il y avait l'infirmerie. Certains la fréquentaient régulièrement, et j'étais de ce nombre. Je devais avant chaque repas, m'y rendre pour y prendre une cuillère d'huile de foie de morue. J'ai aussi eu de nombreux saignements de nez, qui ont nécessité l'intervention de l'infirmier. Était-ce un signe de faiblesse ? En tous cas, j'étais dorloté (mais pas plus que d'autres sans doute !). Mais, il me semblait qu'il en était ainsi. À la cuisine par exemple : le fait que Joseph soit devenu cuisinier me rapprochait de ceux de la cuisine du collègue, et combien de fois n'ai-je pas eu droit au rabiote de frites ou autres friandises en plus ! Mais je n'étais pas le seul à profiter de leur bienveillance. Peut-être fallait-il savoir s'y prendre, être un peu diplomate ? D'autres n'obtenaient jamais rien, soit parce qu'ils rouspétaient toujours, soit par timidité excessive...

Le jour de la rentrée, le 30 septembre, c'était impressionnant pour le nouveau. Il y avait un tel tohu-bohu, qu'il était complètement désorienté. Heureusement, la famille était là, et le père, la mère, le frère ou la sœur donnaient le coup de main nécessaire pour aider le néophyte. À hue et à dia, la malle était hissée, comme celles des autres, au premier étage. Imaginez le bruit des malles en dur ou en osier, genre cantines militaires ou autres formes, montées, traînées, posées sur les marches des escaliers, des paliers, des planchers.

Imaginez le nombre de personnes par famille, surtout pour les entrées en préparatoires du collège ou de la sixième du lycée. Tout ce peuple explorait ce monde nouveau, inspectait, s'informait, allait de la blanchisserie au dortoir, où il fallait chercher un lit et le garnir pour y dormir la nuit suivante. Penser aussi au placard ou à la penderie pour y nicher ses affaires vestimentaires, de toilettes, le nécessaire pour cirer les chaussures...

Quoi qu'il en paraisse, cet immense caravansérail semblait mieux organisé que ce que je viens décrire. D'abord, les familles avaient reçu des instructions nécessaires pour la rentrée ; et, pour les anciens, c'était une énième représentation, où il fallait surtout essayer de trouver les meilleurs emplacements.

Il y avait aussi l'administration du lycée qui dirigeait tout ce monde de main de maître, sous la direction du Principal, des surveillants généraux Jacolot et Le Sage, respectivement responsables de l'ordre au lycée et au collège.

Après reconnaissance des lieux, c'est une nouvelle séparation d'avec la famille, pour quinze jours, loin de Plouigneau (dix kilomètres !). Je me retrouve dans la cour numéro trois, parce qu'elle est située près du dortoir. Plutôt seul parmi tout ce monde d'enfants de douze ans ou plus, d'autres étant aussi seuls dans leur coin. C'est tout juste s'il n'y a pas de larmes, comme à la maternelle !

Et, c'est le premier repas au réfectoire ; il y en aura bien d'autres. Puis, nous montons au dortoir, dans lequel sont alignés une quarantaine de lits. Vingt lits de camp de chaque côté d'une immense pièce, des lits à sommiers métalliques, un matelas. Les draps sont fournis par le collège, les polochons aussi, ainsi que les couvertures.

Je ne crois pas que ce soir-là, j'ai eu trop de cafard. J'avais l'expérience de Trestel. Et à Trestel, je ne revins pas une seule fois à la maison. À Morlaix, ce fut différent.

Et l'internat commence, cinq ans, de 1935 à 1940. Chaque matin, à sept heures précises, nous sommes réveillés par la sirène. Dans la minute qui suit, il faut être debout, découvrir son lit (pauvres énurétiques), courir aux lavabos pour la toilette (pauvres ichtyosiens), revenir établir son lit au carré, ou du moins le plus correctement possible, le tout en vingt minutes.

Ensuite, nous descendions en rangs, deux par deux pour aller au réfectoire, où nous passions également vingt minutes.

Puis, avant d'entrer en classe, nous restions quelques minutes dans la cour.

La sirène retentissait et aboyait l'ordre de se mettre en rang à l'entrée de la classe. Et, à huit heures, nouveau beuglement pour entrer en classe, professeur en tête.

Nous restions en classe cinquante minutes, et la sirène rugissait toutes les heures de la journée. À midi, nous nous dirigions en rang, par classe, vers le réfectoire. Les externes s'en allaient dans leur famille, restaient donc les internes et les demi-pensionnaires.

Que ce soit le midi ou le soir, on trouvait toujours les mêmes en tête de file, les plus grands, les plus malins, les plus anciens, les redoublants... Nous avons supporté cet ordre établi durant longtemps ; puis, un beau jour, la moutarde m'est montée au nez, j'ai contesté, je me suis révolté devant cette injustice. Résultat : j'ai reçu un direct sur le nez qui m'a étendu net sur le sol. C'est bien la première fois que cela m'arrivait (et jusqu'ici la dernière). Y eut-il un changement dans la tête de rangée ensuite ? Je ne saurais le dire. Il me semble cependant que la suprématie de certains s'en trouva ébranlée.

Le réfectoire était divisé en deux parties : une salle pour les grands, une autre pour les petits, l'une pour les élèves au-dessus de la troisième, et l'autre pour ceux d'en dessous.

Un pion se promenait durant toute la durée du repas dans l'allée centrale. De chaque côté de celle-ci étaient disposées des tables de huit places.

Les plats arrivaient de la cuisine et étaient déposées en bout de table. Là aussi, il fallait se défendre. Car les filous se servaient bien, et les derniers risquaient de se retrouver gros-jean par devant comme par derrière, avec une portion congrue dans leur assiette.

Cependant, un certain équilibre s'établissait à la longue, après les premières frictions. Chacun obtenait sa ration, recevait sa part de frites trois fois par semaine, le mardi, le jeudi et le samedi, troquait sa part de fromage contre du chocolat ou une pomme, bref, tous apprenaient à se débrouiller.

Au cours du repas de midi, le surveillant distribuait le courrier. Je recevais une lettre par semaine, écrite généralement par ma mère, exceptionnellement par mon père. Ma mère n'avait pourtant pas été longtemps à l'école, aussi se débrouillait-elle comme elle le pouvait. Elle écrivait comme elle parlait. Je regrette de n'avoir pas conservé ses correspondances.

Mon père écrivait plus rarement, mais il avait une belle écriture, et ses lettres étaient courtes. C'était lui qui rédigeait toutes les demandes d'autorisations pour sortir du collège, qui commençaient toujours ainsi : « Je soussigné, Manac'h Pierre, autorise mon fils Jean... », et je connaissais la formule par cœur, ainsi que sa signature. Ce qui m'a permis d'établir quelques faux. Mais chut !

Après le repas, nous revenions en récréation dans les trois cours : la première pour les grands, la deuxième pour les moyens et la dernière pour les nouveaux.

Dans les deux premières, les matchs de football faisaient fureur, avec une balle de quinze centimètres de diamètre environ. Des tournois interclasses étaient organisés, et on pouvait voir à cette occasion le spectacle des infir-

miers, des élèves avec un brassard, prêts à intervenir sur la touche. Je n'ai jamais vu de blessés !

Parfois le match était interrompu, soit faute de balle, soit à cause d'un carreau brisé et la balle confisquée. Je me demande comment nous pouvions organiser une partie parmi tous les élèves se trouvant dans la cour. Et pourtant, la balle passait parmi tout ce monde et il était rare qu'elle soit détournée par l'un de ceux qui ne participaient pas au match.

Il y avait aussi les punis. Ces jours-là, pas question de toucher la balle. Il fallait marcher, marcher et toujours marcher autour des marronniers de la cour. Autant que je me souviens, il y en avait une huitaine sur cinquante mètres environ, et durant une heure, cela faisait pas mal de pas. Étais-je parmi les plus chahuteurs ? Pas plus que d'autres sans doute. Mais toujours est-il que j'étais le point de mire des pions, alors que certains, plus malins, se tiraient d'affaire

Combien de fois ai-je marché le long de ces arbres, je ne saurais le dire. Mais ce fut souvent ; nous étions bien une dizaine à chaque fois, pour l'exemple. Peut-être fallait-il un quota tous les jours, comme pour les taxes dans les PTT ou les contraventions dans la gendarmerie. C'était dissuasif !

Enfin, je n'étais pas tous les jours puni, et surtout aux beaux jours, je devenais aussi malin que les autres. Car, il y avait la belote ; à partir du mois de mai, finies les parties de foot. Car, il faisait trop chaud. Eh oui ! Le soleil chauffait de plus en plus fort, et nous délaissions le football pour le jeu de cartes. Et cela durait jusqu'à la fin de l'année scolaire, dans un coin de la cour, sur la blouse d'un externe (tiens, pourquoi pas d'un interne ?).

Et, nous jouions beaucoup, car, à part les classes d'examen, le mois de juin était celui pendant lequel beaucoup de professeurs étaient absents pour cause d'examens...

J'ai appris la belote à Pépé et Mémé, peut-être aussi à Mithé. Je me souviens qu'ayant eu quelques difficultés à me faire comprendre, j'ai quitté un jour le jeu, laissant parfois mes parents qui n'en revenaient pas. Enfin, ils l'ont apprise, et c'est un jeu que nous pratiquons toujours.

Assis à la chinoise, nous jouions ainsi dans la cour une heure le midi et le soir, mais aussi parfois en classe, les derniers jours de l'année scolaire. Je me rappelle qu'en jouant à la belote, nous avions devant nous d'anciens WC, où se réunissaient les fumeurs. Une intense fumée se dégageait au-dessus d'eux, et attirait l'attention du surveillant de cour, à moins qu'il ne fasse semblant de ne rien voir. Il y avait des guetteurs qui signalaient son arrivée par le chuchotement bizarre de « vaise, vaise ». Ce « vaise » servait aussi dans toutes les autres circonstances pour signaler toute autre personne indésirable, du Principal au moindre pion, et même jusqu'au concierge, étant donné qu'il gardait l'entrée du lycée.

Alors, c'était la débandade. Les fumeurs se débarrassaient de leur cigarette ou de leur mégot, en les jetant dans les WC. Mais il arrivait que l'un d'eux, moins vif que les autres, soit pris sur le fait. Résultat : interrogatoire, confiscation des cigarettes, promenade forcée autour des arbres, les mains derrière le dos comme les autres punis.

Dans cette vie d'interne, le concierge était une personnalité. Pour entrer, pour sortir du lycée, il fallait montrer patte blanche. Une autorisation du surveillant général était nécessaire, sinon pas question de passer. L'ai-je regardée, cette porte en fer massif, que le concierge ouvrait en actionnant un bouton coupant le courant qui ouvrait automatiquement la porte. Nous l'avions surnommé « Mou », à cause des caramels mous qu'il vendait durant les récréations. Je n'étais pas un bon client, car j'étais pauvre, avec un budget strict, cinq ou dix francs peut-être pour quinze jours, mais qui devait déjà peser lourd sur le budget des parents.

Avec cette somme, il fallait faire face aux menues dépenses, comme l'achat d'un crayon, d'une plume ou d'une gomme...

Il fallait aussi s'en servir parcimonieusement lorsque nous sortions en groupe les jeudis et les dimanches. Parfois une limonade, un bonbon, et aussi, suprême dépense, un cornet de châtaignes grillées, partagé entre deux ou trois d'entre nous.

Nous devions aussi réserver des fonds pour le dimanche matin, lorsque nous descendions à la messe. C'était l'un des bons côtés de la religion, ce qui ne veut pas dire que nous étions plus dévots qu'auparavant. Certains prenaient peut-être au sérieux la messe, mais je dois constater que nous avons été souvent rappelés à l'ordre, la sanction la plus sévère étant l'exclusion promise mais jamais appliquée.

De toutes façons, nous observions tous certaines limites raisonnables, par intérêt. Car il y avait le tabac du coin, où nous trouvions des lectures passionnantes pour l'étude du dimanche.

Encore fallait-il échapper au contrôle du pion qui nous accompagnait, mais, c'était assez facile...

J'achetais souvent un roman policier, qu'il fallait lire en douce. C'est pour cela que j'étais toujours à la troisième rangée, auprès des casiers où l'on rangeait nos affaires de classe ; ainsi, quand le surveillant se levait, le livre disparaissait rapidement sous un cahier ou un livre. Rarement je me le suis fait confisquer.

Il n'était pas question de lire des livres défendus durant les heures de classe. Un professeur, c'est fait pour être écouté ! J'étais déjà dans les nuages à cette époque-là, je planais...



## VII

**M**es études furent peu brillantes, il faut le reconnaître, même si la sortie fut honorable.

En préparatoire, avec Jouve, prof de maths, et Maillot (ou Magne), prof de français, j'obtins des résultats à peine passables. Il m'est arrivé de dormir, ou plutôt de faire la sieste en classe, l'après-midi (c'est un peu exagéré, il s'agissait sans doute d'un peu de somnolence).

Jouve s'en souvenait encore de nombreuses années plus tard, puisqu'il a demandé à mon frère Joseph, rencontré à Brest : « qu'est devenu ton frère, est-ce qu'il dort toujours autant ? » Jouve était un très bon professeur. Et comme j'aimais les maths, j'apprenais tout en rêvant. Ce qui n'était pas le cas pour le français. Mais était-ce la faute du professeur, je dois répondre honnêtement que non.

Pour apprendre, le cours du professeur ne représente qu'une vue générale de la matière enseignée. La mémoire perd, en peu de temps une partie, et même une grande partie du cours. À combien peut-on chiffrer cette perte : quatre-vingt pour cent ? Encore ne faut-il pas penser à autre chose en classe. Et, je m'évadais souvent !

Et, j'étais aussi négligent ; pour la composition française, par exemple. Nous recevions le sujet deux semaines à l'avance. Nous avions donc le temps de penser, de discuter, de rassembler nos idées, de préparer un plan, de rédiger un ou plusieurs brouillons, puis de rédiger au propre. Et, que faisais-je, que faisons-nous pour la grande majorité d'entre nous ? Nous rêvions à toute autre chose. Pour moi, c'était simple. Je réservais l'étude du dernier dimanche soir pour commencer et finir cette rédaction. Les copies étaient remises le lundi matin au professeur.

Bref, les résultats furent à la hauteur de mes efforts : entre 7 et 10, c'est à dire passable ou moyen. À cette époque, 12 était une très bonne note, 14 une excellente. j'ai eu une fois douze et fus premier. Je me rappelle encore le sujet : « Elle fila de la laine et resta à la maison ». Qu'ai-je bien pu raconter ?

Dans la majorité des autres matières, c'était différent. Maths, chimie et physique, sciences naturelles, histoire et géographie, ne m'ont pas posé trop de problèmes.

Il y avait aussi deux heures d'atelier par semaine : fer ou bois. J'aurais préféré travailler le bois, mais mon frère ayant eu les outils pour le fer, il me fallut apprendre à cogner comme un sourd (déjà !) sur un burin qui ne coupait pas, avec un marteau qui dérapait sur les doigts. Là aussi, les notes étaient comprises entre sept et dix : passable !

La seule matière qui me passionnait véritablement était l'histoire. Est-ce parce que je lisais d'avance le livre de classe ? J'obtins là mes meilleurs résultats. Mon intérêt pour l'histoire, qu'elle soit française, russe, américaine, chinoise ou autre, ne s'est pas démenti aujourd'hui. Et en général, mes lectures sont souvent orientées sur ces sujets. Ce qui explique que je suis tous les reportages d'actualités qui font l'histoire : politique, économie, religion, conflits...

Si, en écrit, j'obtenais des notes passables ou moyennes, à l'oral j'étais franchement mauvais ou nul. Il n'est pas bon d'être timide devant la classe et encore moins devant le professeur. Étant timide, j'étais toujours discret dans mon coin, à la troisième rangée. Et, c'est assez rarement que j'étais appelé pour réciter ou expliquer au tableau.

Je ne citerais qu'un exemple de cette trouille à l'oral : en seconde, nous eûmes un jour un inspecteur en cours de physique. Je connaissais parfaitement ma leçon, et le professeur croyant sans doute que je m'en sortais facilement, m'appela au tableau. Le résultat fut désastreux, je paniquais, je m'embrouillais, je perdis les pédales, et c'est au galop que le professeur

me renvoya à ma place. L'oral fut aussi à l'origine de mon échec à l'examen des bourses que mes parents auraient pu toucher pour les aider à payer ma pension. Pourquoi fallut-il que je sois désarçonné par un professeur barbu, sévère, qui me posa cette question : « Connaissez-vous le mikado ? ». Pour mon malheur, je n'en avais jamais entendu parler, bafouillai une réponse inintelligible et connus un échec cinglant, uniquement par timidité. J'ai mis longtemps à surmonter ce handicap, et je me demande parfois s'il ne m'en reste pas de séquelles. Une consolation, bien maigre, je dois avoir beaucoup de confrères dans ce cas dans le monde.

Les professeurs avaient souvent des surnoms qui leur collaient à la peau durant des générations d'étudiants. Il y avait la Gitane, professeur d'anglais, qui se faisait chahuter à un tel point qu'il lui fallut au moins une fois faire appel au surveillant général, surnommé Mastoc, pour rétablir l'ordre. D'où une classe entièrement consignée le dimanche suivant. Et des résultats déplorables dans cette discipline, ce qui était beaucoup plus grave.

On trouvait Matheux pour le professeur de mathématiques, ainsi que le Bouc pour un autre de ses collègues. Et la Pipette, professeur de physique-chimie-sciences nat. C'était une dame sévère, mais une très bonne enseignante, et ses cours étaient toujours intéressants, pour ceux qui aimaient ces matières, ou qui en savaient l'importance à l'examen.

Pour moi, l'examen, c'était loin ! En préparatoire, j'eus des résultats à peine passables ; en seconde, ils furent meilleurs, ainsi qu'en troisième, où nous devions passer le Brevet élémentaire à la fin de l'année.

Patatras ! Huit jours avant le BE, je tombai malade : saignements de nez, surdité complète, manque d'appétit. Je n'entendis même pas un rouleau compresseur passant sous la fenêtre de la chambre. Finalement, il me fut interdit de passer l'examen, et aussi de réviser pendant les vacances. Repos complet une nouvelle fois.

D'où un premier échec au Brevet en septembre (il y avait un examen de rattrapage à cette époque). Ce ne fut pas le dernier. Je redoublais la troisième, devins un peu plus connaisseur en la matière, et échouais en juillet, puis en septembre, mais je passais facilement en seconde. Dans cette classe, je réussis en maths et en physique, matières où nous avions une très nette avance sur les élèves du lycée ; j'appris à rédiger des dissertations, améliorai mes connaissances en anglais, acquis des rudiments d'allemand... et passai brillamment le brevet, où je m'étais inscrit en franc-tireur.

Ensuite, je quittais le lycée. Si j'y étais resté, je passais en première. Et après ? Peut-être qu'à cinquante ans j'aurais décroché le prix d'exactitude, comme dit la chanson !

Après ma sortie, je me mis à travailler par correspondance pour passer des concours...

Mais que se passait-il à la maison pendant ce temps-là ? Mes parents n'habitaient plus auprès de la poste, mais dans une nouvelle maison, toute neuve. Elle était située allée de Grainville. Elle fut construite par Guern, entrepreneur de maçonnerie, celui qui nous mena embrasser l'arbre entre Plouigneau et Morlaix. Une cuisine donnant sur un débarras, les WC extérieurs, sans chasse d'eau, une salle à manger qui ne servait que pour les grandes occasions, deux chambres au rez-de-chaussée, et une à l'étage, à côté du grenier.

En bas dormaient nos parents, et la deuxième chambre était occupée par Mithé. Celle du haut était celle des garçons, lorsqu'ils étaient présents.

Présents ? Nous l'étions durant les congés ou les vacances. Joseph devait avoir un jour par semaine, et je sortais de l'internat un week-end sur deux. Marie-Thérèse continuait ses études et passa sans difficultés particulières de classe en classe, jusqu'à l'examen du certificat d'études primaires qu'elle obtint brillamment (a-t-elle eu aussi un drapeau tricolore ?)

Le samedi où je quittais l'internat pour le week-end de vacances, était un grand jour. Il fallait obtenir son bulletin de sortie, et j'avais toujours la trouille de ne pas récupérer ce document. Cependant, je ne pense pas que Lesage, le surveillant général, me l'ait refusé une seule fois.

Nous descendions en ville avec nos valises. Le collège était situé à Kernégès, sur l'un des versants de la vallée, presque en haut. Il y avait donc une bonne descente agréable, vu que nous sortions du collège, mais plus pénible en sens inverse lorsque nous revenions à la « caserne ».

Il n'y avait que peu ou pas de voitures particulières pour venir chercher les pensionnaires. Tout le monde marchait ; les uns allaient jusqu'au viaduc pour prendre leur car, qui généralement desservait la côte : Plougasnou, Ploujean, Plouezoch, St-Jean-du-Doigt ou encore, Carantec, Taulé, Plourin, Commana, Plounéour...

Les autres escaladaient les cent marches d'escalier vers la gare SNCF, et prenaient les trains pour Plouigneau, le Ponthou, Pleyber-Christ, St-Thégonnec, Landivisiau, St Pol-de-Léon, Roscoff...

La gare était très animée ce jour-là. J'arrivais donc à Plouigneau vers dix-sept ou dix-huit heures. Je revois ce trajet, je connaissais chaque passage à niveau, le moment où nous arrivions en gare. Et après, la sortie, la route vers Plouigneau, le chemin de traverse par le bois de Grainville, et enfin la maison.

J'étais « chez moi » ! Des retrouvailles chaleureuses et pleines d'affection m'y attendaient !

Je reprends possession de notre chambre, au premier étage. Plancher, plafond en lambris dont je connaissais tous les nœuds, une fenêtre donnant sur la route et le bois de Grainville. Et aussi sur la toiture du débarras construit le long du pignon de la maison. une toiture qui a son importance, vu que l'on pouvait descendre et remonter dans la chambre sans passer par la porte d'entrée.

De la cuisine, en passant dans le débarras, nous arrivions directement au jardin que mon père entretenait parfaitement. En l'achetant, c'était un champ au bord d'un talus qu'il a défoncé pour y planter une haie. Je me souviens que Louis Laë était venu lui donner un coup de main. Nous eûmes des arbres fruitiers, des pommiers et des poiriers surtout. Au fond du jardin, une cabane et un enclos pour les poules et les lapins.

J'aimais me promener dans ce jardin où j'ai parfois donné un coup de main à mon père, très peu, sauf pour ramasser les patates !

J'aimais ce samedi soir et je goûtais pleinement cet instant que j'aurais voulu suspendu dans le temps. Car, c'était le seul moment de la semaine où il n'y avait pas de travail scolaire, d'obligation d'études surveillées. Je me détendais complètement, retrouvant avec plaisir la famille, les copains, les bois, les champs, les routes avec ce fameux vélo qui roulait toujours. Et qui me conduisait chez un camarade de classe à Plougonven (cher Auguste), ou plus tard chez Jean Tilly à Ploujean, ou encore chez les oncles et les tantes de Pleyber-Christ, ou encore en tournée avec mon père pour distribuer les journaux et les lettres, en infraction sur ce point avec la réglementation postale.

Plouigneau, à part Pierrot Broustail, Le Dantec et Le Berre, je n'ai guère eu de liens d'amitiés avec qui que ce soit. Ou plutôt, je n'ai conservé que très peu de liens avec les amis qui m'ont ou que j'ai accompagnés un moment de notre existence. Mais ce furent de bons amis, éphémères, hélas !

En fait, le principal de l'existence se passe en famille, les parents, les frères, les sœurs, pendant la jeunesse, puis le couple et les enfants ensuite. Ces derniers s'en vont, il reste le conjoint, qui est bien celui que l'on fréquente le plus longtemps...

Ah ! Cette notion de « chez moi »... C'est le refuge des enfants. Ils y trouvent, ou devraient y trouver, affection, compréhension, soutien matériel et moral.

J'ai trouvé ce soutien, comme tant d'autres, dans ma famille...

## VIII

**N**ous sommes arrivés à Plouigneau en 1933 et nous n'en repartions qu'en 1940. Nos parents ont fait construire une maison allée de Grainville.

Durant l'année scolaire, je reviens à la maison tous les quinze jours et bien entendu pendant la durée des vacances scolaires.

Un week-end tous les quinze jours, c'est bref. À peine le temps de rencontrer les copains, la famille. J'aime le repas du soir, j'aime dormir dans le grand lit dans lequel j'ai ramené du grenier ma réserve de pommes. J'ai toujours aimé cette odeur de pommes mises à mûrir sous de la paille. À Keravezen, elles étaient mises dans les coffres de bois, devant les lits clos. En bas, dans la chambre de nos parents, ça bardait parfois entre notre mère et notre père. J'écoutais, craintif, lorsque le ton s'élevait de trop, rassuré lorsque le calme revenait. La discussion commençait parfois à table :

- « Tu as encore trop bu aujourd'hui
- Deux ou trois verres, il faut bien que je prenne quelque chose
- Tu ferais mieux de manger davantage
- Tu radotes!... » et c'était parti...

Le lendemain matin, le père était aux petits soins pour notre mère. Tout doux, un véritable agneau !

Notre père n'allait pas souvent à la messe, seulement aux grandes occasions : Pâques, la Pentecôte, la Toussaint et Noël. Je me souviens à Pleyber-Christ d'un Noël trop bien arrosé avant que nous ne puissions communier dans les règles de l'art. Mais, cette nuit là, ces règles ne pouvant être respectées, ils s'abstinrent de communier ; je me le dispensai aussi !

À Plouigneau le dimanche matin, j'allais à la messe de dix heures. La grande messe ! Pour savoir si j'y allais, ma mère demandait ce que le prêtre avait dit en chaire. Généralement cela portait sur l'évangile : « En ce temps-là, Jésus dit à ses apôtres... » Le reste étant l'anathème jeté sur ceux qui ne respectaient pas les lois de l'Église Catholique et Romaine... Ma foi étant de plus élastique, je ne m'étendais guère sur ce prêche ennuyeux au possible.

Petit à petit, la grande messe devint d'ailleurs « la messe basse », c'est-à-dire sans chants liturgiques ou en réduction miniature. Tout cela parce que les facteurs effectuaient une tournée le dimanche.

Avant la guerre, on trouvait quelques périodiques qui paraissaient le dimanche : *La Dépêche de Brest et de L'Ouest* et *L'Ouest Éclair*. Il fallait donc distribuer ces journaux, et c'est pourquoi j'assistais à l'une de ces messes basses du début de la matinée, afin de pouvoir aider mon père à accomplir sa tâche. Qu'il effectuait en grande partie à la sortie de la messe, où ses « administrés » venaient chaque dimanche.

Et moi, toujours sur le vélo de Mémé, j'étais heureux de cavalier le long de la ligne entre Plouigneau et Morlaix. Il fallait faire attention aux trains, descendre de vélo sur le côté de la piste, lorsqu'il en arrivait un.

Et je portais journaux et éventuellement lettres dans les bas fonds des vallées, ce qui soulageait d'autant mon père. J'étais fier ! Durant les vacances scolaires, je l'ai ainsi accompagné souvent, et je ne pense pas qu'il y ait eu la moindre réclamation, malgré le nombre de plus en plus important que je distribuais. L'Administration n'en a jamais rien su... sinon ? Je pense qu'elle aurait été indulgente, mais qui sait ? Elle aurait sûrement réagi si elle avait appris qu'un chien m'avait mordu. Un berger allemand s'en est pris à ma cuisse, déchiré ma culotte et mon pantalon. J'ai obtenu cinq francs de la part du cultivateur, pour le prix de la douleur (prétium doloris !). Mon père n'a rien dit, et pour cause... Enfin, je n'ai pas attrapé la rage.



Depuis, je me méfie toujours des chiens. J'ai failli être mordu deux fois, l'une à Pouigneau, où un berger allemand s'est détaché, a foncé sur moi, puis, subitement s'est retourné et est parti la queue basse se perdre dans les champs. La deuxième fois, ce fut à St-Martin-des-Champs, au château de Pennelé, où un très gros chien, genre terre-neuve, m'a sauté dessus, et où je n'ai dû mon salut qu'à mon vélo que je tenais par le guidon en marchant dans la cour du château. J'ai foncé sur lui, roue de l'avant levée, ce qui l'a surpris, et permis au propriétaire de le rappeler. Mais j'avais eu chaud.

Et, tous les quinze jours, le dimanche soir, je reprends le train en gare de Plouigneau, que je quitte toujours avec beaucoup de regrets. En gare de Morlaix, j'essaye de me défilier en douce pour rentrer seul au lycée. Car, il y a un pion qui nous attend parfois pour nous ramener en groupe à Kernéguès. J'ai compris très vite la musique !

Et, c'est à St-François que j'atterris, dans la cuisine où mon frère aîné me réserve toujours une petite gâterie. Heureux frères, l'un offrant, l'autre mangeant. Nous étions jeunes ! C'était, je pense deux ou trois ans avant la guerre. Ensuite, je rejoignais l'établissement et l'internat me reprenait comme les autres dans ses griffes. Le soir, dans mon lit, je laissais le cafard m'endormir, et le lendemain, je reprenais mes habitudes, sans trop de problèmes.

Le lundi matin aussi, il y avait quelques « gueules de bois ». Parmi ceux, généralement de première et terminale, qui avaient trop arrosé quelque événement, généralement une victoire, ou peut-être une défaite, au football, le principal sport régulièrement pratiqué en ce temps-là.

Les dimanches où je restais au lycée, nous pouvions parfois choisir entre la promenade ou le match de foot au stade de Kernéguès. Quand j'étais en forme, je choisissais Kernéguès sans hésitation. Le Stade Morlaisien comptait parmi ses joueurs de nombreux lycéens. Il y avait par exemple un certain Priser qui jouait très bien, et que nous allions encourager du

haut des virages du stade vélodrome. Et bien sûr, j'étais parmi les chauvins, et même l'un des plus acharnés !

Que ces vainqueurs arrosent la victoire et rentrent pompette au lycée, ne veut pas dire que l'alcool était toléré dans l'établissement. Pas plus que le tabac. Il y avait très peu de fumeurs, même s'il y avait un nuage de fumée dans certains coins de la cour n° 2. Et, à ma connaissance, je n'ai jamais vu une bouteille d'alcool dans l'école.

Avant de quitter Kernéguès pour revenir aux grandes vacances, je voudrais encore évoquer le problème de l'ichtyose. Il y avait cette toilette du matin, et, parmi les autres internes, je ne me sentais pas à l'aise. J'étais le seul à perdre des squames. Il y avait aussi d'autres endroits où je n'étais guère plus à l'aise.

Les jeudis matins, nous prenions une douche. En rang par classe « un, deux... quinze, seize... ça va ». Et tout ce monde fonçait pour trouver une douche libre, ce qui n'était pas si évident que cela, car ceux d'avant n'avaient pas parfois quitté les lieux. Et comme aucun d'entre nous ne voulait de la douche n° 1, c'était la cohue. Pourquoi fuyions-nous tous, moi comme les autres, cette cabine n° 1 ? C'est très simple : car il y avait un voyeur qui regardait toujours par-dessus et ne se gênait pas pour crier : « Allez, frottez, encore, plus fort, partout... ».

Ce voyeur était l'infirmier qui mettait toutes les douches en marche. M'avait-il fait une réflexion sur ma peau ? Je n'en serais pas surpris, car, plus que les autres, je me battais pour trouver une douche qui ne soit surtout pas la douche n° 1.

Il y avait aussi le sport qui me posait des problèmes. Et montrer cette peau amenait parfois des réflexions ou des regards qui en disaient long. Enfin, c'est ainsi que je l'ai perçu. Mais, je me demande si je n'étais pas aussi tout le temps aux aguets, comme je l'ai toujours été avec cette peau, alors qu'en fait, je ne devrais pas y porter attention. Toujours est-il que je restais planqué dans un coin, ne sortant que rarement de ma coquille,

pour la course, par exemple, où je n'étais pas trop mauvais, ou pour jouer au football. Mais je n'ai jamais postulé pour jouer en équipe, sauf en de rares occasions. Et, comme physiquement je n'étais pas de taille, ce fut bien mieux ainsi...

## IX

**L**es grandes vacances se passent pour moi dans le calme depuis que je suis au collège. Elles débutent invariablement au premier juillet (ou au 15 ?), jusqu'au premier octobre. Plouigneau, Keravezen, puis plus tard Morlaix sous l'occupation allemande, sont les principaux lieux de ces vacances.

Je fais partie d'une bande de gamins de mon âge, et nous courons dans les bois autour de Plouigneau. En suis-je le Chef? Pas sûr, bien qu'ayant été général!

J'aime aussi aller à Keravézen où je me trouve complètement chez moi. Il y a là, tante Marcelle et tonton Yves, tante Marie et tonton Guillaume; ils habitent ensemble dans la première ferme en arrivant dans le hameau. J'allais aussi chez tante Marianne et tonton Jean-Marie Laé, qui habitaient la maison au-dessus.

Chez tonton Yves, il y avait déjà cinq garçons. Chez tonton Guillaume, ils étaient quatre, garçons et filles. Chez tante Marianne, ils étaient cinq. Tous mes cousins germains et cousines germaines, Jean Laé, Olivier, Louis, Marie, Guillaume, Eugène Abgrall, Auguste, Jean, André, Ernest Abgrall, Yvonne, Pierre, René et Marie-José.

J'ai oublié chez Tante Marie, Thérèse, décédée accidentellement, alors que ses parents étaient aux champs. Pour avoir bu du grésil. Je me rappelle l'endroit où c'est arrivé, car cela a marqué ma mémoire d'enfant, même si je n'y étais pas en vacances.

C'était une pièce servant de remise à je ne sais combien d'objets utiles ou non, et où étaient aussi rangés les produits toxiques. Nous avons cer-

tainement tous joué à cet endroit, car c'était le local le plus proche de la pièce principale. C'est dans cette dernière où habitaient mes oncles et tantes et leur nombreuse progéniture.

Nous étions donc douze ou treize à table, et je me demande comment pouvaient faire mes oncles et tantes pour m'inviter en supplément, à moins que ce ne soit mes parents qui m'invitaient à y aller.

De toutes façons, je revenais aussi vite : huit ou quinze jours au maximum. Et bien content, comme tous les enfants et même les grands, de revenir dans le giron familial.

Joseph et Mithé doivent aussi s'en souvenir, car comme moi, ils ont aussi passé des vacances à Kéravezen, surtout Joseph. Pour ma part, j'avais l'impression d'être utile. Je gardais les vaches ! Et j'aimais cela. Je connaissais par cœur tous les chemins creux, les champs, les prés, les landes, les arbres, les ruisseaux, le lavoir. C'était mon domaine, notre domaine, car tous mes cousins et cousines en âge de courir, galopaient aussi en ma compagnie sur ce domaine.

Par contre, pour garder les vaches, j'étais souvent seul, et cette responsabilité, je l'assurais sans doute correctement, car je ne me souviens pas avoir connu de problèmes. Il n'y avait pas de clôture autour des champs ou des prés comme aujourd'hui, où le métier de gardien de vaches a disparu. Il y avait des talus recouverts de taillis ou de bruyère, ou encore de landes. Mais les bêtes, pas si bêtes que cela, trouvaient toujours l'endroit fragile où elles pouvaient aller chercher le brin de séneçon ou le bon trèfle dans le champ du voisin. Comme c'était toujours la même vache qui entraînait les autres, il n'y avait qu'à surveiller celle-ci. Et si elle disparaissait, il suffisait de regarder où se dirigeaient les autres pour la retrouver. Après les avoir ramenées, il ne restait plus qu'à colmater la brèche. Il arrivait parfois que le troupeau devienne furieux, à cause du temps orageux, des mouches et des taons. Alors, c'était la course folle autour du pré, la queue à la verticale ou se rabattant en rafales sur la croupe pour

chasser les envahisseurs. Elles couraient le long des taillis, frottant leur dos contre les branches. Dans ce cas, il n'y avait pas grand-chose à faire, sinon les laisser se calmer toutes seules. Mais la garde était plus difficile.

Les vaches avaient chacune leur nom : Rosette, Jeannette, Coquette, et je crois qu'elles le savaient. J'ai eu le temps de les observer. Lorsqu'elles brouaient, par exemple, cette manière de couper l'herbe avec la langue pour l'avaler ensuite directement, du pré à la panse sans transition. Elles brouaient toutes de conserve. Elles suivaient le « chef ». Elles parcouraient ainsi le pré dans tous les sens, en long, en large, en diagonale, en travers, en rond, toujours à la même allure lente, toujours groupées.

Puis l'une d'elles, la panse pleine, s'allongeait dans un coin, imitée par une deuxième, puis par les autres. Alors, c'était le calme le plus complet, le temps de ruminer l'herbe avalée. Les vaches étaient ramenées à l'étable deux fois par jour : vers le milieu de la matinée et le soir. Je n'avais, ou nous n'avions aucune difficulté à les ramener. Elles se groupaient, dès qu'elles sentaient l'heure, auprès de l'entrée de la prairie, et il suffisait de suivre et de ramener au besoin quelque attardée, pour arriver dans la cour de la ferme, où elles entraient à l'étable. Dans leurs râteliers, elles trouvaient du foin comme dessert. Et la traite commençait. C'était toujours tante Marcelle et Tante Marie, ou tante Marianne, ou encore ma cousine Marie, qui tirait sur les pis des vaches. J'ai essayé, mais je n'ai pas réussi ; Manque de vocation ? Je n'ai pas vu non plus beaucoup de mes cousins réussir cet exploit.

Je préférerais aller chercher des œufs dans l'endroit au-dessus de l'étable, où les poules pondaient et dormaient. Les nids se trouvaient un peu partout, et il fallait avoir l'œil pour trouver les nouveaux.

S'il y avait du crottin de poules dans ce poulailler, c'était presque propre par rapport à l'étable qui se trouvait en dessous. Je me demande comment mes oncles et tantes pouvaient se mouvoir parmi le fumier et le purin qui stagnaient sur le sol, sans pente pour irrigation, en terre battue

de surcroît. Et, auprès de la pièce principale, d'habitation, il y avait un tas de fumier d'où coulait tout ce purin. Pouah !

Je dois dire qu'il y avait pire, à St-Aubin, par exemple, chez mon tonton Jean-Marie Calarn. C'est à peine s'il était possible d'y entrer ; mais même aujourd'hui, cinquante ans plus tard, j'ai remarqué une étable où il fallait entrer avec des bottes. Mais, c'est tout de même l'exception !

Quittons les étables pour suivre les seaux pleins de lait jusqu'à la maison. J'ai noté que l'unique pièce principale du bas était réservée pour tout : repas, sommeil, salle d'eau, etc. Alors, pourquoi pas la laiterie ?

Le lait était laissé au repos dans de grands seaux. La crème montait à la surface, et séparée à l'aide d'une louche du reste du lait (le lait écrémé). Cette crème, barattée, donnait du beurre. J'ai connu deux formes de barattes : l'une, haute, d'un mètre environ, de forme conique, où le lait était secoué verticalement de haut en bas et inversement, à l'aide d'un manche fixé sur une rondelle de bois. L'autre, horizontale, ressemblait à un tonneau monté sur quatre pattes, qui était tourné sur son axe à l'aide d'une manivelle. Quel que soit l'engin utilisé, le beurre était excellent dans les deux cas. Bien entendu, j'ai baratté, mais jamais une baratte complète, car il fallait avoir la bonne main. J'aimais ce bon beurre, étalé sur une bonne tartine de pain comme il n'y en a plus aujourd'hui (évidemment !).

Toutes les semaines, avant la guerre, nos tantes allaient vendre poulets, œufs, beurre à Morlaix, au marché, qui se tenait sous les halles. Et elles ramenaient à la place de la marchandise achetée au marché qui se tenait sous le viaduc ou sur les places avoisinantes. Rarement, elles prenaient de l'épicerie. Car, il y avait la voiture Caïffa qui passait à la ferme. J'ai vu la « boîte » à trois roues, le triporteur qui venait à la ferme, poussé par un marchand. J'ai moi-même poussé un engin semblable en 1942, à Morlaix, pour la poste. Mais la voiture automobile à moteur a remplacé cette caisse peu rapide. Je me rappelle qu'à l'intérieur de la voiture, il y avait

une bonne odeur de café, de chicorée et de chocolat. Moments agréables, où nous arrivions toujours à grappiller une friandise ou un bonbon, réglisse ou sucette.

Instants inoubliés aussi celui où nous nous endormions dans nos lits clos, soit chez tonton Yves, soit chez tante Marianne. Peu importait l'endroit, car j'aimais bien mes oncles et tantes. Tonton « Chemmar Laé » était peut-être plus impressionnant, mais je l'ai toujours trouvé gentil. Et j'avais un faible pour tante Marianne, qui ressemblait beaucoup à notre mère. Quoi qu'il en soit, j'ai passé des journées inoubliables à Keravezen ; en compagnie des cousins et des cousines avec qui je m'entendais parfaitement. C'est comme si j'avais vécu toujours parmi eux.

Il y en avait d'autres à Coetélézec : Joseph et Marie Calarn, enfants d'une sœur de mon père, ma marraine spirituelle. Et deux autres cousines, Angèle et Marcelle, dont la mère était une sœur de ma mère.

Notre oncle, tonton « Chemmar Calarn », était un personnage que j'aimais bien, un peu tête brûlée, quand j'y songe maintenant. Blessé à la guerre, sept entailles ou plus, il m'a dit un jour à Morlaix en voyant deux Allemands qui devaient bien mesurer au moins 1m80 chacun : « Ces deux-là, je les prendrais dans mes bras et je les claquerais l'un contre l'autre comme je voudrais ». Et le pire, c'est que je l'ai cru capable de le faire ! Car il était fort, mais tout de même !

Chemmar était aussi célèbre pour ses sorties mémorables. Lorsqu'il allait à la foire vendre une vache ou un cheval, il partait lui-même en foire, après les avoir vendus. Et, il paraît que c'était une fête gigantesque, ou plutôt une cuite mémorable qui durait trois jours... et trois nuits. À la suite de quoi, il réapparaissait et reprenait son travail comme si de rien n'était.

Son épouse, Aline Manac'h, ma marraine spirituelle, ne devait pas rire ces jours-là, pas plus que mes cousins et cousines, Joseph et Marie. Lorsque j'étais chez eux, je ne voyais pas mon oncle du même œil qu'au-



jourd'hui. Je les voyais tous aux travaux de la ferme ou à table.

Je me rappelle de deux bonnes recettes de tante Aline :

- la première : un excellent far breton dont elle avait le secret (du moins je le pensais), et qui cuisait dans un chaudron recouvert de braises.

- la deuxième : un autre far, le « farz kuinist dû », le far de blé noir, composé de farine de blé noir et de lardons de porc, mis à cuire dans un sac de toile, plongé à l'intérieur d'une bonne soupe de légumes sur le feu. La préparation semblait aussi mystérieuse pour moi, mais le résultat était excellent. Ma marraine connaissait bien mes goûts, et chaque fois que j'ai séjourné à Coatilèzec ou plus tard à St-Aubin en St-Thégonnec, j'ai eu droit aux deux sortes de far.

Je n'ai pas connu beaucoup la mère d'Angèle et de Marcelle Croguennec. Tante Jeannie est décédée, alors que je n'avais pas plus de dix ou douze ans. Je me souviens pourtant qu'elle était affectueuse avec nous.

Les dimanches à la ferme. Tout le monde allait à la messe, à Pleyber-Christ, soit quatre kilomètres à pied ou en bicyclette, ou parfois en char à bancs. Il n'était pas question d'oublier la messe, ni pour les grands, ni pour les jeunes, ni pour les petits. Cette messe-là, c'est celle qui m'est restée en mémoire. Pensez donc, une messe en latin que je ne comprenais pas plus que les autres, mais qui me plaisait parce que je la connaissais par cœur dans les moindres détails, du début jusqu'à la fin. Un bien beau spectacle, ma foi ! Ces bretons et ces bretonnes chantaient en chœur, reflétaient la profonde foi mystique de nos aïeux. Où peut-être simplement la tradition ? Toujours est-il qu'il se dégageait une profonde force de ces fidèles assemblés le temps d'une messe à l'église de Pleyber-Christ. Ensuite, c'était la visite au cimetière, à ceux qui ne sont plus de ce monde.

Puis, c'était la marchande de bonbons pour les petits. Et chez Prouff, le café du coin, pour les grands, qui était très animé entre midi et une heure. Ensuite, c'était le retour à Kéravezen, par Nemblard et Penvern.

Certains adultes ressemblaient souvent à des châteaux branlants, mon parrain, par exemple... exemple à ne pas suivre!

Ces bretons et ces bretonnes en costumes bretons et leurs coiffes léonardes, et leurs chapeaux à brides, devaient, une fois la sieste terminée, reprendre le travail durant la semaine, du dimanche après-midi jusqu'au dimanche matin suivant. De cinq heures du matin jusqu'à la nuit tombée, tout le monde travaillait dur, très dur! C'est la dernière image que je garde de Keravezen, où j'ai connu une vie insouciante et joyeuse, sans aucun souci.

## X

**D**es jours sombres se préparent, mais à Plouigneau les habitants ne semblent que peu affectés par les secousses qui remuent le monde à leur porte : 1936, le Front Populaire, la Gauche au pouvoir, les congés payés, la ruée des ouvriers vers les plages.

Plouigneau les 14 juillet, c'est la Marseillaise d'un bord, l'Internationale de l'autre côté de la place de la mairie, en face des écoles.

Tout ce beau monde se retrouve au patronage le soir, où les Cosaques s'amuse à galoper à travers les flammes d'un feu de paille.

De l'autre côté des Pyrénées, c'est la guerre civile, Guernica et l'essai sanglant des stukas bombardiers allemands, qui rasant la ville. C'est le début de la grande boucherie en Europe et dans le monde.

Du côté de l'Autriche, c'est l'Anschluss, c'est-à-dire l'annexion pure et simple. Puis ce sont les Sudètes, la Tchécoslovaquie, précèdent les accords de Munich en 1938. Pouvaient-ils faire mieux, et en avaient-ils les moyens ?

En Italie, c'est la dictature de Benito Mussolini. Ainsi, nous sommes bien entourés : Hitler sur la frontière du Rhin, Mussolini sur celle des Alpes, Franco derrière les Pyrénées.

Bientôt en France, où le Front populaire n'est plus qu'un souvenir, Pétain, béni par les Allemands, béni par la droite et les puissances de l'argent, béni par les catholiques, béni par l'armée, béni finalement par le peuple français (forcé), va prendre le pouvoir pour quatre ans.

Si les Allemands avaient gagné la guerre, les Français auraient-ils supporté la dictature ?

Mais, nous n'en sommes pas encore là. Auparavant, notre père se signale à notre attention le 5 septembre 1938, en se cassant une jambe. C'est en voulant remonter sur son vélo, après avoir livré de la correspondance dans la dernière ferme de sa tournée, qu'il fait un faux pas, et se retrouve avec cette blessure. Ce fait va changer sa vie... et la nôtre. Il est ramené chez nous, installé dans la chambre de nos parents, examiné par le médecin de famille. Où a-t-il été radiographié? À Plouigneau, sans doute. Où a-t-il été plâtré? Sur la table de la cuisine. Imaginez mon père sur la table de la cuisine, 43 ans, costaud et plein de nerfs, tenu par les pieds, les bras, la tête surtout qui ne devait pas bouger. Le docteur lui appliqua sur le nez un mouchoir imbibé de chloroforme. Mais mon père ne voulait pas s'endormir, il gigotait, et il se débattait. C'est tout juste s'il ne nous a pas tous vaincus. Et pourtant, nous étions cinq à le tenir! Mais, à force de patience et de temps, il s'est endormi. Et, il a été plâtré... mal, très mal. Et, il en subira les conséquences : long arrêt de travail pour accident en service, essais manqués de tournée à pied, en vélo, et finalement nomination à un autre poste. Son métier de facteur est terminé...

Je me souviens qu'au moment de son réveil, il a reçu la visite de son ami, le facteur Bouget. Allez donc savoir pourquoi, mais mon père s'est emporté, l'a eng..., et s'est tellement agité que nous avons dû lui demander de revenir plus tard. Le lendemain, mon père l'a très bien reçu, ne se souvenant pas de ce qui s'était passé la veille. Il me semble que les réveils après endormissement au chloroforme, étaient plus difficiles que ceux d'aujourd'hui.

Cette fracture aurait pu avoir des conséquences très graves pour moi. Pourquoi? Parce qu'en fin d'année, mon père me chargea de porter les calendriers dans les foyers de sa tournée. Je le fis le plus consciencieusement possible. Et c'est en revenant un jour que, fatigué, je saisis la courroie d'une bâche de camion pour grimper une côte plus facilement. Et c'est ainsi que je fis la plus belle chute de toute ma vie, jusqu'à ce jour.

C'était un camion de chez Larcher, épicerie en gros à Morlaix, qui se dirigeait vers Plouigneau. Dans les côtes, il ralentissait à une vitesse qui ne devait pas dépasser quinze à vingt kilomètres à l'heure.

La tournée de mon père était très étendue entre Plouigneau et Morlaix. J'avais parcouru deux ou trois dizaines de kilomètres, lorsque je m'accrochais à cette courroie. L'ayant facilement saisie, je n'avais plus qu'à suivre.

Je me tenais donc à gauche du véhicule, c'est-à-dire côté route. À cette époque, il n'y avait presque pas de circulation : pas de voitures pour doubler, peu de croisements, la route nous appartenait, à nous les cyclistes ! Je grimpe donc allégrement cette côte sans pédaler, puis je traverse la Chapelle-du-Mur. Et ce fut mon erreur : je continue à tenir cette courroie alors que la route descend en légère pente. Le camion prend de la vitesse, je n'ose plus lâcher et, patatras !

Le vélo se dérobe sous moi, j'essaye de le retenir, en vain. Il est derrière moi, et, resté accroché par la main droite au camion, je cours, je cours, je cours... Jamais sans doute je n'ai couru si vite, jusqu'au moment où, le camion prenant de la vitesse, je fus obligé de lâcher prise. Ce furent aussi les plus belles galipettes de ma vie. Je me retrouvais à plat ventre au milieu de la route, sauf, sans la moindre écorchure, seulement un peu de goudron sur l'une des mains. Enfin, rien de grave ! Le sac de facteur est derrière moi, le contenu également, éparpillé sur les côtés. Je ramasse ce que je trouve, et je me remets en selle. En rentrant, je ne dis rien de ce qui s'est passé. Et, ce n'est que quelques mois plus tard que mon père le sut par un cultivateur témoin de la scène, qui lui demanda comment j'allais, ou plutôt comment je me portais après cette chute spectaculaire.

À la maison, les choses évoluent vite, trop vite à mon goût. Joseph s'est engagé le 25 juin 1937 dans la Marine nationale, et a, comme cuisinier déjà effectué le tour du monde sur le navire école Jeanne-d'Arc. Il a un bon métier qui va lui permettre de se tirer d'affaires dans la vie. Il essuie

sa première grande tempête en Méditerranée. Pendant quelques heures, ils sont portés disparus, suite à une panne de radio. À bord, il y a de la casse. Il nous a raconté que le matériel de cuisine valsait. Et les cuistots aussi, lorsqu'il fallait aller porter à manger aux officiers. Je crois même avoir entendu que l'un d'eux était tombé à la mer...

Puis, nous recevons des lettres ou des cartes postales de pays connus ou inconnus : de Ceylan, de Bali, de Nouvelle-Calédonie, de Nouvelle-Zélande... C'est ainsi que je commence ou continue une collection de timbres-poste.

Nous assistons bien sûr au retour de la « Jeanne » à Brest. Joseph nous a préparé des gâteaux : choux à la crème et éclairs. Je n'en mangerais pas un seul, car, pendant que les autres se régalent, je visite le bateau. Je n'en ai pas gardé un souvenir impérissable : du gris, du gris, du gris...

Heureusement qu'il y a Joseph qui nous raconte son voyage. Et il aura le temps de répondre ensuite à toutes nos questions, car il aura une perm' de deux mois, qu'il passera à Plouigneau.

La campagne 38/39 de la Jeanne d'Arc sera écourtée par suite des événements internationaux, et le voyage 39/40 supprimé à cause de la guerre. Joseph sera affecté sur un autre bâtiment, en attendant de retrouver la Jeanne après la guerre. Si les voyages forment la jeunesse, il devait certainement l'être, et même bien formé!

Mithé, notre sœur, termine sa scolarité à Plouigneau, en passant brillamment son certificat d'études primaires. Puis elle entre comme interne au collège de jeunes filles de Morlaix. Elle a passé le concours des bourses avec succès, ce qui va soulager financièrement nos parents. Dommage que j'ai échoué au même examen, à cause surtout de l'orthographe qui me pose problème, et de l'oral auquel j'ai échoué.

## XI

**L**a Deuxième Guerre mondiale approche à pas de géants. Hitler se fait de plus en plus menaçant. Non content d'avoir violé les accords du Traité de Versailles en réoccupant la Ruhr, la Sarre et la rive droite du Rhin démilitarisé sur cinquante kilomètres, après avoir annexé l'Autriche, puis la Tchécoslovaquie, voilà qu'il veut aussi récupérer Dantzig, et bien sûr, l'ancienne Prusse Orientale.

Pour cela, il commence à signer un traité de non-agression avec les Russes. Pourquoi ? Pour isoler les Français et les Anglais, alliés de la Pologne, qu'il va attaquer pour occuper Dantzig.

Et c'est ce qu'il fait. La Pologne est envahie et occupée par les Allemands... et par les Russes ! Voilà comment débute la guerre 39/45 en Europe.

En France, c'est l'inquiétude. Les affiches portant des drapeaux tricolores et l'ordre de mobilisation générale sont apposés à la mairie. Et, c'est le glas funèbre qui glace les corps et les cœurs, un tocsin qui dure longtemps, qui résonne dans nos têtes, qui annonce le malheur.

Dans les villes, en plus du tocsin, il y a le mugissement lugubre des sirènes, qui retentiront souvent durant les six années qui vont suivre. Mon père pleure, ma mère en fait autant. Mon père doit revivre en pensée les durs moments passés sur le front durant le conflit auquel il a participé. Moments d'horreur dont il ne parle jamais. Il nous a bien montré ses blessures, sans trop de commentaires sur la guerre. Ce jour-là, ce jour de malheur pour le monde entier sans qu'il s'en doute, a frappé chacun de plein fouet.

Les réactions sont diverses. Ceux qui n'ont pas connu la guerre sont inquiets, deviennent inconsciemment qu'une page de leur vie vient de tourner et qu'une période sombre s'annonce. Ceux qui ont connu la guerre précédente sont démoralisés. Ils se rappellent l'horreur du front, le bruit infernal de la bataille, les blessés, les morts, les dix millions de morts, la boue des tranchées, la vermine, le froid, la faim, la chaleur, la peur viscérale des attaques. Les autres, ceux des territoires occupés durant la dernière guerre par les Allemands, se rappellent cette sombre période, la liberté perdue, les brimades, les représailles, les restrictions, partout le malheur. Et nous allons connaître tout cela. Pourquoi? Parce que Dieu l'a ainsi voulu! Eh oui, c'est Dieu qui a déclenché la guerre sur terre, parce que les hommes se conduisent mal, qu'ils oublient leur prochain, qu'ils oublient surtout de prier, de venir à la messe, de verser assez pour le denier du culte, de se dévergondent en allant dans des lieux de perdition, les cafés et les bals... C'est ce que disent les prêtres en chaire le dimanche suivant. C'est sans doute pour cela qu'ils béniront les armées des deux camps, qu'ils baptisent toujours ces armées, ces soldats et ces armes. Peu importe la religion, il en est toujours ainsi. À la guerre comme à la guerre! Ce qui a fait écrire à juste titre, que « le sabre et le goupillon vont bien de pair »!

Notre père revint complètement écoeuré de cette messe où il se rendit pour chercher sans doute un peu de réconfort. Il ne fut pas le seul à s'y rendre, et la nef s'emplit ce jour-là. Elle le sera encore s'il y a une prochaine guerre. Mais je quitte une nouvelle fois ce terrain brûlant de la religion qui a marqué mon enfance, et même ma vie d'adulte, puisque j'en parle encore à ce jour. Comme quoi, l'éducation reçue marque plus les enfants que l'on ne le croit!

Quelle a été ma réaction lors de la mobilisation? Un désarroi profond, la sensation d'un bouleversement complet dans nos habitudes, une tristesse difficile à décrire qui imprégnait tout le monde. Pour réagir, mon impul-



sion me pousse vers le vélo. Ce fameux vélo qui console, et qui roule, toujours sur Morlaix (ça descend), puis sur Keravezen (ça monte, peu importe), où tout le monde s'active aux batailles. Il faut se presser, car les hommes vont partir : tonton Guillaume, Jean Laé, Louis Laé, Olivier... et combien d'autres qui aident avant de s'en aller. Tous mobilisables.

J'ai seize ans, je suis valide, je monte sur la meule de blé, et au travail. J'en oublie de reprendre la route du retour, il n'y a pas de téléphone, j'oublie la guerre, je mange, je bois, je dors, je travaille durant deux jours, avant de penser au retour ! En revenant à Plouigneau, mes parents sont soulagés, mais mon père se fâche tout rouge. Je suis consignés dans ma chambre... pour un après-midi. J'en profite pour piquer un roupillon.

Et la vie reprend son petit train-train. Heureuse nature qui me permet de tourner la page triste aussi rapidement, et je ne suis pas le seul. Car les Français s'habitueront aussi. La « drôle de guerre » qui commence va durer neuf mois, jusqu'à l'invasion de la France par les Allemands.

Pourquoi a-t-on surnommé cette période la drôle de guerre ? Parce que ce fut une guerre immobile. Les Français ne la souhaitaient pas, et n'étaient pas préparés pour cela. Il y avait eu trop de morts entre 1914 et 1918, trop de blessés, trop d'invalides par la suite. D'où une opposition au réarmement en temps utile, alors que l'Allemagne ne travaillait uniquement que pour cela : armée de métier, terre, air, surtout chars et avions. Ils étaient infiniment supérieurs aux petits Polonais, Français et Anglais dans tous les domaines.

Pour nous, la drôle de guerre commence par la connaissance des Anglais qui débarquent à Brest. Ils se dirigent vers l'Est et le Nord de la France, en passant par Plouigneau. C'est pour nous un spectacle : des camions remplis de soldats anglais, des canons, j'ai l'impression de voir passer la plus grande armée du monde. Avec cette aide, nous sommes sûrs de vaincre. Hélas !

Le premier blessé de cette guerre restera pour moi un Anglais victime d'un accident de la route. Je le vois encore sur le bord de la route, flegmatique malgré la douleur, serrant les dents sur une cigarette, luttant contre la souffrance causée par une fracture d'une jambe. J'ai pensé : « il ne se plaint pas, c'est vraiment un soldat courageux ». S'ils sont tous comme celui-là, nous gagnerons la guerre ! Ils la gagneront, mais à quel prix. En tous cas, pour ce soldat embarqué dans une ambulance, la guerre sera provisoirement terminée.

Durant ces premiers neuf mois de conflit, nous avons vu davantage de soldats anglais que français. À Plouigneau, il y avait un centre de ravitaillement d'essence installé sur la route de St-Eutrope. Ailleurs, à St-Thégonnec par exemple, c'était du whisky, des cigarettes, du chocolat... Au moment de l'arrivée des Allemands, où juste avant, les Anglais ont abandonné le centre pour réembarquer à Brest. La population en a profité, et en deux jours elle a effectué une razzia sur l'essence. Il en fut de même ailleurs.

À l'arrivée des Allemands, ceux-ci, au courant de ce chapardage, ont prévenu la population, par hauts parleurs, que tout devait revenir au camp, et que tous ceux qui garderaient quoi que ce soit seraient fusillés. Pris de peur, les gens, en longue file, revinrent déposer au camp ce qu'ils avaient eu tant de plaisir à emporter deux jours avant.

Mes parents avaient enterré un ou deux barils d'essence dans la cabane au fond du jardin. Comme tout le monde, ils eurent peur, déterrèrent leurs barils et les ramenèrent là où ils les avaient pris.

Que dire encore de ces neuf mois d'attente de l'armée allemande ? Pas grand chose, la vie se déroule comme avant, en dehors de quelques exercices de défense passive. Il faut baisser les rideaux le soir pour la nuit, effectuer des essais de masque à gaz, creuser des tranchées-abris dans les jardins ; bref, des amusements d'enfants, la petite guéguerre, quoi !

Tous les appartements ou maisons avaient leurs rideaux bleus ou noirs, et, si un rai de lumière filtrait à l'extérieur, la défense passive, composée de volontaires, savait vous rappeler à l'ordre. Tout le monde se précipitait pour contrôler la fermeture du ou des rideaux, et, si ce n'était fait, le coup de sifflet se faisait plus pressant jusqu'à exécution. Les communiqués transmis aux journaux sont laconiques ; « Rien à signaler », « Léger accrochage entre deux avant-postes ». Pas de tués, pas de blessés, RAS ! Par comparaison avec celle de 14/18, il y a une énorme différence. Fin septembre 1914, les tués se comptaient par centaines de mille. En 39/40, il y a peu de morts et de blessés : c'est aussi le résultat de la drôle de guerre. Et nous arrivons au 10 mai 1940. C'est le début de la guerre de mouvement, de la guerre éclair. Nous sommes loin, très loin, tranquilles, bien douillettement installés dans notre chère Bretagne, invulnérables. Et pourtant...

## XI

**A** Plouigneau, mon père se remet difficilement de sa fracture de la jambe. Elle enfle beaucoup trop lorsqu'il marche. Nommé à Concarneau, il refuse, mais accepte St-Pierre-Quilbignon, auprès de Brest. Trois jours plus tard, il est de retour à Plouigneau. Sa jambe ayant de nouveau enflé, il se retrouve en congé de maladie. Il est finalement détaché à Morlaix comme manutentionnaire en mai 1940.

Au moment de l'arrivée des Allemands, nous nous trouvons à cheval entre Plouigneau et Morlaix, où nos parents ont loué un logement au 9 rue de la Fouasserie (en Ploujean). Le collègue nous a remis en liberté avant l'arrivée des Allemands, arrivée prévue pour le 17 ou 18 juin. Nous étions donc à la Fouasserie à ce moment-là ; le pont situé un peu plus loin, sur la ligne Paris-Brest, a été détruit en partie par une charge explosive. Une locomotive est en équilibre dans le vide. Ceci pour empêcher un train blindé allemand de passer par là. Cela a pour but sans doute de retarder l'avance de l'envahisseur, et de permettre à quelques bateaux de quitter Brest, avant l'arrivée des Allemands. D'autant plus qu'à Landerneau, il y a eu un dernier accrochage.

Où ai-je vu « mon » premier Allemand ? Sur sa moto, à Plouigneau ; nous nous étions rendus, Joseph et moi, par St-Eutrope, car nous savions que les allemands passaient sur la grande route, au-dessus de la Fouasserie. Aussi, avons-nous pris les petits chemins. Et, de l'intérieur d'un commerce, nous regardâmes ce motocycliste tout de vert vêtu, qui n'a fait que passer sans se presser. Puis, il y a eu un side-car, puis d'autres, et je crois que nous avons vu une file passer à Plouigneau, sur la nationale. Bref, c'est devenu une habitude, après la première peur. Car, et il ne faut pas

l'oublier, nous avons eu tous très peur, même si personne ne le montrait. Il aurait suffi d'un seul coup de fusil sur ces premiers motocyclistes, pour déclencher sans doute un drame.

Et ils étaient là, comme des bêtes curieuses ; ils nous regardaient, nous les regardions ! Comment étaient-ils parvenus jusqu'ici, en Bretagne ? Comment avaient-ils pu envahir la France ? Je l'ai appris bien plus tard. Jusqu'ici, nous repoussions toujours l'envahisseur, enfin, en 14/18, car avant, l'histoire est remplie d'invasions ! Cette fois, ils ont avancé, en moins de un mois et dix jours, de mille kilomètres ou plus, en passant par la Hollande, la Belgique (à quoi sert la neutralité en ce siècle de barbarie éclairée ?), le nord de la France, Paris, vers l'Ouest, et le Centre, vers le sud, où seul l'armistice du 24 juin 1940 les arrêtera. Nous n'avons connu, ni les attaques, ni les bombardements, ni la déroute, ni l'exode sur les routes mitraillées, avec son lot de drames et de misères.

Nous avons été inquiets pour nos soldats. Joseph s'en est bien sorti, et pourtant son bateau a été coulé, à Boulogne. Le torpilleur « l'Orage », touché par cinq bombes incendiaires lâchées par des stukas bombardiers en piqués, a flambé toute la nuit et a coulé. Je l'ai appris bien plus tard par mon frère. C'était le 23 mai 1940. Après avoir participé à l'évacuation des troupes anglaises et françaises à Dunkerque, ils sont attaqués, et le bateau brûle. Joseph essaie de remonter sur le pont un premier maître mécanicien blessé, mais ne réussit pas. Alors, il va chercher du secours à travers le bateau qui brûlait, Puis il plonge à la mer, comme les autres survivants. Il apprendra plus tard que le maître mécanicien Cosquer, de Guilvinec, secouru, est décédé le lendemain à l'hôpital. Après son plongeon dans la mer, il patauge, car il ne sait pas nager, et surnage grâce à sa ceinture de sauvetage. Les avions les mitraillaient ; enfin, un bateau les a recueillis : le « Mistral ».

C'est sur ce bateau qu'il a été réconforté « par un grand verre de tafia », en trinquant avec Marrec, l'un des rescapés. Ivres de tafia, ils s'endorment,

et n'entendent pas une attaque aérienne contre le bateau. C'est de Cherbourg où ils sont débarqués, qu'il envoie un message à Christine, sa future épouse, pour lui annoncer qu'il est sain et sauf. C'est en voyant passer ce message que notre père a appris la nouvelle, content de savoir Joseph en vie !

De Cherbourg, il repart pour Dixmude, où il creuse des tranchées autour d'un terrain d'aviation. Il se rappelle des paysans qui là-bas, leur offrent tout leur « calva », afin que ce ne soit pas les Allemands qui le boivent ! Ensuite, retour à Brest, sur un vieux rafiot qui fait quatre nœuds à l'heure en moyenne. Fanfare pour les accueillir, vieilles fringues pour les habiller, car il paraît qu'il n'y a plus de vêtements militaires neufs. Et Joseph raconte : « Quelle honte, être ainsi habillé, alors que, prisonnier plus tard au Château, nous avons dû brûler quantité d'uniformes neufs, destruction ordonnée par les Allemands. »

Après avoir aperçu notre premier Allemand à Plouigneau, nous revenons à Morlaix, à vélo, sur la route nationale, chargés de légumes provenant du jardin. Pour l'instant, les denrées sont abondantes, mais il n'en sera pas de même plus tard, sous l'occupation qui commence.

Car nous trouvons sur la place du Pouliet, l'armée allemande victorieuse, et je me souviens bien de leurs canons de 37 mm, astiqués, neufs comme s'ils sortaient de l'usine. Nous devions les entendre souvent par la suite, lorsque les avions anglais et américains vinrent bombarder Brest, Lorient, et Morlaix.

Par la force des choses, ou plutôt la force tout court, tout change après l'armistice du 24 juin 1940. Les journaux sont les premiers à marquer ce changement : s'ils sont toujours écrits en français, ils sont censurés par les Allemands. Nous lisons *La Dépêche de Brest et de l'Ouest* (*Le Télégramme* actuel). L'un des premiers articles concerne un appel au calme, et la discipline que la population doit observer envers l'occupant. Tout fait belliqueux à leur encontre sera sanctionné. C'est tellement évident ! Mais

nous sommes tous K. O, et il nous faudra peu de temps pour nous apercevoir que toutes nos libertés se sont envolées.

Pour commencer, un avis est affiché dans toutes les mairies. C'est un ordre des autorités allemandes aux soldats et marins français ayant combattu dans l'armée française de rejoindre sans tarder différents points de ralliement, où ils seront considérés comme prisonniers. Ceux qui ne s'y rendront pas seront considérés comme déserteurs, et fusillés s'ils sont pris. Joseph, et d'autres, sont donc confrontés à cette dure réalité : ou se rendre, ou être en situation régulière face aux Allemands. N'oublions pas que tout le monde a peur, ce qui explique que presque tous se rendent... Joseph rejoint donc Brest, où il est interné au Château. Il aurait aussi bien pu être à ce moment-là en Angleterre, ou être coulé au fond de la Manche, et moi aussi par la même occasion.

En effet, deux ou trois jours avant l'arrivée des Allemands, Joseph avait essayé de prendre un bateau amarré dans le bassin de Morlaix, côté quai de Léon. Mais, sur les deux bateaux présents, personne n'avait voulu nous prendre à bord. Et, l'on peut rêver : que serait-il advenu de nous si nous avions embarqué ? Joseph se constitue donc prisonnier et est interné avec des centaines d'autres soldats, au Château de Brest. C'était une ancienne forteresse chargée de défendre l'entrée du port, contre les Anglais, les Espagnols ou les Hollandais.

## XII

Quelques jours plus tard, mes parents m'envoient à Brest pour essayer de porter un colis à Joseph. Me voici donc prenant le train pour débarquer là-bas. Je ne sais par quel canal nous avons reçu un « tuyau » pour réussir ou essayer d'entrer dans la forteresse, mais j'avais dans ma poche un laissez-passer de la mairie de Plouigneau, avec cachet officiel de cette mairie. C'est cette pièce qui va me permettre de franchir le premier cordon de gardes constitué en avant de l'allée d'arbres, conduisant à l'entrée du fort.

Ce sont des gendarmes français qui sont de garde. Au vu de mon laissez-passer, « sans valeur me disent-ils, pour les Allemands », mais ils me laissent entrer sous les arbres. Me voilà donc en route, mon colis à la main, vers la forteresse. D'où je suis refoulé.

Dépité, je reviens sur mes pas. Et, c'est par hasard que je demande à un militaire français que je croise et qui se dirigeait vers le fort, comment je pourrais faire pour réussir à voir un prisonnier, pour lui remettre un colis. Nous bavardons, j'apprends qu'il est vagemestre, et il me propose de remettre le colis à mon frère. Puis, alors que j'ai accepté, il me demande d'attendre discrètement sous les arbres, où il va essayer d'envoyer mon frère, pour une corvée de balayage. Je lui fais confiance ; après tout, pour quoi pas ? D'ailleurs, avais-je une autre solution ? Et, j'ai eu raison d'avoir confiance, car, un quart d'heure plus tard, qui vois-je arriver : Joseph ! En chair et en os, maniant un balai avec un art consommé !

Nous sommes heureux de nous retrouver ; il me dit qu'il n'a pas beaucoup de temps à me consacrer, continue de me parler en balayant, me donne des nouvelles pour la famille, en demande également, me dit avoir



reçu le colis, m'indique un endroit sur la rue qui longe le fort, d'où je pourrais tout à l'heure le voir, et, c'est terminé... Il disparaît dans sa prison. Je repasse la ligne de garde française, je me poste à l'endroit qu'il m'a indiqué, auprès d'un parapet. En face, tout en haut des remparts, j'aperçois une tour de garde. Et je revois Joseph qui me fait des grands signes. Combien de temps suis-je resté là ? Je ne sais, mais certainement le plus longtemps possible, jusqu'à ce qu'il disparaisse de ma vue. Il m'avait dit qu'il ne serait pas longtemps dans cette tour, car les sentinelles allemandes lui tireraient dessus. C'est ce qui s'est passé, Joseph m'a crié de partir, et il a quitté la tour rapidement. C'est la première et la dernière fois que j'ai vu un prisonnier de guerre. Et pourtant, il y en avait des millions à ce moment là !

Quelques jours plus tard, quinze mille prisonniers quitteront Brest par trains entiers pour être internés en Allemagne. Ils y resteront cinq ans, sans autres relations avec leurs famille, que par correspondance, une lettre dont je me rappelle encore l'aspect, le même pour tous les prisonniers. C'était une lettre ouverte, un pli sans enveloppe, une feuille blanche munie d'une languette se glissant au verso de la lettre repliée en deux sur elle-même. À l'intérieur la correspondance, à l'extérieur, l'adresse de l'expéditeur, Stalag X, matricule du prisonnier, et adresse du destinataire. Que j'ai été accueilli à bras ouverts plus tard, en livrant ces lettres à leurs destinataires, ne surprendra personne. Tout le monde attendait des nouvelles de ou des absents.

Joseph ne connut pas le sort des prisonniers. Hospitalisé pour blessure de guerre lors de l'attaque de « l'Orage », d'abord à Landerneau, puis à St-Brieuc, il réussit, grâce à la complaisance du personnel médical, à se faire réformer. Détail amusant : il réussit à lancer une lettre enveloppée sur un caillou, à Christine, en passant à la Chapelle-du-Mur, située entre Morlaix et Plouigneau. Réformé, il rentrera à Morlaix, où il restera avec nous jusqu'à son mariage en 1941, naviguant entre Morlaix et

Plouigneau, où nous avons toujours une maison. En écrivant « navigant », ils sont nombreux à naviguer à terre, car la Marine nationale n'existe plus en réalité. Tous ces marins vont faire comme Joseph. Il leur faudra travailler souvent comme manœuvre, pour survivre. Tout le monde est sous la botte allemande, tous travaillent pour eux, de gré ou de force, et plutôt de force que de gré.

C'est d'ailleurs ce que fait Joseph avant d'être embauché comme ouvrier dans l'une de ces entreprises. Il va d'abord aider tante Marie dans sa ferme de la Roche, qu'elle et son mari ont louée, rompant ainsi leurs attaches avec Kéravezen. Tonton Guillaume, qui après la débâcle, se retrouve en zone libre. Aussi Joseph est-il le bienvenu. C'est un bossueur, il n'est pas novice aux travaux des champs, ayant comme moi, passé chaque année, quelques semaines de vacances à Kéravezen. Ainsi, il trouve le gîte et le couvert, et participe aux travaux urgents, car il y a du retard partout.

Après Joseph, c'est mon tour. Je deviens « chef d'exploitation agricole ». Piètre chef! Tante Marie me dit ce qu'il faut faire! Ma patronne est heureusement très bonne, et nous nous entendons fort bien. J'ai tracé des sillons de travers, j'ai conduit du blé au moulin, je n'ai jamais été grondé. J'ai su depuis que nombreux étaient ceux qui étaient dans mon cas. Dans les familles, il y avait de nombreux absents : ceux qui ne reviendraient pas, ceux qui étaient blessés, les prisonniers, et ceux qui se trouvaient en zone non occupée. Aussi, toutes les bonnes volontés, aussi minimes soient-elles, étaient acceptées.

Tonton Guillaume revint avant la fin de l'été, et je repris le chemin du lycée. Au lieu de monter à Kernégouès, où les allemands s'étaient installés, nous reprîmes nos cours au Poen-Ben. Admis en seconde, j'étudiais en roue libre... en Maths, Sciences Physiques et Naturelles. Mais en Français et en langues, j'étais en difficulté. En Anglais, le premier cours fut une interrogation écrite : zéro pointé, comme les autres. À la fin de l'année

scolaire, c'est en toute décontraction que je passais le brevet. Je trouvais tout facile! Réellement, cette année supplémentaire en seconde, m'aura été bénéfique. Ce fut ma dernière année de scolarité. Pour la première fois, je vais commencer à travailler pour gagner de l'argent.

J'ai réussi à me faire embaucher par l'entreprise électrique où travaille Joseph. Je travaille comme manœuvre et j'y resterais cinq semaines, à Traon ar Velin. Le travail manuel nécessite une certaine force, et je ne suis pas des plus costauds. Mais, nous sommes nombreux, et à nous tous, forts et faibles, nous arrivons à effectuer le travail ordonné, qui consiste à charger des câbles électriques dans des camions, ou à en décharger. Peu après, mon père réussit à me faire embaucher comme auxiliaire au bureau de poste, à Morlaix. Je ne m'attendais pas à y rester près de quarante-deux ans!

## XIII

**J'**arrive donc au bureau de poste par la rue Gambetta, à 6 h 30. Mon père est déjà au boulot depuis 5 h 30. Étant manutentionnaire, c'est lui qui a la responsabilité d'ouvrir le bureau, de recevoir et de livrer les sacs de courrier, de les vider, de répartir les timbres à date, de récupérer les vieux colliers, qui sont des bandes de papier pliées en trois, servant à indiquer la destination de chaque sac. Il lui faut aussi récupérer les bouts de ficelle, les vieux plombs. N'oublions pas que nous sommes en guerre. Tout peut resservir, nous le verrons plus loin.

Et me voilà installé sur la tournée de distribution n° 9. Je suis en double avec mon cousin François Le Gall, qui est titulaire, mais qui effectue parfois des remplacements. En sa compagnie, je vais parcourir une tournée sur laquelle je resterai assez longtemps, celle de St-Martin-des-Champs.

Elle débute à la mairie, située à cette époque au milieu de la côte qui va du bassin jusqu'à la Barrière. Elle continue par Porz-en-Trez, puis continue en campagne jusqu'à Pennélé, pour se terminer à la ferme de Kerohan. Le lendemain, je suis seul. Mon courrier est classé dans l'ordre de la distribution par François, et en route. J'arrive à St-Martin, je fonce, me trompe de chemin, reviens, repars, comme tous les débutants, et je termine tant bien que mal.

Dans quelques jours, je serai trop rapide, et je finirai ma tournée trop tôt. À tel point que mon père dut me rappeler à l'ordre. Défense de retourner au bureau avant l'heure du retour, c'est-à-dire quatorze heures. Donc, violant toutes les consignes, je venais en toute impunité manger à

la maison. Où, malgré les restrictions, il y avait toujours de bonnes pommes de terre sautées ou de la semoule de blé!

Parfois aussi, il m'arrivait de manger dans la dernière ferme, Kerohan. Au début, dans de nombreuses fermes, l'on m'avait offert à boire, du vin, bien sûr! Cela allait de soi. Après plusieurs refus, ce fut la diète, le désert, et j'eus parfois soif, surtout l'été. Aussi, j'avais conservé par prudence, en réserve, deux maisons où je ne refusais jamais : au Château de Pennelé, du lait, tous les jours. Et dans une ferme, de la piquette, excellente en été, mais moins bonne en hiver, car je n'avais pas soif. mais, il ne fallait surtout pas refuser, car ensuite...

À la maison, nous buvions aussi de la piquette, comme un peu partout ailleurs ; c'était un mélange de houblon, d'eau et de levure.

Qu'ai-je gardé en mémoire de cette période de quinze mois passés au bureau de Morlaix? Je me revois chaque matin me lever vers 5 h 30, dans la mansarde du 9, rue de la Fouasserie. Comme mon père partait au bureau vers cette heure là, si je ne descendais pas assez vite, il venait s'inquiéter pour savoir si j'étais réveillé. « Au boulot, Jeannot! Il est temps de te lever ». Il m'a ainsi sauvé quelquefois la mise. Très rarement...

Il valait mieux ne pas arriver en retard. Il y avait en 1941, dix tournées de distribution à Morlaix, et j'occupais la tournée n° 9. Une place vide se remarque toujours. C'est une position de travail en moins pour le tri général, ce qui augmente d'autant plus la charge des autres. Aussi les quolibets pleuvent-ils sur le retardataire, à moins que ce soit l'ire du facteur-chef, où pire du contrôleur principal. Parfois aussi, il y avait un PV à la clé auquel il fallait répondre.

Deux histoires de facteur auxiliaire me reviennent en mémoire :

À St-Martin-des-Champs, j'arrive dans la première ferme de la tournée, dont je ne me rappelle pas le nom et je cherche la sacoche des mandats, en vain. Je reviens sur mes pas, je cherche, sans résultat. Alors, je recommence ma tournée, et, soulagement, j'apprends un peu plus loin que la

sacoche a été ramenée à la mairie. C'est une gamine qui l'a trouvée en allant à l'école. Je la récupère. Outre les mandats, elle contenait environ deux mille francs, c'est-à-dire trois payes mensuelles d'auxiliaire ! Je l'ai échappé belle. Le lendemain, j'ai remercié et récompensé l'écolière qui m'a tiré de ce mauvais pas. Et j'ai reçu une bonne leçon : désormais, je boucle mon sac, placé sur le porte-bagages avant de mon vélo, et je porte la sacoche en bandoulière.

La deuxième histoire se passe sur une autre tournée en ville. Après avoir payé un mandat au destinataire, je l'oublie. En rendant mes comptes à mon retour de tournée, je m'aperçois qu'il manque. Renseignement pris auprès du bureau émetteur, je cours chez le destinataire, et je retrouve le mandat. devinez où ? Je vous le donne en mille. Dans la poubelle, et dans quel état ; déchiré, maculé de noir ; le destinataire s'en était servi pour nettoyer sa pipe ! J'ai rapporté les morceaux au bureau, où tout le monde s'est moqué de moi. Rafistolé, le mandat a été classé parmi les autres. Même en piteux état, le titre retrouvé a évité bien de la paperasserie au bureau. À mon père aussi, qui accusait toujours le coup sur les étourderies de son fils.

Et les pères s'occupaient-ils autant que le nôtre de son vélo ? Je pense que oui. Car tout le monde courait la campagne pour le ravitaillement. Mon père, ayant été facteur, connaissait de plus tous les problèmes liés à une tournée cycliste. Il fallait toujours avoir un vélo en état de rouler. Durant la guerre, le manque de matériel décuplait les difficultés, et pour réparer les pneus usés, tout le monde connaissait les mêmes trucs : vieux pneus, vieille chaussure en cuir usée, tout était découpé en pièces détachées et devenait des rustines à l'intérieur du pneu usagé et endommagé ; cela faisait une bosse, mais il fallait rouler.

Et comme j'étais facteur auxiliaire, il fallait aussi que le vélo soit prêt à rouler chaque matin, ce qui était le cas. Je ne suis pas non plus resté inactif autour de ce vélo, et j'ai couru comme les autres après la colle, les rus-

tines, les chambres à air, les pneus. Car j'étais monté en grade : au lieu du fameux vélo de ma mère, je roulais sur celui de mon père !

Et, pendant que je distribuais le courrier, la guerre continuait. La Russie était envahie en juin 1941, malgré le pacte de non-agression entre l'Allemagne et la Russie. Un vaste bluff, permettant à la Russie de souffler en 39/40, et à l'Allemagne d'écraser la France...

Nous suivions tous ces combats à la radio : « Ici la France libre, les Français parlent aux Français ». De Londres, bien sûr, que nous, petits Français ne devons pas écouter, interdite par les Allemands, mais captée par tous les postes de la région. Et nous avons un poste de TSF (télégraphie sans fil), acheté par mon frère du côté de Hongkong ou de San-Francisco. Un poste toujours branché sur Londres, au quart, si je me souviens bien, et ceci toutes les heures : « Ici Londres, ici Londres... ». Combien de fois l'avons-nous entendu ? Cinq, dix mille ? Je ne crois pas tellement me tromper, ni exagérer, avec dix fois par jour, cela peut faire le compte.

Et, nous commençons à connaître les speakers : Schuman, Jean Marin, Oberlé, et aussi la voix du Général de Gaulle. Et aussi les villes de Khar'kov, Smolensk, Kiev, Stalingrad. Et Moscou, bien sûr, devant laquelle les Allemands seront arrêtés, après de sanglants combats. La radio nous apprendra aussi l'attaque des Japonais sur Pearl Harbour, l'entrée en guerre des USA, l'occupation de toute l'Europe Centrale et Orientale, l'envahissement par les troupes allemandes de la France non occupée.

Et aussi le sabordage de la flotte à Toulon, un nouveau désastre après Mers-el-Kébir. Est-ce aussi en cette année que nous entendons de plus en plus souvent les noms de Benghazi, Tobrouk, Rommel, Leclerc, Montgomery ? Et de pays comme l'Égypte, la Syrie, d'océans, Pacifique, Atlantique, Indien, d'autres pays encore, la Malaisie, l'Indonésie, de continents, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie. Tout le monde y est ?

Sauf la Suisse !

Il n'y avait pas que *Radio Londres*. *Radio Paris* existait aussi, avec ses informations contrôlées par les Allemands, son commentateur politique : Jean Harold Paquis. Ses violentes diatribes contre l'Angleterre se terminaient toujours par « et Londres comme Carthage sera détruite. ! ».

Bien entendu, ces informations censurées étaient toutes à sens unique : elles célébraient les victoires de l'axe Berlin-Rome et celles du Japon, l'envahissement de l'Europe, la conquête de tout le sud-est asiatique, les victoires partout, sur terre, sur mer et dans les airs.

C'est sur mer et dans les airs que je connaissais le mieux la guerre. Nous commençons à connaître le bruit des canons antiaériens. Brest et Lorient sont proches de Morlaix, respectivement à soixante et cent kilomètres environ à vol d'oiseau. Or, c'est de là que partent les sous-marins qui vont couler, en 1942 et début 1943, tant de vaisseaux alliés.



## XIV

**C'**est aussi à Brest et Lorient où il y a de grandes bases sous-marines, que reviennent ces submersibles, ainsi que les cuirassiers dont je me rappelle quelques noms : Scharnhorst, Prinz Eugen, Gneinesau. Nous entendons, nous écoutons beaucoup, à la radio, par la rumeur publique aussi, par les journaux, les nombreux bombardements que subissent Brest et Lorient.

Combien de fois, n'avons nous pas écouté aux environs de vingt-deux heures, d'abord le silence, autant que l'on puisse écouter le silence, puis le bruit lointain de la première vague d'avions, toujours le même bruit caractéristique, un ronronnement qui s'amplifie de seconde en seconde, qui avance, qui passe au-dessus de nos têtes inquiètes, qui déclenche les premiers tirs de DCA — défense contre avions -, des canons de 37 dont j'ai déjà parlé. Et les vagues se succèdent, les canons tirent toujours, c'est un bruit infernal auquel nous sommes soumis pendant toutes les nuits. Nous dormons, Mithé et moi dans les mansardes du haut. Nous avons peur, chacun de notre côté. Pour ma part, peur est un mot trop faible, je dois avouer que j'étais franchement paniqué.

Quand la DCA est devenue infernale, ayant sans doute été renforcée, nous sommes parfois descendus dans la cuisine. Au moins étions-nous à l'abri des éclats qui tombaient sur les toits. Nous remontions à la fin de l'alerte annoncée par un long mugissement de sirène. Ces tirs de DCA, s'ils ont fait beaucoup de bruit, n'ont eu que peu de résultats contre les avions. Je ne me souviens que d'un seul bombardier descendu, un bruit lugubre dans la nuit, à peine le temps de réaliser, et c'est le silence, le

grand silence qui vous étreint, et qui vous fait penser aux aviateurs abattus.

Que de drames inconnus dans ces avions détruits en quelques secondes ; le temps de compter jusqu'à dix, à peine celui de penser « où va-t-il toucher terre, où va-t-il s'écraser ? », la peur aussi pour ceux qui sont en dessous.

Nous apprendrons le lendemain que l'un des avions s'est abattu à St-Thégonnec, puis un peu plus tard qu'il y a une ou plusieurs tombes sur lesquelles de nombreux Bretons s'inclineront, surtout en signe d'opposition à l'occupant allemand. Nous ne saurons pas si des aviateurs ayant sauté en parachute seront sauvés au risque et péril de ceux qui les cachent. Les instructions affichées sont claires : quiconque aura hébergé l'un d'eux doit le dénoncer sous peine d'être fusillé. Je ne crois pas qu'il y eut beaucoup de dénonciations. Par contre, la chasse à l'homme était ouverte par les Allemands dès que des parachutes étaient signalés. Les bombardements anglais sur Lorient et Brest allaient durer longtemps. En fait, ils ne diminueront qu'après le départ de nuit des trois navires de guerre, Scharnhorst, Prinz- Eugen et Gneinesau. Mais les bombardements continuèrent ou reprurent plus tard contre ces deux villes. D'autres villes bretonnes allaient aussi connaître ces terribles bombardements. Je citerai Rennes et Morlaix, où il y eut de nombreuses victimes.

À Morlaix, j'étais aux premières loges. C'était le 29 janvier 1943, à treize heures trente. Je me promenais avec deux amis, auxiliaires postiers comme moi, sur notre promenade habituelle, entre les Nouvelles Galeries et le viaduc. Nous avions convenu d'aller prendre un verre à l'hôtel d'Europe, et de fait, mes deux amis s'y rendirent. Je ne devais les revoir que sur leur lits mortuaires.

Je m'étais arrêté pour bavarder avec une jeune fille que je connaissais, à quelque trente mètres de l'entrée du bar. Ce qui peut-être me sauva la vie. Le temps de commencer la conversation, et les événements se préci-

pitèrent. Je crois me rappeler que le mugissement des sirènes ne retentit que quelques secondes avant que je n'aperçus une vague d'avions, huit ou dix, je pense, qui s'avançaient dans notre direction, bien visibles dans le ciel bleu de ce beau jour d'hiver. Je vis l'un des avions virer sur l'aile, piquer sur Morlaix. Puis le deuxième, et j'entraînai rapidement la jeune fille dans un couloir situé à proximité, rue des Lavois. Mesure de précaution dictée par un réflexe, dont je ne me rendis pas compte.

Le bruit devint sur l'instant infernal et assourdissant. DCA, bombes, avions, nous n'avons pas eu le temps d'avoir peur. De l'entrée du couloir où nous nous trouvions, je me souviens d'une image, celle au premier plan de la place des Viarmes, de sa rangée de maisons ou plutôt de ses magasins, et derrière la formation éphémère de champignons grisâtres de poussières. À peine le temps de penser, qu'ils étaient déjà retombés. Ce sont les seules bombes que j'ai vues de si près durant toute la guerre. Combien de temps a duré le bombardement ? Quelques secondes, peut-être. Combien de temps sommes-nous restés à l'abri ? Je ne sais pas. Peut-être ne sommes nous sortis qu'à la fin de l'alerte, cinq à dix minutes plus tard.

Ensuite, mes souvenirs sont vagues. Je pense que j'ai dû me diriger vers le bureau de poste pour reprendre mon service à 14 heures. Dans les rues, tout le monde était inquiet, interrogatif. Des nouvelles commençaient à circuler, vraies ou fausses. J'ai vu une camionnette se diriger à toute allure vers l'hôpital, situé à ce moment-là en pleine ville. Au bureau, c'était la consternation. Il manquait trois facteurs à l'appel : Le Nir, un copain dont je ne me rappelle plus le nom, et mon cousin François.

Ce dernier devait arriver une demi-heure plus tard, livide, malade d'avoir participé au déblayage des suites du bombardement sur l'école maternelle catholique de St-Martin. J'ai entendu parler de quarante-deux morts dans cette école ; des bambins de trois, quatre ou cinq ans, c'était affreux. Jamais le bureau n'avait connu un tel silence à l'heure du travail.

Nous avons trié, classé les objets de correspondances comme d'habitude, et nous sommes partis en tournée, comme d'habitude... Je ne me rappelle plus le numéro de la tournée, mais ce n'était pas l'une de celles où les bombes étaient tombées, sinon, je m'en serais rappelé. Le facteur qui est passé dans l'endroit où sont tombées les bombes, doit s'en souvenir. En passant sur la Place Thiers, devenue aujourd'hui Place des Otages, j'ai vu un immeuble dont il ne restait plus que les murs, soufflé de la toiture jusqu'au rez-de-chaussée. Ce qui est resté gravé dans ma mémoire, c'est l'inscription « deuil », à moins que ce ne soit « fleur » ? En tous cas, c'était sinistre. Je suis allé dans la rue Ange-de-Guernisac, sous le pont de Morlaix, dont la troisième arche avait été touchée. J'ai appris qu'un énorme bloc de pierre était tombé dans l'une des classes du Lycée de garçons replié là. Heureusement, personne ne s'y trouvait à cette heure-là. Ayant vu Marie-Thérèse passer devant nous peu de temps avant le bombardement, je n'étais pas inquiet pour elle. Et pourtant, elle ne se trouvait pas loin : chez Larcher, épicerie en gros, tout près de nous.

Ce n'est que quarante-quatre ans plus tard, que j'ai lu un livre relatant ce drame. Je ne l'ai que frôlé, c'est comme si je me trouvais à quelques mètres d'un cyclone. J'imagine la colonne dévastatrice, je peux même la regarder, j'ai le temps d'enregistrer un flash, et c'est déjà passé. Pour ceux qui sont morts, c'est définitivement terminé. Pour ceux qui ont vécu le drame et qui en ont réchappé, c'est un cauchemar que seuls ils pourront raconter, et dont ils seront marqués toute leur vie.

Et la vie tourne. Dans deux semaines, le 16 février 1943, j'aurai 20 ans. Joseph en a eu 24, et Mithé 15. Nous avons une nièce et un neveu, Josette et Jean-Claude, fille et fils de Joseph et de Christine. Nés au cœur de la guerre dont ils ne se soucient pas. Ils vivent à Plouigneau, dans la maison de nos parents.

## Deuxième partie

### « Au boulot Jeannot ! »

*Quand on travaille dans la joie, dans l'enthousiasme*

*On n'a droit à rien*

*On n'a même pas le droit au succès.*

*On est payé d'avance.*

Sacha Guitry « Théâtre je t'adore »

## XV

**M**on frère travaille au terrain d'aviation de Ploujean, contrôlé par les Allemands. De temps en temps, le terrain reçoit quelques bombes anglaises, mais il passe à travers les éclats qui volent un peu partout. Ils sont aussi mitraillés. Je crois que c'est au début de l'année 1943, que nous aperçûmes deux avions portant des cocardes tricolores, volant bas au-dessus de Morlaix, fiers sans doute, ces aviateurs, et nous heureux de les regarder. Hélas, nous apprîmes le lendemain que l'un d'eux avait été abattu par la DCA ou la chasse allemande.

Mithé continue ses études et je crois me rappeler qu'à la suite du bombardement, le lycée de jeunes filles avait été transféré route de Ste-Sève, au Château de Bagatelle. Elle est donc demi-pensionnaire et revient tous les soirs à la Fouasserie. Nos parents vivent en bas, dans une cuisine qui sert aussi de salle de séjour et de chambre. Je me souviens d'y avoir dormi, en 1940, dans un lit dépliant en fer, auprès de la fenêtre, là où aujourd'hui se trouve une armoire blanche, avec le poste de télévision posé dessus. Nous y dormions, mon frère et moi. Mithé a dormi dans le lit de coin, entre Mémé et Pépé. Fench ar Potton (François Laviec), notre propriétaire, nous a ensuite loué les deux mansardes de la maison. C'est dans

celles-ci que nous dormions, Mithé à gauche, Joseph et moi à droite, en montant dans ces mansardes par une échelle de meunier. À vingt ans, cela ne pose pas de problèmes.

C'est dans cette mansarde que j'ai préparé tous mes concours. En dilettante sans doute, mais avec ténacité. Et il m'en fallait. Car, ayant suivi des études en dents de scie à l'école, j'avais des trous énormes à combler. C'est pourquoi, je m'inscrivis à des cours par correspondance, à l'École Universelle d'abord, puis au Surnumérariat, cours édité par la Poste.

Il ne devait pas y avoir de table dans ma chambre. C'est pourquoi j'étudiais dans celle de Mithé quand elle était au lycée. J'envoyais régulièrement mes séries de devoirs à la correction. J'ai constaté que les notes de l'École Universelle étaient supérieures à celles du Surnu, mais que les cours de ce dernier étaient nettement plus intéressants que les autres. Et, après plusieurs concours, de celui de l'agent technique (monteur) des télécoms à celui de surnuméraire des PTT, j'ai réussi ce dernier.

Ceci ne m'empêchait pas de sortir en ville ou en campagne avec les copains et les copines. Levé tôt, couché tard, nous avons visité tous les environs de Morlaix. Nous allions du côté de la côte : à Locqué, à Carantec, Plougasnou, Loquirec, St-Jean-du-Doigt, au Dourduff.

Nous allions du côté campagne : Plourin, Huelgoat, Pleyber-Christ, St-Thégonnec, Plouigneau, Le Ponthou, Garlan.

Nous avions vingt ans comme dit la chanson :

« Le plus beau refrain de la vie  
C'est celui qu'on chante à vingt ans  
Celui que jamais l'on n'oublie  
Car la vie n'a qu'un seul printemps.  
Qu'importe les pires folies,  
Aimez-vous pendant qu'il est temps.  
Le plus beau refrain de la vie  
C'est celui qu'on chante à vingt ans ! »

Et j'ai profondément aimé la vie à vingt ans ! Les longues promenades le long de la rivière, vers les écluses, côté quai de Tréguier, ou quai de Léon, le long de la manufacture de tabacs, puis Locquéolé et Carantec, ou vers Dourduff-en-Mer sur l'autre côté. Et à vélo, Plougasnou et St Jean-du-Doigt n'étaient pas loin.

Nous n'avions pas la télévision. Mais, il existait deux cinémas : le Rialto, non loin de la Poste, et le Gaîté, rue de Callac. L'un était réservé au samedi soir, l'autre au dimanche après-midi, en hiver. Nous allions aussi au théâtre, situé rue de Brest, auprès de la Poste. À chaque représentation, la salle était pleine, du parterre jusqu'aux deux galeries. Nous montions toujours au deuxième étage que nous avons surnommé le « Poulailleur » ou le « Pigeonnier ». C'est là que nous avons vibré avec *Les Mousquetaires au couvent*, *La Veuve Joyeuse*, et aussi *L'Auberge du Cheval Blanc*, ou encore *Le Pays du Sourire*. Et combien d'autres pièces !

J'étais aussi un fervent lecteur à la bibliothèque municipale. Elle se trouvait au rez-de-chaussée de la mairie, (à l'emplacement des bureaux de l'état-civil d'aujourd'hui). Je lisais beaucoup, un peu de tout, mais plus particulièrement Alexandre Dumas qui, avec *Les trois Mousquetaires*, *Vingt ans après* et *Le Vicomte de Bragelonne* avait toutes mes faveurs. J'aimais les œuvres romantiques et historiques de cet auteur. Mais j'ai lu aussi Victor Hugo, Balzac, et quantité d'autres encore.

Nous sortions parfois le soir, mais il y avait un impératif : rentrer pour minuit, limite du couvre-feu ; je suis rarement rentré après cette heure, car c'était dangereux. Les Allemands avaient la gâchette facile, et mieux valait ne pas prendre le risque de se faire tirer dessus, d'être arrêté et qui sait déporté ? C'est arrivé parfois.

Où allions-nous le soir ? Un peu partout, en ville le plus souvent, surtout en semaine et le dimanche matin ; aux environs de Morlaix, le dimanche après-midi, principalement vers Locqué et Carantec, l'été. Certains soirs, du printemps à l'automne, les Allemands venaient donner un concert sur

la place Thiers, où il y avait un kiosque. Les Allemands sont disciplinés, c'est connu. En musique, il faut l'être, et ils l'étaient. C'est pourquoi, ils étaient même poliment applaudis. Au début de l'occupation, car ensuite, ce ne fut pas le cas.

Combien de temps, de mois ou d'années ont duré ces représentations, je ne sais. J'ai lu, après la guerre, que nous, les Bretons, avions bénéficié d'une attention particulière de l'Allemagne nazie. Nous étions, paraît-il, en majorité des autonomistes ! Nous demandions la séparation d'avec la France. Bonne affaire, se dit Basile, ou plutôt Hitler. Car une Bretagne indépendante aurait bien fait son affaire. C'était la collaboration assurée avec l'Allemagne, contre les Anglais ! Pas bien raisonné, ça ! Ils durent vite déchanter. À part quelques autonomistes de l'extrême-droite, curaçons sur les bords et à l'intérieur, nous étions tous résistants de cœur contre l'occupant.

Nous ne savions pas encore que nos camarades du lycée qui portaient une étoile jaune de David devaient être déportés à Büchenwald ou ailleurs, mais nous étions dès le début contre l'opresseur. Et à toutes les manifestations hostiles à celui-ci, nous participions en masse.

C'est ainsi qu'à un appel des Français de Londres, nous nous réunîmes autour de la mairie de Morlaix, et, comme les Apaches autour d'un fort yankee, nous fîmes une marche, silencieux. Les Allemands ne réagirent pas ce jour-là. Ce n'était pas toujours le cas, et j'en fis l'expérience.

Un jour, je marchais sur le trottoir, côté Hôtel de l'Europe, au centre de la ville. En face, venaient deux grands soldats allemands, deux SS. J'avancais, eux aussi. Face à face, ou plutôt face-épaule, j'étais dominé. Et, vlan, me voilà sur la rue, écarté d'une simple chiquenaude par l'un des deux SS, comme un moustique gênant. Ce ne fut pas long, pas de bruit, pas de paroles, je me tins coi ! Et je pense avoir eu la sagesse, malgré mon envie, de ne rien dire. Car, en 1943, la résistance à l'occupant se faisait sentir, et les Allemands devenaient de plus en plus nerveux et de plus en plus agres-



sifs. Et comme la force prime le droit, surtout à cette époque, mieux valait s'aplatir. Ce que je fis.

À la fin de l'année 1943, d'autres Morlaisiens n'auront pas cette possibilité. Ce sera la déportation et la mort pour un grand nombre d'entre eux. Quelle différence, sur la même place, la place Thiers, aujourd'hui rebaptisée place des Otages, entre le doigt musical pacifique du soldat chef d'orchestre, millésime vainqueur 1940, et le doigt meurtrier et barbare du soldat, millésime 1943, désignant les otages (un sur dix) pour les camps de concentration !

Et je me prépare à l'exil à Paris. En écrivant « exil », je ne le pense pas à ce moment-là. Ce n'est que bien plus tard, que je me rendrai compte que Morlaix, où je reviendrai souvent, s'éloignera de plus en plus dans les brumes d'un passé révolu...

## XVI

**J'** ai été reçu sous le numéro 538 au concours de surnuméraire. Après avoir passé l'examen médical à Rennes, je suis nommé à Paris le 6 mai 1943.

L'avant-veille, je prends donc le train du soir à destination de la capitale. Mon père m'a accompagné à la gare. Il doit avoir le cœur gros. Pour ma mère et Mithé, il en est sans doute de même. Elles ont préparé les valises dont l'une contient les vêtements, l'autre le ravitaillement, beurre, œufs, pain, viande... Il en faudra souvent, car à Paris, c'est la « dèche ». Nous le savons par tante Francine, une autre sœur de ma mère.

Ce soir, je ne vais pas livrer au wagon-poste les nombreux sacs de colis bourrés de denrées alimentaires en provenance de toute les communes des environs de Morlaix : Spézet, Sizun, Commana. Je ne dormirai pas non plus à l'entrepôt, parmi les sacs à l'odeur indéfinissable et écœurante, parce qu'ayant trop servi sans être désinfectés. Je n'entendrai plus le bruit des trains qui passaient la nuit, s'arrêtaient en gare dans un bruit de freins mal huilés. Je n'entendrai plus le bruit des canons antiaériens (ailleurs, si !), ni le bruit des avions. Nous avons eu chaud le jour où une torpille est tombée sur le central téléphonique de la gare sans exploser. C'était dans la pièce d'à côté. Personne ne fut blessé, ni à la SNCF, ni chez nous. C'était la nuit, et aucun employé n'était de service dans cette pièce.

Que d'histoires nous pourrions raconter sur ces temps troublés !

Après un bombardement de la voie ferrée, de nombreux sacs postaux restent en souffrance à la gare de St-Briuc. Nous sommes désignés, Bervoas et moi, pour aller les chercher. Bervoas est auxiliaire, comme moi, et c'est mon « chef », à l'ancienneté !

Nous voici donc à St-Brieuc, où l'on met cinq compartiments d'un wagon de voyageurs à notre disposition. Nous empilons nos sacs, et en route pour Morlaix, où nous débarquons tout... sauf un compartiment.

Ce n'est que quelques jours plus tard que les sacs furent retrouvés, sur une voie de garage, à Brest !

C'était la guerre, et l'affaire n'eut pas de suite.

La dernière image que je vois est celle de mon père, la tête collée à la vitre de la salle d'attente. J'ai trouvé une place assise. J'aurais dû la conserver. mais galant, je la cède à une dame qui vient de monter. Elle s'assoit avec plaisir, c'est visible... Dans le train, il y a du monde partout. Si, à Morlaix, quelques places restaient vides, au fur et à mesure que nous avançons, les compartiments, puis les couloirs, les WC, les soufflets se remplissent. C'est tout juste s'il n'y en a pas sur les marchepieds. Les bagages sont partout : dans les filets, sous les banquettes, entre les pieds des voyageurs, dans les couloirs. Les poules, les œufs, les coqs, les canards, les morceaux de porcs, de bœufs, de veaux, la farine, le pain, le tabac (de la manu !), tout ceci voyage vers Paris.

Après une nuit passée dans ce train archi-bondé, traîné par une locomotive à vapeur, parfois secourue dans les rampes à pourcentage élevé, comme aux environs de Broons par une seconde tractrice, j'arrive donc à Versailles. Je suis accueilli à bras ouverts chez ma tante Francine. D'ailleurs, n'ai-je pas toujours aimé mes tantes ? Qu'elles sont loin d'ici, les tantes Marianne, Marcelle, Marie et Aline. Mais Francine est là, une vraie mère pour moi, et mes cousines ont vingt ans aussi, enfin, seulement Germaine. Madeleine a deux ans de moins. Et le ravitaillement qui arrive, du beurre, des crêpes, des œufs, du porc..., quel plaisir de recevoir un neveu ou un cousin de Bretagne ! Et comme je les comprends, ou plutôt les comprendrais plus tard, lorsqu'à mon tour, je subirai les restrictions.

Le lendemain, nous partons, ma tante et moi, sur Paris. À pied d'abord, jusqu'à Versailles Chantiers, où nous prenons un train de banlieue qui nous conduit à la gare Montparnasse. C'est à partir de Versailles que je commence à découvrir la banlieue parisienne... mais aussi la tour Eiffel pour la première fois de ma vie, à vingt ans.

J'ai rendez-vous à 18 h 30, dans la salle des pas perdus, sous la grande horloge, avec l'un de mes amis morlaisiens, qui est parisien depuis un certain temps. Il travaille à la direction de la SNCF, à St-Lazare, comme dessinateur.

Et je regarde étonné, cette foule qui se presse, qui se rue, qui déferle à travers cette grande salle des pas perdus, et qui s'engouffre dans toutes les ouvertures pour rejoindre les quais de départ des trains de banlieue ou de province. C'est vraiment la ruée, que je regarde, médusé. Tous sont pressés, le train n'attend pas, il part à l'heure, à la minute près ; mais, ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y a pas de bousculade. On croirait un ballet bien réglé.

Mon ami, Jean Denmat, arrive à 18 h 30. Je n'ai pas eu le temps de m'en-nuyer, ni de m'inquiéter. Je prends un billet pour Asnières. Et nous cou-rons comme les autres, car il est impossible de marcher doucement, comme à Morlaix par exemple, sous peine de devenir gênants pour les autres.

Asnières, nous y sommes en quelques minutes. Et à pied, nous nous dirigeons sur Clichy, où mes deux amis, Jean Denmat et Jean Berder, habitent au 62 rue de Paris. Du coup, voilà trois Jean bretons réunis. J'occupe une chambre meublée, au troisième étage. Eux habitent au qua-trième, dans la même chambre. Coût de la chambre : cinq cent francs par mois. Ma première paye sera de mille huit cent quarante-trois francs. Nous mangeons ensemble au quatrième, car il y a un coin cuisine, avec réchaud à gaz, un évier et une batterie de casseroles.

J'occuperai cette chambre un peu plus tard, après le départ de Denmat. Elle donnait sur l'immeuble d'en face, assez éloigné. Par rapport à la chambre du troisième, qui était sombre, celle-ci était plaisante. Mais que ma chambre de Morlaix me paraissait agréable, hélas de loin !

Ce soir là, trois Bretons, trois jeunes Bretons se retrouvent avec plaisir. Et nous mangeons bien : de la viande réchauffée ou des œufs, des pâtes ou des pommes de terre, une tartine de confiture de mémé Morlaix, un verre de vin. C'est certainement une brèche dans la ration mensuelle, mais ce n'est pas tous les jours que l'on se retrouve. Je parle de Morlaix, bien sûr, de nos familles, celle de Berder, rue du docteur Lefebvre, celle de Denmat, à la Madeleine. Avec du beurre, des œufs, de la farine et le reste, je ne me doutais pas à quel point nous étions des privilégiés !

Je dormis cette nuit-là comme l'on dort à vingt ans. Le lendemain matin, je pris le métro à la Porte de Clichy, direction Porte de Versailles, via St-Lazare.

## XVII

**J**e descends à Vaugirard et je demande à un facteur où se trouve la Direction des Postes. Il me répond, à droite, à gauche, puis à droite, et à nouveau à droite ou à gauche. Et le voilà reparti. Comprends si tu veux ! C'est cela la vie parisienne, toujours courir !

À la Direction, j'apprends que je vais travailler au centre de tri de St-Lazare. Heureusement, je connais. Je m'y rends sur le champ et je suis reçu par l'adjoint du chef de centre, un Auvergnat, si je me souviens bien. Il me demande de revenir le lendemain matin à six heures, au service paquets, premier étage. C'est là que je vais vider des sacs par centaines, durant treize mois. Le matin, nous recevons des centaines de sacs postaux qui proviennent de Bretagne et de Normandie. Au fur et à mesure que les trains arrivent, les sacs sont déchargés sur des chariots et montés du quai de transbordement jusqu'au premier étage, par l'ascenseur. Là, deux agents poussent les chariots jusqu'aux tables d'ouverture. Les sacs sont ouverts, mis sur la table de tri. Je suis juché sur les paquets, parfois assis dessus en attendant que les trieurs les dégagent. Et, je vide, je vide des sacs durant sept heures d'affilée, jusqu'à treize heures. Pendant treize mois, j'ai travaillé au-dessus du ravitaillement de la capitale. Manger pour survivre était un impératif. Mais comme les denrées alimentaires étaient rares, les rations journalières réduites, tous les moyens étaient utilisés pour se procurer un supplément.

Par le canal de la Poste, parvenaient ainsi, le beurre, les poulets, les canards... Je crois que je ne me lasserai pas d'énumérer à chaque fois que c'est possible, la liste de tous ces aliments, tant ils étaient indispensables à la population parisienne.

Des colis, j'en déversais sur la table de tri ; des paquets lourds à l'arrivée dans la capitale et qui repartaient vides sur la province. Car, il fallait récupérer les emballages qui étaient rares. Malheureusement comme ils servaient plusieurs fois, il arrivait qu'ayant effectué plusieurs aller et retour, ils se détérioraient. Et, en vidant les sacs, tout leur contenu s'épandait en vrac sur la table d'ouverture. En principe, tout était récupéré et remis dans le paquet rafistolé, mais en pratique, il y avait toujours quelque chose en moins. C'était une ou deux cerises, ou une pomme, ou quelques grammes de beurre, vite étalés sur un quignon de pain. C'était la guerre et certains de nous avaient faim, surtout ceux qui n'avaient aucune attache en province.

Je me souviens de l'un d'entre eux. Il était contrôleur principal, chargé de la marche du service. Un jour, des cerises se sont déversées sur la table d'ouverture. Un jeune trieur lui en a lancé quelques-unes, qu'il a ramassées. Il les a essuyées avec beaucoup de soin, et les a mangées, laissant de côté toute fierté. Sans faire de remarque non plus, comme si c'était naturel.

Nous étions cruels, insouciant aussi, et inconscients certainement. Peut-être voulions-nous lui faire plaisir, lui faire partager un peu de ce dessert providentiel qui nous arrivait par la voie postale, sous nos pieds. Sous les miens surtout, car nous finîmes par avoir nos places attirées, en fonction de nos compétences. Et, pour vider des sacs, ne faut-il pas être doué ?

Juché sur les paquets, je dominais toute la scène. Devant la table, deux agents ouvraient les sacs, à l'aide d'un couteau ou d'une serpe. J'avais occupé ce poste, et c'est là que j'eus le seul accident de service de ma carrière. Le chef m'ayant passé un canif, je venais de lui dire qu'il ne coupait pas, et je le lui démontrai : un bon coup pour couper la ficelle, et c'est le pouce qui en prend un vilain coup. Je vais me faire soigner à l'infirmerie de la SNCF, passe ensuite chez le médecin, qui m'ordonne cinq jours d'arrêt de travail, et en route pour Morlaix. Au retour, je passe devant le

comité médical, et le médecin m'en rajoute deux jours en me disant : « n'y revenez pas ». Je l'ai remercié bien poliment.

Mais revenons au chantier de paquets. Pour que ça tourne, il faut que tous connaissent parfaitement leurs attributions. Il y a ceux qui sont de service à l'ascenseur pour recevoir les chariots, et les amener auprès des tables. Il y a ceux qui ouvrent les sacs, il y a celui qui les déverse sur la table, ceux qui trient les paquets, ceux qui surveillent le remplissage des sacs de paquets triés, et les ferment lorsqu'ils sont pleins (un peu comme à la ferme, au moment des battages). Et, enfin, ceux qui dégagent les chantiers.

Toute une équipe de jeunes venus de tous les coins de France, du Midi, du Nord, de la Bretagne ou de l'Alsace, de Bourgogne ou d'Auvergne. On entendait tous les accents. Les purs titis parisiens étaient rares. Mais, nous nous entendions parfaitement ; tous déracinés, nous formions bloc. Bloc pour travailler, bloc pour s'amuser, bloc pour plaisanter, bloc pour rouspéter. Les conditions de travail étaient difficiles, il fallait en mettre un coup pour écouler le trafic, mais nous le faisons. Nous en subissons les conséquences, tous.

Rappelons que nous étions en guerre et que l'alimentation était un problème, c'est pourquoi nous étions fatigués par ce travail exténuant. Je me souviens qu'un jour, en rentrant à Clichy, j'ai mis à cuire, vers treize heures trente, des haricots secs, et, pour attendre la cuisson, je me suis allongé sur mon lit. J'ai sombré immédiatement dans un profond sommeil, et je me suis réveillé dans une fumée épaisse. Des fayots, il ne restait plus qu'un produit noirâtre au fond du faitout. Encore heureux que tout n'ait pas brûlé. Fatigués, nous l'étions tous, mais les plus faibles, peut-être encore plus, bien que les forts...

Je me souviens encore d'un certain matin où je rentrais de Morlaix. Toutes les trois semaines, je rentrais de Bretagne avec une heure de retard, avec la « bénédiction » du chef.



Je m'installe sur la table, vide de sacs. La pause survient. Fatigué par la longue nuit passée dans le train, ainsi que par le week-end à Morlaix, je m'allonge sur des sacs postaux vides, et... je suis réveillé par les copains à treize heures ! Incroyable mais vrai, je dormais si bien qu'ils m'ont laissé dormir, qu'ils m'ont accordé ce repos exceptionnel entre dix et treize heures. Trois heures pendant lesquelles j'ai dormi comme un bébé et évacué la fatigue accumulée. Heureux âge, où pauvres comme Job, ils pouvaient m'offrir ce royal cadeau ! J'ai apprécié ce geste de Soulier, Le Floch, Péron, Paoli, le Parisien, les Bretons, le Corse... ainsi que tous les autres. St-Lazare était la gare d'où partaient les trains sur la Normandie, Montparnasse, celle qui desservait la Bretagne. La Bretagne ! Quels regrets de l'avoir quittée, que le métier de facteur était agréable par rapport au « travail d'usine » que j'effectuai depuis mon arrivée à Paris.

En arrivant au centre de tri de St-Lazare, j'ai reçu un précieux document : une carte professionnelle d'ambulant. Je ne savais pas à ce moment-là, à quel point elle allait me servir. Je la vois encore, une carte rouge, où il était inscrit en toutes lettres : « Manac'h Jean, Paris hors-cadres, détaché aux ambulants de l'Ouest ». J'appris rapidement à l'utiliser. Les copains corses, auvergnats ou autres, s'en étaient déjà servi (les anciens). Voici comment ils me conseillèrent de procéder : « Prends un billet d'entrée sur les quais, rends-toi au wagon-poste. Demande le chef de brigade, salue-le courtoisement : présente-lui ta carte, et demande-lui s'il pourrait te rendre service en te prenant à bord pour rejoindre Morlaix ». Et ça a fonctionné !

Je sais maintenant que dans quatre jours, au prochain voyage de cette brigade, je pourrai me rendre en Bretagne. Le tarif : un litre de rouge et un paquet de cigarettes, à offrir aux agents de la brigade en cours de nuit. Ne croyez pas que c'est le chef de brigade qui me l'a dit : c'est la coutume, perpétuée dans la corporation depuis la guerre. Et, en ces temps de pénurie, un litre de vin et un paquet de cigarettes sont les bienvenus.

Quatre jours, c'est le temps qu'il me faut attendre pour revenir à Morlaix. C'est court, et c'est long, très long. Je ne suis à Paris que depuis trois semaines, et je ne me doute pas que je serai l'un des privilégiés de la capitale à pouvoir ainsi regagner sa province aussi souvent.

Berder et Denmat, quant à eux, travaillent à la SNCF. Ils ont des permis qui leur permettent de descendre gratuitement en Bretagne. Denmat en première classe, Berder en seconde. Nuance : Denmat travaille à la Direction de St-Lazare, Berder aux ateliers de Nanterre !

Nous allons donc à Morlaix très souvent chercher réconfort auprès de nos familles. Et aussi ramener le ravitaillement nécessaire à nos besoins. Mais comme je l'ai déjà dit, tout ce qui se mange, se boit, qui habille, qui chausse, enfin tout ce qui peut servir, ne serait-ce que le plus petit bout de ficelle, tout se vend, s'achète et se troque. Nous avions des cartes de rationnement, à retirer chaque mois à la mairie. Avec ces cartes, nous pouvions acheter : 2 kg de pommes de terre, 100 g d'huile, 50 g de margarine, 5 l de vin (j'étais parmi les travailleurs de force) et aussi des tickets de pain, de viande, de chocolat. Il existait aussi des cartes textiles, pour les costumes, les robes, les tissus, tout était rationné. Les chaussures en cuir ne se trouvaient pas sur le marché, et celles existantes, avaient des semelles en bois.

Mais, on trouvait de tout au marché noir, je l'ai appris après la guerre, à des prix prohibitifs, défiant toute concurrence... par le haut :

1 costume : 2 000 F, 1 jupe : 300 F, 1 l d'huile : 1 200 F, 1 œuf : 40 F, 1 kg de beurre : 700 F, 1 kg de miel : 200 F, 1 jambon salé : 350 F, 1 l de vin 12° : 120 F, 1 kg de caviar : 6 000 F, 1 grappe de raisins : 160 F.

Quand on pense que nous touchions 1 843 F par mois.

## XVIII

**P**our la première fois, je prends donc le wagon-poste pour Morlaix. Et, pour la deuxième fois, j'applique les mêmes consignes, mais en plus décontracté. Ma carte rouge d'ambulant me sert de viatique, je suis inscrit sur une feuille supplémentaire, et je signe. Les autres aussi. Ainsi, si le contrôle de la SNCF passe, tout est en règle. Et le tour est joué.

Le train démarre : moment d'ivresse, je vais revoir ma chère Bretagne. Versailles-Chantiers, Chartres, Nogent-le-Rotrou, Le Mans, Laval, Vitré, Rennes, Lamballe, St-Brieuc, Guingamp, Plouaret, et Morlaix. Dans le wagon-poste règne une intense animation. Avant le départ, à la gare Montparnasse, le travail avait déjà commencé longtemps avant le coup de sifflet du chef de gare ou de son représentant, annonçant le départ. Il y a des sacs partout ; à l'entrée du wagon, sur la plate-forme, un tas de sacs dressé en carré, la base solide, le dessus bien aligné, car il fallait que ça tienne tant que les sacs n'étaient pas ouverts ou livrés. Cela me rappelait tout à fait l'édification d'un tas de foin ou de paille. Ces sacs seront donc vidés en cours de route. Mais déjà les trieurs, au nombre d'une dizaine, ont pris leur rythme de tri, qui, paraît-il, est de mille au quart d'heure, allant même jusqu'à mille deux cents.

En tous cas, je n'ai jamais vu de trieurs aussi rapides au travail. Ils étaient certainement triés sur le volet. J'ai demandé par la suite à être muté dans les ambulants de l'ouest mais il y avait trop de demandes et seuls les plus anciens pouvaient y prétendre.

En tant que passager, j'essayais toujours de me rendre utile. J'aidais à empiler les sacs sur la plate-forme, à les vider, à défaire les liasses, à garnir la table de tri. Et, des lettres, il y en avaient par milliers ; des lettres

familiales principalement. Car tous les Français écrivaient. Entre père et mère et fils ou filles, entre tantes, neveux, nièces, entre tous les cousins possibles de Bretagne, de Corse ou de Navarre. Et toutes ces lettres parlaient sans doute d'un sujet commun : la nourriture ! Et des nouvelles de la famille. Ayant travaillé plus tard au Dépôt central des Rebutés à Paris RP (actuellement à Libourne), j'avais à ouvrir trois cents lettres par jour, qui n'avaient pu être distribuées pour diverses raisons : adresses erronées, insuffisantes, ou manquantes. J'ai ainsi constaté que dans presque toutes ces lettres, le ravitaillement était mentionné : demande, remerciements, gratitude, besoin, gourmandise, plaisir du palet... Aujourd'hui, ces correspondances familiales ont presque disparu. C'est regrettable, mais le téléphone a remplacé le courrier. Mais que ces lettres ont fait plaisir à ceux qui les ont reçues. Quel soutien moral pour les exilés de toutes régions perdus dans ce grand Paris. Paris ? Beaucoup rêvent d'y aller. Si c'est pour visiter, très bien. En voyage organisé, par exemple. Mais pour y rester des années pour travailler, non ! Mais il est encore trop tôt pour en parler, car il n'y a que trois semaines que j'y suis.

Pour le moment, le train démarre et fonce dans la nuit. Dans le wagon, tout le monde travaille debout. Seul, le chef de brigade est assis. Il s'occupe des objets recommandés et la comptabilité de ceux-ci doit être rigoureuse. Les trieurs ont les jambes écartées, comme les marins sur un bateau. Il faut conserver l'équilibre. Parfois, le train ralentit, à d'autres moments, il accélère. J'apprendrai comme eux à rester en équilibre. Pour ce premier voyage, je n'ai trouvé de travail que dans la manutention. Plus tard, lorsque je serais mieux connu dans ce milieu ambulancier, les trieurs me confieront un casier de tri, ce qui les soulagera d'autant. Car, il fallait se dépêcher au tri. La prochaine gare était toujours proche, malgré les distances. Par exemple, de Versailles au Mans, il y avait deux heures de trajet. Mais en arrivant à la gare du Mans, il fallait livrer du courrier trié, dans des sacs fermés. Et parfois le train ralentissait déjà à l'entrée de la

gare. Le tri n'était pas encore terminé? Il fallait le livrer malgré tout, alors, c'était la course contre la montre. Pas question que la Poste retarde le train parce que le courrier n'était pas prêt. Et ça passait. Lors de ces « coups de feu », je me sentais utile.

Parti le soir de Paris, j'arrive à Morlaix le lendemain, avec le lever du jour. J'ai senti l'air de la Bretagne à partir de Rennes, et surtout de St-Brieuc, où la langue bretonne se fait entendre... Mais c'est à partir de Guingamp que je retrouve les vrais bretonnants ; est-ce le fait d'avoir habité à Plounévez-Quintin ?

À Rennes, la brigade bretonne est montée à bord. Il y a le chef de brigade et deux agents. Certains agents de la brigade parisienne descendent dans la capitale bretonne. À St-Brieuc, il ne restera plus que les Bretons avec qui je ferai plus ample connaissance plus tard. Morlaix, nous y voilà. Je passe par l'entrepôt que je connais bien pour y avoir travaillé comme auxiliaire. Je descends les cent marches, passe par l'arrière du bureau de poste, embrasse mon père déjà au travail, salue les collègues, et rentre à la maison.

Quel plaisir de saluer ma mère et ma sœur ! Je donne des nouvelles de la famille à ma mère, qui est toute heureuse d'avoir des nouvelles fraîches de sa sœur Francine et des siens. Et je monte dans « ma » mansarde. Je m'y sens bien, heureux, je rêve, je dors. Il en sera ainsi à chaque fois que je reviendrai. Je me souviens avoir dormi une fois de huit heures du matin jusqu'au lendemain matin. Il est vrai que pour en arriver là, j'avais à St-Lazare, travaillé quatorze heures la veille (en remplacement d'un collègue), puis travaillé toute la nuit dans le wagon-postal, soit en tout vingt-six heures d'affilée, sans autre repas que quelques casse-croûtes pris à la sauvette en cours de route.

Avec les remplacements de collègues à St-Lazare, nous obtenions quatre jours de repos toutes les trois semaines. Quatre jours, c'était le temps que mettait chaque brigade d'ambulants pour effectuer deux voyages. Et, au

deuxième, nous revenions en pays de connaissances. Je dis nous, car tous, nous en faisons autant. Nous nous remplacions mutuellement, avec l'agrément officieux de l'Administration. Seulement trois semaines se sont écoulées depuis mon départ pour Paris. Je retrouve le même cadre : la Fouasserie, la place du Pouliet, l'allée du Poen-Ben, la promenade entre la place des Jacobins et le Viaduc, la promenade le long des quais, et aussi les copains.

Je reviens en conquérant ! Je suis aussi chez moi. Morlaix m'appartient... pas pour longtemps. Loin des yeux, loin du cœur. Je serai lentement, mais sûrement, rejeté de ce milieu qui était le mien. Seule la famille restera accueillante. C'est ainsi, c'est la vie. Le groupe de copains m'a accueilli par un « tiens, voilà le Parisien », et je me suis senti comme un jeune coq ! C'est tout juste si je n'avais pas le parler titi-parisien. Mais, je me suis rendu compte bien vite qu'à la place des « où allons-nous cet après-midi ? » c'est « où allez-vous cet après-midi ? » qu'il me fallait demander. Nuance entre nous et vous. À la belote, je n'étais plus le quatrième, mais le cinquième, celui qui attend une place vacante. A la promenade du dimanche après-midi, je n'étais plus celui qu'on attendait au rendez-vous, près de l'hôtel d'Europe ; j'étais celui qui allait attendre. Nuance ! Petit à petit, le coq s'est affaîssé. Au minimum trois semaines d'absence entre deux voyages, et, au fil des mois, je suis devenu un marginal. Les amis se sont dispersés, se sont mariés, se sont déplacés, et l'éloignement a fait le reste. Il est vrai que pour tous les jeunes, il en est ainsi, et je n'étais sans doute pas plus marginal que d'autres. Et l'on se rend compte que c'est la structure familiale qui résiste le mieux. Il y a le père, toujours solide au bureau et au jardin, qui a toujours un estomac qui supporte bien les suppléments en excès (je me demande parfois si j'en aurais autant avalé si j'avais eu un bon système digestif). Il y a la mère, « Mémé Morlaix », dont je n'ai pas beaucoup parlé jusqu'ici.

Dans tous les foyers, la mère est le refuge le plus sûr. C'est elle la « maison ». Je rentre à la « Maison », combien de fois l'ai-je entendu ? Entre enfants, jeunes gens, adultes... Ma mère, née Marie Abgrall, est âgée en 1943, de quarante-huit ans. Elle est petite, et, comme tous les Abgrall, elle a le profil typique de sa race : bouche rentrée et menton en galoche. J'ai aussi ce profil, qui sera plusieurs fois dessiné au tableau noir par mes amis du cours de Surnu. Tante Marianne, tonton Guillaume, et bien d'autres, sont moulés sur le même modèle. Notre mère est habillée sobrement : bas noirs ou gris, blouse et robe noire ou grise, sabots ou chaussons noirs ou gris, je ne me souviens pas de l'avoir vue habillée de couleurs vives. mais, en ce temps-là, les femmes s'habillaient presque toutes en noir. À cause des deuils. Aujourd'hui, c'est la couleur à la mode, pour les jeunes !

Femme au foyer, elle était le chef incontesté de la famille. Comme la majorité des femmes d'ailleurs. Mon père avait beau élever la voix de temps en temps, c'était elle qui commandait. Sévère, ma mère, mais si douce en même temps. Cependant, quand elle était fâchée, cela se voyait. Pour moi, ma mère avait toujours raison contre mon père ! Chaque fois qu'il y avait divergences d'idées, c'était mon père qui avait tort. Parce que, souvent, il élevait la voix, il s'énervait, bien inutilement d'ailleurs. En fait, dans un ménage, il peut y avoir divergence d'idées, le tout est de savoir s'arrêter avant que cela ne tourne à l'aigre. Et mon père s'y connaissait en la matière et c'est ma mère qui semblait avoir gagné ! Quand je pense depuis à leur ménage, ils s'entendaient fort bien, et nous leur étions très attachés. La famille, pour nous était tout, ou presque. Comme dans bien des familles, quoiqu'on en dise.

## XIX

**E**t il faut bien abandonner ce cadre familial douillet pour revenir à Paris. Toujours par le même canal : l'entrepôt de Morlaix et les ambulants. Je mets mes valises dans des sacs postaux, je les place sur un chariot, je prends les brancards, je passe sur le quai. Je connais tout le personnel de l'entrepôt et de la SNCF, où j'ai mes entrées. Pas chez le chef de gare, Mais presque. En attendant de livrer le courrier postal et le mien, je bavarde avec eux.

Mithé ou mon père, qui m'ont souvent accompagné jusqu'à la gare, sont déjà repartis quand je monte dans le wagon-poste. J'aurais à chaque fois le cœur lourd lorsque le train démarrera. Je regarderais toujours Morlaix du haut du viaduc, en passant. Nostalgie, regrets des départs, déjà nous sommes au passage à niveau de Trévidy, après avoir passé le pont qui enjambe la route nationale, au-dessus de la Fouasserie.

Souvent, je serais la vigie qui, à l'entrée du wagon-poste, devra scruter le ciel. J'ai appris comment cela se passe : un avion de chasse passe une première fois au-dessus du train, et la deuxième fois, tire sur la locomotive. Ce qui donne le temps, entre le premier et le deuxième passage, de freiner, de sauter, pour le mécanicien et le chauffeur de la locomotive. Et aussi pour les postiers !

Car, le wagon-poste est juste derrière le tander, où le fourgon affecté aux agents de la SNCF. Et, il faut sauter aussi vite que les agents du rail. Enfin, je le suppose, cela ne m'étant jamais arrivé.

Malheureusement, ce ne fut pas le cas pour tous, trop tard pour de nombreux cheminots et postiers. Périodiquement, des agents du rail ou de la Poste étaient cités au tableau d'honneur, à titre posthume, hélas ! Et, dans



quel pétrin se trouvait immédiatement plongé la famille. Que de drames. Je ne le répéterais jamais assez, seuls ceux qui ont connus les bombardements, les mitraillages, les blessures, les morts, la folie aveugle de la guerre, de l'occupant, pourraient témoigner de l'horreur sans fin de ces moments d'épouvante.

Un auteur a justement comparé ces affrontements entre pays d'Europe, à une guerre civile entre habitants d'un même pays. Rien de plus vrai. L'Europe peut devenir une réalité politique dans un futur proche. Et, s'étaient bien des Européens qui se battaient entre eux.

Mais revenons à notre train noir, noir à cause de la défense passive. Tous les rideaux étaient baissés, obligatoirement, à cause des avions de chasse ou des bombardiers. Il était rare qu'un voyage se termine à l'heure juste, quelle que soit la gare terminus. Je ne me souviens pas de tous les endroits où nous nous sommes arrêtés à cause des coupures de la ligne. Je me rappelle avoir traversé la gare de Trappes au ralenti : c'est certainement la gare de triage qui a subi les plus forts bombardements sur le réseau Ouest desservant la Bretagne. Que ce soit le soir en partant de Paris ou le matin en revenant, c'était sinistre de voir toutes ces habitations, hangars, lignes de chemin de fer détruits. mais vite réparées, surtout parce que cela servait aussi et surtout aux Allemands. Et comme tout était mobilisé pour leur service, les moyens pour réparer étaient d'importance. Au lieu de mobilisé, j'aurais dû écrire réquisitionné. Il n'était pas rare de voir une première ligne rétablie en vingt-quatre heures, pour assurer un service minimum. Mais les alliés devaient détruire, et les Allemands reconstruire. Ce petit « jeu » durera jusqu'à la Libération.

Je n'ai vu qu'une fois une ligne coupée au cours de mes voyages. C'était aux environs de Broons, dans les Côtes-du-Nord (actuellement Côtes-d'Armor). Les résistants étaient-ils passés par là ? Toujours est-il qu'une certaine nuit, un train de matériel allemand s'est fait piéger. Plus de rails, la locomotive a plongé dans le vide, entraînant le convoi avec elle. Un

bel enchevêtrement ! Tout le trafic a été bloqué, le temps de mettre une organisation de secours en place. Notre convoi s'arrête à cent mètres à peine du lieu du déraillement. Le voyage est terminé pour mes amis les ambulants. Ils n'iront pas jusqu'à St-Brieuc ou Brest. Et moi, que vais-je faire ? J'ai bien envie de continuer. Les voyageurs doivent prendre un omnibus de secours à quelques centaines de mètres de là. Les premiers partent déjà à pied. Je prends une décision : je pars avec eux. Un sac postal pour ma valise, et en route, ou plutôt en rail, car nous marchons sur la voie de chemin de fer. Nous regardons en passant, au clair de lune, l'enchevêtrement de la locomotive et des wagons disloqués, amas de ferraille parmi ce gigantesque chantier en démolition qu'est l'Europe et le monde entier.

Avons-nous eu le temps de penser que notre train aurait pu être ce tas de ferraille, et nous à l'intérieur ? Mais ce n'est pas notre cas, et nous sommes passés à pied. Quelques cent mètres plus loin, l'omnibus nous attend. Je cherche un cheminot de la SNCF, et je me présente : « la Poste ! » Mot magique ! Avec un sac postal sur le dos, je peux me permettre cela... Et ça marche. Il met un compartiment entier à ma disposition. Et je commence à dire : « réservé à la poste ». Et, jusqu'à Morlaix, j'ai reçu, trié, livré du courrier à Lamballe, St-Brieuc, Guingamp, Plouaret et Morlaix. Chaque fois que le train ralentissait, je me mettais à la portière, et dès que je voyais le postier sur le quai de la gare, reconnaissable au sac qu'il portait, ou au chariot portant les sacs, je criais en passant : « La Poste », car j'étais en tête de train. À Morlaix, j'ai tout déposé à l'entrepôt, et j'ai filé sans tambour, ni trompette. Je cours encore...

Je me suis inscrit, rue Barrault, au centre d'enseignement pour les cours de rédacteur. Cela devait me permettre d'accéder aux cadres supérieurs de l'Administration des PTT. Ce ne fut pas le cas. Je pense que la cause principale de cet échec fut ma crainte déraisonnée de suivre des cours oraux. Timidité ? Certainement. Que j'ai dû combattre toute ma vie...

Le croirait-on ? Je n'ai donc pas été présent une seule fois rue Barrault. Quelle erreur ! D'autres se sont inscrits, et y sont allés. Certains ont réussi, et même très bien, d'autres ont échoué sans doute, mais au moins, ils auront essayé. Moi, j'ai laissé tomber. Pourquoi ? Répondre à cette question, c'est peut-être évoquer le problème de beaucoup de jeunes entre la sortie des études scolaires, et la trentaine. c'est-à-dire, les dix ou quinze années qui suivent la sortie de l'école. Beaucoup d'entre eux, pour ne pas dire la presque totalité, délaissent les études, les bouquins, le « culturel »... Ils ont autre chose en tête : s'amuser, se distraire, aller au spectacle, cinéma ou théâtre, sortir avec les copains et les copines, se marier, bref, jouir de la vie, de sa famille, des enfants qui naissent, qui sont adorables, et qui occupent tout notre temps. Et le temps passe très très vite. « Vous le regretterez plus tard », combien de fois n'ai-je pas entendu les instituteurs et les professeurs le dire. J'ai bien écouté, mais pas enregistré. Mon seul regret concernant la rue Barrault, c'est surtout de ne pas avoir suivi les cours pour ma formation personnelle. Je suis aujourd'hui (à 72 ans !) persuadé que les cours magistraux dispensés, les lectures conseillées et commentées, m'auraient été profitables. Que ne me suis-je inscrit à la bibliothèque pour lire certains auteurs conseillés. Je n'en lirais pas un seul, et, plus tard, au-delà de la trentaine, j'ignorerais superbement Malraux ou Gide, qui me joueront de mauvais tours aux concours que je passerais alors. Inadmissible ! Que n'ai-je suivi des cours comme à Morlaix, entre dix-huit et vingt ans. Changement de vie, fatigue, déception ? Je ne me cherche pas d'excuse : *mea culpa*...

Et, si un jour mes petits enfants lisent ces lignes consacrées à la culture, je dirais que la mienne n'est qu'une goutte d'eau dans cette mer immense !

**J'** ai mon billet de chemin de fer dans la poche pour Morlaix. Dans la soirée, à vingt heures, je prendrai place dans le train. Pour une fois, je ne voyagerai pas dans le wagon postal, où je n'ai pas été accepté pour une raison inconnue.

Mais ce jour-là, le 6 juin 1944, ne devait pas être un jour comme les autres ! Le matin, à quatre heures trente, j'étais dans ma chambre au quatrième, et par la fenêtre, je pouvais voir dans le ciel un spectacle grandiose et terrifiant en même temps : des centaines d'avions passaient au-dessus de nos têtes.

Vagues noires d'oiseaux de proie, elles défilaient sans cesse au-dessus de la capitale, se succédant sans interruption. Des flocons noirs comme de la fumée apparaissaient de temps en temps au milieu des forteresses volantes, mais la DCA ne me semble pas avoir été efficace ce jour-là, pas au-dessus de Paris en tous cas.

Ce jour-là n'était pas un jour ordinaire. Le « tam-tam » parisien nous annonça très vite la nouvelle : les Alliés débarquaient ! La nouvelle se propagea à une vitesse foudroyante. Quand je partis pour le travail, vers cinq heures trente, tout le monde était aux fenêtres, et même sur la rue.

Toute la journée, nous avons écouté les nouvelles, les discours à *Radio Londres*, les appels à agir ou à garder son calme. J'ai appris bien plus tard, comme tout le monde, que les messages transmis par les ondes étaient destinés aux résistants et aux agents alliés opérant avec eux. Ils concernaient principalement les voies de communications, qui étaient à détruire en priorité, pour empêcher les renforts allemands d'arriver en Normandie.

Les sabotages et les bombardements alliés eurent raison des lignes SNCF. Tout le trafic fut paralysé. La Résistance était heureusement bien structurée, et comptait dans ses rangs des unités bien expérimentées, qui s'étaient entraînées depuis longtemps à lutter dans l'ombre en vue du jour J. Et, en ce qui concerne le rail, les agents de la SNCF, les cheminots, étaient sur place et firent un excellent travail de sabotage. L'aviation alliée aussi, qui fut maîtresse des airs. Toutes les lignes furent bombardées et coupées, la « mienne » en particulier. ce qui m'empêcha de rejoindre Morlaix. Je restai donc à Paris ce soir-là. Mais j'allais quand même à la gare Montparnasse pour voir par hasard s'il n'y avait pas un train en partance pour la Bretagne. Hélas ! Tant mieux pour les Alliés, tant pis pour moi, bien fait pour les Allemands qui ne purent acheminer leurs renforts. Et ce 6 juin 1944, pendant que des soldats se battaient et mouraient sur les plages de débarquement, nous, les Français, regardions, hilares, les Allemands déconfits. Ce qui ne nous a pas empêché de vider nos sacs de paquets et de les trier. Des sacs qui furent rares ce jour-là, mais qui le deviendront de plus en plus au fil des jours qui vont s'écouler avant la Libération. Au centre de tri postal de St-Lazare, lorsque le trafic sera réduit à une peau de chagrin, nous serons inutiles. Et nous serons détachés ailleurs.

Reçus au cours du Surnuméraire, nous devions suivre un cours de trois mois pour apprendre le règlement postal. Mais la poste ayant surtout besoin d'une main d'œuvre jeune et pleine d'ardeur, nous fûmes mis immédiatement en chantier sur des postes de travail. Les uns se retrouvèrent dans les bureaux de Poste, les autres dans les bureaux gares, les autres dans les directions ou d'autres services.

Ceux affectés dans les bureaux gares eurent certainement le plus gros effort physique à fournir. Par hasard, je fus de ceux-là. Ce fut un travail usant, mais, à la clef, une carte d'ambulant précieuse pour retourner en Bretagne.

Vider des sacs n'apprend pas le règlement. Et, par rapport à d'autres, les Manac'h, Peron, le Floch, Fresnay et quelques autres, nous n'avions rien appris en dehors des sacs n° 7 !

Le cours se passa rue d'Alleray, dans le quinzième arrondissement, au-dessus des Chèques Postaux. Nous étions répartis dans deux salles, l'une pour la Poste, l'autre pour le Téléphone. J'aurais préféré le Téléphone, mais je fus désigné pour la Poste, ce qui n'empêcha pas que nous apprîmes également la réglementation téléphonique. Nous étions environ une quarantaine de stagiaires dans chaque salle. Nos deux instructeurs s'appelaient Cuidet et Barroux, l'un pour la Poste, l'autre pour le Téléphone.

Dès le premier jour, nous eûmes la visite, le 6 juillet 1944, d'un inspecteur général, qui nous tint à peu près ce langage : « Bonjours Messieurs, vous avez de la chance d'être présents ici, vous allez tout savoir sur la Poste. Êtes-vous satisfaits ? »

Je me lève sans réfléchir, et je lui réponds ceci : « Maintenant que nous avons travaillé comme des bagnards et que nous n'avons plus rien à faire à St-Lazare, l'Administration aurait bien pu nous laisser un peu au repos. D'autant plus que nous n'avons plus rien à manger. Je crois refléter ce que pense mes collègues de St-Lazare (murmures approbateurs). Comment voulez-vous que nous soyons contents ? »

Ainsi, dès le premier jour, je me fis remarquer, et je passai pour un rouspéteur. Mais, mes paroles ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd. Quelques jours plus tard, nous apprîmes officieusement que nous serions tous reçus à la fin du stage, vu l'effort que nous avons accompli depuis notre arrivée à Paris. Cela influença-t-il notre travail ? Sans doute...

À la fin du mois de juillet 1944, les Américains percèrent les lignes allemandes à Avranches, envahirent la Bretagne et ouvrirent la route de Paris. Je logeais à ce moment-là à l'hôtel Montmartre, en plein centre de Paris, où je me trouvais plus en sécurité qu'au 62 rue de Paris à Clichy. Il faut

dire que depuis un bon moment, les bombardements redoublaient d'intensité sur la banlieue parisienne. Les usines et les gares de triage étaient particulièrement visées. Les cours se poursuivent durant tous ces événements. Nous mangeons à la cantine des Chèques Postaux, qui se trouve à l'étage au-dessous de notre classe. Nous mangeons surtout des épinards à l'eau, mais nous ne crevons pas de faim, contrairement aux Parisiens qui souffrent. Après le repas, nous montons sur la terrasse de l'immeuble. La vue est superbe de là-haut, nous sommes en juillet et le temps est chaud. Cela chauffe aussi très fort pour les banlieusards, qui sont bombardés presque journallement par les avions Alliés. Nous en verrons plusieurs, bien qu'il ait été obligatoire de descendre à la cave en cas d'alerte. Je me souviens de l'un d'entre eux, sur Nanterre. De la fumée au loin, des escadrilles de forteresses volantes, la DCA allemande, l'éclatement des obus, des avions touchés qui tournoyaient au-dessus des banlieusards et qui piquaient vers le sol en laissant derrière eux une traînée noirâtre. Je préfère ne pas imaginer l'horreur de cette descente infernale, pour les malheureux aviateurs coincés dans l'avion.

Les victimes civiles sont également nombreuses, hélas. Mon oncle Louis fut l'une d'elles un jour qu'il travaillait dans son jardin, dans le Haut-Buc. Là où se trouve le château réquisitionné par les Allemands. C'était l'objectif visé, ce fut son jardin qui reçut les bombes. Et lui se retrouva coincé sous les branches d'un arbre abattu. Dégagé, on l'emmena à l'hôpital de Versailles. Heureusement, ce ne fut pas grave.

## XXI

**A**près la libération de Paris, les premiers trains de banlieue et le métro se remettent en route. La guerre n'est-elle pas finie pour les Parisiens ? À part les camions alliés et les jeunes gens portant le brassard FFI qui circulent dans Paris, toute la population reprend le travail.

Mais on fête aussi la Libération. Nous sortons tous les soirs. Ce qui ne va pas arranger mes cours, que je reprends à Vaugirard. Je ne peux travailler le soir (mais ai-je vraiment envie de travailler ?), et de fait, mes leçons s'en ressentent et sont négligées. Pour beaucoup d'entre nous, ce sera la même histoire. Certains d'entre nous ne repirent qu'avec un certain retard, ne sachant pas que les cours avaient recommencés, ou occupés ailleurs. Le jury, le jour de l'examen de sortie, sera indulgent, et nous serons tous reçus.

Auparavant, nous serons tous rassurés sur le sort de nos familles, lors de la Libération. À Morlaix, elle s'est aussi passée sans problèmes. À Brest, ce ne fut pas le cas, et c'est un tas de décombres que j'ai pu voir, quelques jours après la reddition des Allemands. Mais, nous pouvons lire le récit de toutes ces destructions dans toutes les bibliothèques municipales de nos villes.

Ces ruines encore fumantes m'ont laissé une étrange impression de fin de monde, qui s'est estompée avec le temps. Sauf devant les actualités télévisées qui montrent tous les jours de semblables images...

Après le cours du Surnu, je suis détaché au Dépôt Central de Rebut, situé au dernier étage de la Recette Principale des PTT, rue du Louvre. Nous sommes une centaine d'employés nichés là-haut. Tous les jours, nous trouvons sur notre table de travail, quelques trois cents lettres non



distribuées à leurs destinataires, faute d'adresse suffisante. Toutes ou presque parlent de ravitaillement : « J'ai bien reçu ton colis, il y avait dedans..., que les crêpes étaient bonnes..., et le gâteau donc... » Notre travail consistait à trouver l'adresse de l'expéditeur, qui souvent n'était pas inscrite à l'intérieur. Lorsqu'il y avait une signature lisible, il était possible de faire une tentative, comme Monsieur Durand, à X... Nous avons ainsi « sauvé » de nombreuses lettres, dont l'adresse du destinataire était mal libellée. Parfois, on trouvait à l'intérieur des enveloppes de l'argent, des billets de cinq ou dix francs, ou même des pièces de monnaie, ce qui est formellement interdit par le règlement. Il nous fallait donc établir une contravention.

Parmi les objets les plus marquants trouvés par les agents, je me souviens d'un appareil photo expédié en poste restante, avec la mention suivante « Je t'expédie cet appareil pour que tu puisses photographier ta chatte au soleil, et me l'envoyer ». Quelqu'un qui aimait bien les animaux, sans doute. Et je ne vous raconte pas tout ! Je suis resté au Centre des Rebutis trois mois, puis je fus détaché sur un autre service de la RP, celui de la Caisse. Nous devions montrer patte blanche pour y entrer, est-ce toujours le cas aujourd'hui ? Notre travail consistait à compter des billets et des billets, durant six heures. Un travail aussi passionnant que celui des rebutis. Il y a tout de même d'ingrâtes positions de travail à la Poste. Ailleurs aussi. Qu'il est loin le temps où je parcourais, libre, la campagne aux environs de Morlaix...

Mais, je ne vais pas rester longtemps à Paris-Caisse, car une autre voie glorieuse m'attend, le service militaire. J'y restais treize mois et je fus démobilisé en avril 1946.

Je repris le travail à Paris RP, à la caisse où je léchais à nouveau les billets. Tombais-je neurasthénique à la suite de ce boulot ? Toujours est-il qu'un comité médical estima urgent de me renvoyer en province. C'est ainsi que je fus muté à Vitry, le 21 novembre 1946.

Grâce aux facteurs, je trouvais une chambre meublée, rue Bertrand-d'Argentré. J'étais obligé de passer par la salle à manger pour entrer chez « moi ». Et il fallait utiliser des patins, quelle horreur ! J'étais tombé dans la plus belle ville bourgeoise de tout le grand Ouest ! Mais je m'habituais petit à petit, et sans trop de mal à cette vie tranquille. Au restaurant, je mangeais aussi bien qu'on pouvait le faire à cette période encore proche de la guerre. Il y avait bien parfois des haricots secs un peu trop durs, mais, il fallait s'en contenter. En 1946, le ravitaillement n'était pas redevenu tout à fait normal, et il fallait toujours courir après les principales denrées alimentaires de base. Aussi, les mérites de Mme Geffray, notre restauratrice, étaient réels. Et je m'entendais bien avec mes deux compagnons de table. J'ai passé trois ans en leur compagnie.

Et je tombe dans les doux filets de l'amour (c'est pas bien dit ça !). Commence alors une année sabbatique. Présenté à la famille, je suis, enfin je le suppose, examiné sous toutes les coutures par mes futurs beau-père, belle-mère, belles-sœurs et beau-frère. Tous très sympathiques avec lesquels je m'entendrai bien.

Le « Père Jan » est chef-mécanicien sur une locomotive à vapeur. Son épouse, M<sup>me</sup> Jan, est femme au foyer. Mes deux futures belles-sœurs sont jeunes et pleines d'ardeur, ainsi que Bernard, mon futur beau-frère.

Me voilà donc admis dans une nouvelle famille, en tant que célibataire. Je vais apprendre à jouer aux palets, à la manille, aux petits chevaux. J'aime bien les chevaux, mais à ce point !

Et, nous nous marions. Civilement, le 30 septembre 1949, à la mairie de Vitré, et... nous nous séparons immédiatement pour aller dormir, moi dans ma chambre de célibataire, Annick, chez ses parents. Drôle d'époque, où les mariés ne pouvaient rester ensemble le jour de leur mariage. Il ne fallait pas transgresser les coutumes de ce temps-là : ne pas se mettre en ménage sans avoir satisfait aux rites de la religion. Depuis, cela a bien changé !

Mais revenons à la Poste. Si je devais décrire la vie au travail des employés du bureau de Poste de Vitré, et celle que j'ai menée durant vingt-neuf ans, il me faudrait quelques mois supplémentaires pour la raconter. Or, le temps n'attend pas. Il défile même à toute allure sous nos yeux !

Je suis donc arrivé à Vitré, Porte de la Bretagne où il n'y a plus de défenses pour lutter contre la Royauté Française qui n'existe plus. Il reste un très beau château féodal datant du XI<sup>e</sup> siècle et de nombreux vestiges de fortifications aujourd'hui. Bref, c'est une belle ville médiévale qui essaye de retrouver un certain cachet en rénovant la ville ancienne. Braquons notre projecteur sur le bureau de Poste. Je pensais que Vitré ne serait qu'une étape avant de revenir dans ma Bretagne natale.

Cela fait trois ans que je travaille dans cette charmante ville, je connais bien le bureau où le travail ne diffère guère des autres bureaux de France et de Bretagne. Arrivée du courrier à cinq heures trente, ouverture des sacs, tri du courrier, inscription des recommandés, des mandats, des recouvrements, départ en tournée des facteurs, distribution du courrier aux boîtiers ; autant d'activités que tous les postiers connaissent bien. Un impératif : il faut être prêt à l'heure.

J'ai totalisé vingt-neuf ans de présence et je connaissais parfaitement tous les services par lesquels je suis passé : exécution, contrôle, responsabilité de la marche du service en tant qu'adjoint du receveur, que je remplacerai lorsque l'ancienneté me désignera pour cette fonction. Vous raconter ce travail quotidien, qui devient vite une routine, vous lasserait sans doute assez vite. C'est pourquoi je me limiterai à ne vous décrire que quelques anecdotes ou souvenirs particuliers.

## XXII

**C**onnaissez-vous les correspondants postaux ? Imaginez une enseigne sur l'une des maisons d'un bourg rural qui porte l'inscription : Correspondant postal. Vous entrez comme chez vous, un particulier vous reçoit, et vous pouvez lui acheter des timbres, expédier un mandat, déposer ou recevoir un colis postal, bref effectuer quelques opérations simples qui vous dépanneront sans vous déplacer à la ville voisine. C'est simple, mais utile. Vous pouvez également lui acheter un kilo de beurre ou une livre de carottes, ou encore consommer un petit rouge au bar en achetant un paquet de cigarettes, car ces correspondants postaux sont souvent des épiciers, des débitants de boissons ou exploitants d'autres commerces. À Vitré, vingt-quatre correspondants postaux sont reliés au bureau. Je peux aujourd'hui encore vous les citer de mémoire :

Circuit n° 1 : Bourgon, Bréal/Vitré, La Chapelle-Erbrée, La Croisille, Mondevert, Montautour, Princé, St-Mhervé, Balazé,

Circuit n° 2 : Dourdain, Landravan, Mecé, Montreuil/Pérouse, St-Christophe-des-Bois, Taillis, Broons/Vilaine, Champeaux, Chancé, Cornillé, Pocé-les-Bois, St-Aubin-des-Landes, St-Didier, St-Jean/Vilaine, St-Melaine. (le compte y est, la mémoire est encore bonne !).

Chaque matin, nous leur expédions des correspondances ordinaires, des recommandés, des mandats, des recouvrements, quelques colis postaux. Chaque soir, ils nous renvoient leurs opérations de la journée et leur comptabilité, le tout dans un sac fermé par une chaîne munie d'un cadenas. Ne sommes nous pas dans un pays médiéval ? Le souvenir qu'il me reste surtout, c'est le fouillis de l'ouverture et la remise en ordre entre

dix-neuf et vingt-et-une heures. Mais le service public était assuré et chaque commune avait son « bureau de Poste ». N'était-ce pas l'essentiel ? En 1955, j'ai accepté un déplacement pour renforcer l'effectif du bureau de Paramé durant la saison estivale, en juillet et août. Nous arrivons donc à Paramé, localité qui possède une très belle plage nommée Rochebonne, située auprès de la ville corsaire de St-Malo. Notre premier souci, c'est la chasse au logement, en garni heureusement, car nous devons déménager trois fois en cours de saison, et plusieurs autres fois durant les suivantes. Pendant la journée, mon épouse va à la plage l'après-midi, quand il fait beau, avec les enfants. Pour ceux-ci, quelles belles vacances !

Au bureau, je me souviens surtout du premier jour. N'ayant que rarement tenu un guichet, je me retrouve derrière l'une des deux positions du bureau, celle qui effectue les paiements, et plus particulièrement ce jour-là, les pensions. Je n'ai jamais payé une pension de ma vie de postier, ni même un mandat depuis que je suis entré aux PTT, sauf comme facteur auxiliaire.

Il est facile d'imaginer la suite : une queue, mais une queue qui n'en finit pas, jusqu'à l'extérieur du bureau. Et cependant, je me rappelle que ce fut calme, sans trop de grincements de dents parmi les pensionnés habitués à toucher chaque trimestre leur pension, à l'aide de leur carnet à souche.

À la fin de la vacation, je connaissais par cœur la manière de payer une pension. Quant à la caisse, inutile de vous dire que je partis déjeuner sans avoir établi la situation. Ce fut bien la seule fois où cela m'arriva. Heureusement qu'en revenant au bureau dans le courant de l'après-midi, l'inspecteur avait redressé mes comptes, qui s'avèrent justes. Ouf !

Ensuite, le métier de guichetier devint assez vite routinier. Aux usagers habituels du bureau que je ne connaissais pas, vinrent s'ajouter les estivants. Ils venaient surtout le matin et le soir. L'après-midi, s'il faisait beau, ils allaient se bronzer à la plage, et pour nous c'était le calme plat.

Par contre, s'il pleuvait, la salle d'attente était pleine. C'est pourquoi nous préférons le beau temps.

Nous avons gardé un excellent souvenir de Paramé. Pour nos déplacements, à l'aller comme au retour, c'était l'un de nos amis de Vitré qui nous conduisait et nous ramenait en voiture. Comme remerciement, il n'acceptait rien, sauf de manger un pot-au-feu que mon épouse préparait à merveille. Quels bons moments passés ensemble. J'ai une pensée émue pour ce cher ami trop tôt disparu.

Au bureau, deux anecdotes me reviennent en mémoire : ayant un jour ouvert un parapluie à l'intérieur du bureau, tout à coup, que vois-je : une factrice auxiliaire fondre en larmes. Interloqué, je demande discrètement : « que lui arrive-t-il ? » Et c'est ainsi que j'apprends que certains sont superstitieux : ouvrir un parapluie dans une maison porte malheur ! Le ciel ne nous est pas tombé sur la tête pour autant.

Deuxième anecdote : la poste restante était et l'est sans doute toujours, signalée à notre attention comme devant faire l'objet de toute notre vigilance. Un matin, n'ayant pas eu le temps de classer les lettres reçues dans le casier de la poste restante, je les place devant moi en attendant un moment propice pour effectuer ce travail.

Un couple se présente au guichet. Le monsieur me remet sa carte d'identité en disant « poste restante ». Je cherche, il y a bien une lettre à son nom, que je m'apprête à lui donner. Entre temps, j'aperçois le Receveur qui me fait de grands gestes de dénégations, à partir de la salle de tri d'où il ne peut être vu de la salle d'attente des guichets. Je demande au client de bien vouloir m'excuser, vais voir mon patron, qui me dit : « Surtout, ne remettez pas cette lettre, car le destinataire a demandé hier la réexpédition de son courrier, qui aurait déjà dû être faite. Et comme il a sa femme avec lui, surtout ne la lui livrez pas ». Je retourne au guichet, dis avec aplomb : « rien Monsieur », et la dame de répondre « mais si monsieur, j'ai vu une lettre dans vos mains ». Et moi de rétorquer : « erreur

Madame!» Je maintins ce point de vue mordicus, et le couple finit par sortir. Une demi-heure plus tard, le client revint, seul. Je lui remis la lettre qu'il prend avec un ouf de soulagement, en me remerciant chaleureusement. Ah, si la Poste restante pouvait raconter toutes ses correspondances secrètes...

Si je n'ai pas continué ces déplacements, c'est à cause du Receveur de Vitré, qui, ayant eu des difficultés dans son service à cause de mon absence, (remplacé par un auxiliaire ne connaissant rien au service), me demanda d'y renoncer. Ce que je fis après beaucoup d'hésitation. Nous fûmes quittes à louer, et, à notre tour, nous devînmes des estivants. Et, nos vacances se passèrent en Bretagne ou en Vendée, et ensuite en caravane à Noirmoutiers, Concarneau, au Dossen et au Val André, toujours au bord de la mer.

## XXIII

**P**ar la magie de l'écriture, je passe rapidement sur les années suivantes et nous nous retrouvons en mai 1968. Sombres jours pour nous dès le neuf mai. Le receveur m'appelle dans son bureau à dix-huit heures trente et m'annonce le décès subit de ma mère. Je l'ai regardé quelques secondes en silence, sans réagir, assommé par cette nouvelle. Le patron a été très chic et m'a laissé partir immédiatement, après que j'ai tant bien que mal remis de l'ordre dans les affaires en cours. Après avoir confié nos quatre enfants et notre berger allemand à mes beaux-parents, nous partons pour Morlaix. Et nous connaissons tous un vide immense. Aujourd'hui encore, en écrivant ces lignes, malgré le temps qui passe, j'éprouve une certaine mélancolie mêlée de tristesse en pensant à celle qui fut une mère attentionnée durant toute sa vie. Et j'éprouverai les mêmes sentiments lors du décès de mon père, vingt ans plus tard.

À notre retour, au bureau, c'est la grève, comme ailleurs en France. Le personnel occupe sérieusement le bureau, avec l'accord du receveur qui lui a demandé de surveiller le matériel avec attention. Et, nous suivons les événements, Paris, le bouillonnement des idées, les barricades, les heurts entre étudiants et CRS, une révolution peut-être évitée de justesse. Je me souviens surtout des réunions syndicales au bureau et à l'école, où je suis tout étonné de me retrouver en compagnie de nos deux aînés, Jean-Yves et Patrick, qu'il me semble ne pas avoir vu grandir.

Et ce furent les accords de Grenelle et un discours du Général de Gaulle qui clôturèrent cette période de troubles revendicatifs ; nous rendîmes le bureau en bon état au receveur et nous reprîmes le travail. Ce fut difficile.



Tous les usagers voulaient rattraper le retard, qui dans leur courrier, qui au téléphone. Or, la machine postale, après trois semaines de grève, ne se remet pas en route assez vite au gré de certains. Et notre rôle est de calmer les clients les plus excités.

L'un d'eux devient même fou furieux (presque) et menace une employée du guichet qui n'y peut rien. Motif : il n'arrive pas à obtenir le central téléphonique à partir de son entreprise.

J'arrive à le calmer, lui démontre que le Central est prêt de sauter, l'invite même à monter là-haut, au premier étage, où il s'aperçoit que presque toutes les lumières sont allumées, sur toutes les positions de travail. Ce sont les appels des abonnés. Il comprend difficilement, et maudit mai 1968. Ah ! S'il le pouvait, il changerait la face du monde. Et le monde, surtout au central téléphonique, va changer. Il va même disparaître...

Un central téléphonique automatique va le remplacer, et l'ancien, comme Carthage, sera détruit. Après sa destruction, c'est comme si une bombe avait éclaté au 1er étage, image que l'on voit trop souvent sur nos écrans de télévision, victimes et vitres cassées en moins. Des victimes, il y eut pourtant : ce furent les téléphonistes, au nombre d'une trentaine, qui durent changer leurs habitudes. Certaines d'entre elles descendirent au service postal, d'autres furent mutées à Rennes ou ailleurs. Quelques techniciens restèrent dans le nouveau central automatique construit dans un quartier périphérique. D'autres encore travaillèrent un certain nombre de mois dans une cabane érigée dans la cour du bureau. Ce fut une reconversion difficile, malgré les moyens mis en œuvre. Des stages furent organisés pour les dames du téléphone, et je fus mis à contribution pour assurer la reconversion de celles qui se retrouvèrent au service postal à Vitré. Aujourd'hui, quelques vingt ans plus tard, lorsque nous parlons de cette période mouvementée, c'est avec regret que nous évoquons l'ambiance qui régnait dans l'ancien central. C'était vivant, joyeux, animé, une ruche

bourdonnante d'activités. Et cette société qui continue à s'automatiser, à s'informatiser, à remplacer les hommes et les femmes par des machines, c'est-à-dire à supprimer de nombreux emplois, que devons-nous en penser ? L'avenir qui s'annonce difficile nous le dira peut-être...

Au service postal aussi, tout change. Le manuel est remplacé par la mécanique. « Olivetti » et « Olympia » trônent désormais sur toutes les tables de travail. L'étoile de fin de vacation est le signe de comptes impeccables. C'est un bouleversement de toutes nos habitudes. C'est aussi une simplification de toute la comptabilité manuelle qui soulage le travail du personnel. Cela changera bien plus lorsque le bureau s'informatisera. Une véritable révolution, je suppose, mais je ne serais plus là... Avant de quitter Vitré, j'ai dû prouver que j'étais capable de gérer un bureau de poste. Ce fut dans des conditions bizarres, presque forcées.

Fin juin, le receveur m'appelle dans son bureau où il me demande à brûle pourpoint : « Seriez-vous volontaire pour effectuer un remplacement à Rennes Croix Carrée ? » Je lui réponds : « Cela demande réflexion ». Et lui de me renvoyer la balle : « Vous postulez une recette, c'est une chance à saisir de prouver vos capacités, j'ai la direction au bout du fil, vous avez trente secondes pour réfléchir ». Et, c'est ainsi que j'ai accepté, après avoir réfléchi trente secondes, un détachement à Rennes Croix-Carrée pour le lendemain.

Sans aucune préparation, du jour au lendemain, je me retrouve à la tête d'un bureau de poste, où le titulaire est tout heureux de partir en congé dans sa Corse natale pour cinq semaines. Ce stage forcé fut sans doute un essai réussi, car quelque temps plus tard, c'est moi qui devins titulaire d'un poste. Souvenir amusant : c'est bien la première et la dernière fois que je dormis sur un lit de camp devant le coffre fort d'un bureau de poste ! Nous allons donc quitter Vitré où j'ai passé vingt-neuf ans dans cette bonne ville où Henri IV aurait dit, paraît-t-il : « Si je n'étais Roy de France, je voudrais être Bourgeois de Vitré ».

Que de souvenirs remontent à la surface. Je me rappelle ce matin où j'arrive à cinq heures vingt auprès du bureau. D'habitude, seules quelques lumières signalent que le manutentionnaire est arrivé pour ouvrir le bureau, et pour recevoir le courrier. Ce jour-là, je suis frappé par l'éclairage inhabituel. Tout est allumé en bas, en haut et chez le receveur.

J'entre, demande à l'employé ce qui se passe ; il est aussi perplexe que moi et, le téléphone sonne. Je décroche et entends :

– « Il est mort. »

– « Qui est mort ? »

– « Le receveur. »

Et je me vois encore répondre : « Ce n'est pas possible, hier soir il arrosait encore ses fleurs dans la salle d'attente. »

Le veilleur de nuit demande un volontaire pour mettre sa cravate au receveur. C'est bien aussi la première et la dernière fois que je procéderaï à cette opération non prévue par le règlement dans un bureau de poste.

Quand je pense que Monsieur G... avait retardé son départ en retraite parce qu'il avait fait construire et voulait finir de rembourser ses emprunts auparavant. Hélas, le sort en décida autrement. Le bureau tout entier en fut attristé, car c'était un homme charmant. Adieu, Monsieur le receveur.

Durant vingt-neuf ans, nous eûmes quatre receveurs, preuve d'une stabilité remarquable. Les trois autres mériteraient également de ma part quelques lignes, mais comme vous le savez, ce n'est qu'après la mort que le vivant est reconnu. Alors, allez en paix, receveurs que j'ai connus, nous nous sommes bien entendus dans les moments faciles et parfois difficiles.

Ces moments également partagés en compagnie d'un personnel compétent, que j'ai toujours apprécié. J'ai souvenir d'un excellent employé (mais je pourrais aussi bien en citer d'autres), entreposeur à la gare (il y avait encore un entrepôt) qui tirait son chariot tous les soirs à dix-huit heures, sur la rue pavée de la rue Borderie. Il venait chercher le courrier

au bureau. Et, chaque jour, il nous racontait une histoire amusante, jamais la même, ce qui était étonnant et remarquable. Malgré l'heure tardive, il était tellement vivant et sympathique, qu'il nous distrait chaque fois pendant le service à cette heure chargée de la journée.

Brave Henri, tu as aujourd'hui 98 ans, mais je t'entends toujours comme si c'était hier nous chanter au cours du vin d'honneur (comme à de nombreux départs auparavant), qui nous fut offert par le Personnel :

– « Dors min p'tit quinquin, min p'tit quinquin

– Min gros rogin

– Te m'f'ras du chagrin

– Si tu n'dors point jusqu'à demain »

et que nous reprenions tous en chœur. Joyeux moments !

## XXIV

**A** cinquante-deux ans, me voilà nommé Receveur des Postes à Hennebont. Pour nous débute une nouvelle vie. Pourquoi si tard ? Tout simplement parce qu'à la suite de différentes réformes, j'ai été successivement nommé inspecteur, puis inspecteur central sur place. J'avais bien postulé une recette depuis longtemps, mais chaque fois prêt d'atteindre mon but, il me fallait recommencer et renouveler ma demande pour une classe supérieure. J'ai beaucoup hésité à accepter... et mon épouse aussi ! Nos enfants nous ont-ils influencé pour accepter ce changement, je n'en serais pas surpris et je me remémore très bien un vote démocratique en famille pour ce changement. Vitré que nous regrettons, nous laissons tellement d'attaches derrière nous.

Deux de nos enfants ont déjà quitté le foyer familial, et sont entrés dans la vie active, l'un postier à Paris, l'autre enseignant ou en passe de l'être à Vitré. Tous deux mariés, nous sommes déjà grands-parents. Comme la roue tourne !

Et, c'est le énième déménagement : paquets, meubles démontés, chargement du camion, nous connaissons et devenons presque des spécialistes en la matière.

Joyeux débarquement à Hennebont, emménagement, prise de service, passation de pouvoirs, présentation au personnel par l'inspecteur. Pour la première fois de mon existence, j'entends des « Monsieur le Receveur » en quantité industrielle ! Il faudra bien que je m'y habitue. Je serai photographié devant le bureau, avec notre fidèle berger allemand, Milord, que nous a confié avant de partir à Paris notre fils aîné. Est-ce pour faire peur au public et décourager d'éventuels cambrioleurs ? Non, je n'y pense

pas à ce moment-là. Mais, le problème de la sécurité sera toujours l'une de nos préoccupations majeures, durant les huit années où j'ai eu la responsabilité d'un bureau, et nous en serons toujours imprégnés. Heureusement, nous n'avons pas connu de hold-up, fait courant à cette époque. Pour nous, la sécurité est une première nouveauté. Il y en aura d'autres. Vu d'en haut, c'est-à-dire du logement de fonction situé au premier étage, au-dessus du bureau, nous assistons au spectacle.

Devant chez nous, passe la rue principale. Durant trois jours, ce sera le déferlement des estivants vers le sud de la Bretagne. Nous sommes fin juin, les vacances scolaires commencent et tout le trafic passe devant le bureau. Pour nous, habitués au calme d'une rue paisible à Vitré, c'est infernal.

L'isolation acoustique du bâtiment est nulle. Le jour, pour parler, il faut élever la voix, la télévision fonctionne mal, à cause de l'antenne qui n'est pas adaptée pour recevoir correctement les émissions (la direction sera compréhensive et y remédiera). La nuit, notre sommeil n'est pas réparateur. Au bureau, j'ai regardé et écouté cette circulation et demandé si c'était tous les jours pareil. Heureusement non, m'a-t-il été répondu, c'est un week-end exceptionnel ; il en sera de même fin juillet. J'ai dû manifester notre inquiétude auprès de la direction, car je me souviens avoir été contacté à plusieurs reprises pour savoir si nous nous habituions au bruit. Ce furent d'ailleurs nos premiers contact avec la Direction du Morbihan, avec laquelle j'ai eu ensuite d'excellents rapports sur tous les plans.

Je n'ai pas encore exercé le métier de receveur, sauf occasionnellement à Rennes Croix-Carrée. Mais j'ai pu, durant toute ma carrière passée à Vitré, observer les habitudes des titulaires en place, même si je n'ai pas eu l'occasion de les remplacer, à cause de l'ancienneté. C'est pourquoi, dès le départ de mes nouvelles fonctions, je me fixe un emploi du temps provisoire. Levé à cinq heures trente, je fais ma toilette, prends mon petit

déjeuner, puis je sors en compagnie de notre chien Milord. Nous musardons le long du Blavet, une promenade matinale que nous apprécions tous les deux : nous sommes seuls, c'est le calme le plus complet, le paysage est reposant, il y a de la verdure, le fleuve coule lentement, j'aime ces instants paisibles.

Au retour, vers sept heures, je descends au bureau. Je commence toujours par ouvrir la sacoche de la Direction : notes de services, circulaires départementales et régionales, bulletins officiels... Du contenu de cette sacoche dépendra souvent l'orientation du travail de la journée. Puis j'ouvre le courrier adressé au bureau, et effectue déjà un classement des affaires à traiter en priorité. Avec l'expérience, je classerai immédiatement dans plusieurs chemises, ce que les différents services doivent traiter : Inspecteur, Bureau d'ordre, Distribution. Ainsi, chacun pourra agir en fonction de ce qui le concerne.

Ensuite, je passe dans les services et je salue tous mes collaborateurs. Dès le départ, je m'applique à reconnaître le plus vite possible chacun personnellement. Je n'éprouve aucune difficulté à ce genre d'exercice, j'ai eu l'habitude de diriger des services à Vitré. Lorsqu'ils me connaîtront mieux, chacun pourra, à ce moment là, m'entretenir des problèmes qui le préoccupent, ou me demander rendez-vous dans mon bureau. Après ce contact avec le personnel, je reviens régler les affaires urgentes en instance sur le bureau. Et, à Hennebont comme ailleurs, c'est la routine qui s'installe : je remonte à l'appartement vers neuf heures, puis je travaille jusqu'à midi. De treize à seize heures, j'essaie de conserver une plage disponible pour la famille, et ensuite, jusqu'à dix-neuf heures, je règle les dernières affaires avant le départ du courrier...

Comme pour Vitré, je ne vais pas raconter le travail des services d'exécution que tout le monde connaît : départ des préposés en distribution, fonctionnement des guichets, retour des préposés, fermeture des guichets, départ du courrier.

Je vais donc me contenter de décrire les particularités de mon nouveau métier... qui est celui d'un postier, et qui me semble pourtant complètement différent. Je n'ai plus de trajet à effectuer, j'ai un bureau d'ordre à ma disposition, la responsabilité matérielle de tout le bâtiment, et la responsabilité financière du poste comptable. De plus, il me faut être vingt-quatre heures sur vingt-quatre disponible pour la Poste. Plus tard, viendront s'ajouter le commercial et les réunions de groupement.

Responsable d'un poste comptable. À Vitré, il fallait que chaque position de travail termine avec l'« étoile ». À Hennebont, c'est toute la comptabilité générale du bureau qui doit être juste au centime près.

C'est le rôle des deux dames préposées au service de la caisse. Ce sont des employées expérimentées en qui je peux avoir totalement confiance. En cas de différence, elles cherchent l'erreur, et ne quittent le bureau qu'après l'avoir trouvée. Rarement, elles ont eu besoin de mes services ; je ne me souviens que d'une seule fois, à propos d'une erreur dans la tenue du C.C.P. du bureau, qu'elles n'arrivaient pas à redresser.

À Vitré, je protestais lorsque le receveur retirait des services dont j'avais la charge, les employés les plus expérimentés pour les remplacements des agents du bureau d'ordre et de la caisse. J'arguais que c'était l'organisation des services des guichets et des positions arrières qui en pâtissaient. À Hennebont, je changeais d'opinion : je choisis les meilleures unités pour effectuer les remplacement des B.O. et de la caisse. Pas question de mettre un agent inexpérimenté, sans formation, dans ces services ! Ces agents s'occupent, non seulement de la caisse, mais aussi de la situation du personnel, des pièces comptables à fournir en quinzaine, en fin de mois ou d'année. À Hennebont, l'une d'elles était installée dans mon bureau, faute de place. Ce qui, à bien y réfléchir est un avantage et un inconvénient. L'avantage, c'est par exemple, en cas d'absence, d'avoir une personne prête à répondre au téléphone ou à noter un rendez-vous...



L'inconvénient, lorsque je suis au bureau, c'est d'avoir toujours un tiers à portée de voix, quand je téléphone par exemple. Mais, la seule employée (ou ses remplaçantes) qui a occupé cette position de travail, a parfaitement rempli sa fonction avec tact et discrétion, durant les quatre années où je fus en poste à Hennebont. Je dirais même qu'elle fut très utile...

## XXV

**C**ar, absent du bureau, je l'ai souvent été. À cause du « Commercial ». C'est un mot qui devenait de plus en plus obsédant aux PTT. Sur les circulaires que nous recevions de la direction, c'était presque chaque jour que nous avions des directives du service commercial. Un mot qui ne convenait pas à mon oreille. Mais, comme les autres receveurs du groupement, j'ai fait du « commercial », et même beaucoup. Pourquoi ?

Pour une raison très simple : le service public subissait (et subit toujours), une concurrence acharnée de la part des banques. Or, durant mon passage à Hennebont, il s'annonçait une profonde transformation du mode de paiement des pensions, retraites, allocations. En fait, le paiement par mandat à domicile était en voie de disparition, remplacé par virement sur compte courant dans les banques... ou à la Poste, ou encore aux services du Trésor. Il valait mieux que ce soit la Poste, n'est-ce pas ? Alors je me lançais dans la mêlée. Je réussis à convaincre les agents, que ce soit ceux des guichets ou ceux de la distribution, qu'il fallait se battre pour défendre le service public de la Poste menacé, et conserver ce trafic.

C'est comme cela que je « sortis du bureau », ainsi que le préconisaient les inspecteurs du service commercial de la direction. Je sortis à Hennebont, je sortis aux environs dans la campagne, tenant compagnie aux préposés de la distribution. Nous ouvrîmes quantité de comptes courants, principalement à la Caisse Nationale d'Épargne. Il était plus facile de convaincre les usagers d'opter pour le Livret de Caisse d'Épargne, à cause de l'intérêt versé en fin d'année. Je réussis aussi à en persuader quelques-uns d'ouvrir des plans d'épargne-logement que je considérais comme un

des meilleurs placements, en ayant un moi-même, ce qui était le meilleur argument.

Ces ouvertures occupèrent une bonne partie de mes journées de travail. Elles eurent une incidence sur le trafic du bureau qui augmenta dans de fortes proportions, trop fortes à mon avis, car le personnel avait du mal à suivre au moment des échéances. J'espère aujourd'hui, avec l'informatisation des bureaux, que ces problèmes sont résolus? Ces changements eurent pour moi une autre incidence : pour la première fois de ma carrière, la notation de ma feuille de carrière augmenta d'un cran, ce qui n'est pas grand chose, mais cela fait toujours plaisir.

Je n'étais pas le seul receveur de la région à défendre le Service Public. Ceux du groupement, dont je faisais partie, se battaient aussi pour le conserver.

Ce groupement comprenait les bureaux de : Inzinzac-Lochrist, Languidic, Locmiquélic, Port-Louis, Caudan, Plouay, Pluvigner, Landévant. À la première réunion qui eut lieu à Port-Louis, je crois, je fus élu à l'unanimité, responsable du groupement. Est-ce parce que j'étais le plus ancien, ou le nouveau, ou parce que Hennebont occupait une position centrale parmi ces bureaux, ou tout simplement pour remplacer l'ancien receveur d'Hennebont, je ne sais.

Je n'avais entendu parler des groupements que par un ancien receveur de Vitré, qui revenait toujours des réunions, l'air béat, parce qu'il avait bien mangé : il mesurait un mètre quatre-vingt-douze, et pesait plus de cent kilos! (c'était aussi un excellent patron). Au cours des receveurs à Evry, il en avait bien été question, mais superficiellement. J'étais donc « neuf » dans le métier. Après quelques directives de la direction, je décidais de mener ces réunions comme celles que j'organisais à Vitré à des titres divers.

En fait, ce ne fut pas difficile. Mes collègues receveurs étaient tous plus anciens que moi dans le métier. Aussi, tout en dirigeant la réunion, je

leur laissais la parole. Ce n'est pas toujours très facile de freiner un bavard lorsqu'il est lancé sur un sujet qui lui tient à cœur, pas plus que de sortir un muet de sa réserve ; mais j'ai réussi à animer ces réunions pour qu'elles ne deviennent pas trop contraignantes.

Et, il y avait toujours l'envoyé providentiel du service commercial de la direction, qui venait nous exhorter à agir, et qui nous prodiguait la bonne parole. Je l'écoutais (je n'étais pas encore à moitié sourd !) le temps qu'il nous distille ses informations, mais je faisais toujours en sorte que les receveurs parlent des problèmes de leurs bureaux. Car, je m'en suis vite aperçu, ces receveurs avaient beaucoup de choses à dire : sur leur personnel, le matériel, les bâtiments, les frais de régie, le travail. Et souvent, sinon toujours, c'était le manque de moyens pour exercer convenablement leur métier qui restait leur principale préoccupation. Face aux banques, nos principaux concurrents, ils menaient une action efficace pour conserver leur trafic. Je n'eus donc pas à les convaincre, ils obtenaient d'ailleurs pour la majorité d'entre eux, d'excellents résultats.

Pour les moyens, je fus très vite convaincu que nous n'étions pas de poids contre nos rivaux : ils avaient souvent des locaux neufs et fonctionnels, bien rénovés, des agents offensifs sur le marché. Mais nous avions un avantage indéniable pour les concurrencer : la distribution. À condition que les préposés acceptent de jouer le jeu. Il faut croire qu'ils l'acceptèrent, puisque la plupart d'entre nous obtinrent des résultats plus que convenables. Après la réunion venait le moment de la détente. C'est là que je retrouvais le restaurant et le repas tant apprécié et célébré par mon collègue (aujourd'hui en retraite depuis longtemps) de Vitré. Et, c'est vrai qu'au cours de ces moments conviviaux, j'ai mangé d'excellentes langoustines par exemple !

Au cours de ce repas, il était, par principe, interdit de parler Poste. Et de quoi parlions-nous pour la plupart du temps : de la Poste ! De la vie au travail, des logements de fonction, des villes ou bourgs dans lesquels nous

habitations, du sort de nos épouses aussi dans ces bureaux de poste.

Nous avons lié des amitiés durables avec le receveur de Inzinzac-Lochrist et son épouse. Lochrist avait cette particularité d'être attenante à Hennebont, et une certaine partie de sa population était desservie par la distribution de chez nous. Nous avons donc conclu un arrangement pour les comptes ouverts par les préposés : les ouvertures étaient prises en compte par le bureau d'Hennebont, et pour les comptes locaux, le choix était proposé à l'usager entre les deux bourgades. En général, ce dernier choisissait Lochrist, parce que plus près de son domicile. Mais, nous avons gagné à nous entendre.

Nos épouses aussi sympathisèrent. Et aujourd'hui encore, malgré l'éloignement, nous sommes restés en relation.

Quatre ans en poste à Hennebont, et nous étions au même titre que les indigènes. La famille s'est agrandie et nous comptons parmi les petits enfants deux nouvelles unités : Morgane et Erwan. Hélas, aussi en moins, le père de mon épouse, perte qui nous marque tous douloureusement. C'est la vie qui tourne... Nous accueillons mon père, retraité des PTT, qui avec l'âge, aime de plus en plus se retremper dans la vie de famille, autant chez nous qu'à Saumur où habite maintenant ma sœur, qu'à Morlaix où réside mon frère.

Au bureau, le travail devient routinier. Heureusement qu'il y a parfois des événements comiques et parfois cocasses qui viennent agrémenter nos journées.

Ainsi, un jour, une dame demande à rencontrer le receveur. Je la reçois, et elle m'explique le but de sa visite :

« Ce matin, me raconte-t-elle, le facteur, Monsieur P... m'a payé un mandat, et comme je signais, il s'est approché trop près de moi pour que je n'y décèle pas certaines intentions perverses. J'ai dû courir autour de la table, alors qu'il me poursuivait. C'est pour cela que je vous demande d'intervenir ». Je lui demande : « Souhaitez-vous porter plainte ou bien déposer

une réclamation ? Je peux établir un rapport pour la direction, et il sera sévèrement puni ».

Et, à ma grande surprise, elle m'a répondu : « Oh ! Non, Monsieur le receveur, je ne lui souhaite pas de mal, il est si gentil ! »

J'ai conservé mon sérieux... difficilement. Le lendemain, j'ai appelé P... dans mon bureau, lui ai savonné les oreilles, et il m'a promis de modérer ses ardeurs la prochaine fois. Je n'en ai plus jamais entendu parler.

Pendant que nous étions en poste à Hennebont, nous avons construit au bord de la mer, à Fort-Bloqué, non loin de Lorient. Ce sera notre résidence de retraite, durant 7 ans. Entre temps, nous aurons déménagé à Pont l'Abbé, en avancement, dans le Pays Bigouden cher à Per Jakez Hélias, auteur du « Cheval d'Orgueil ». Tous les bureaux se ressemblent, qu'ils soient de Première ou de Hors classe. Il faut gérer le bureau au mieux des intérêts de l'Administration et de la clientèle.

Je serais une deuxième fois responsable d'un groupement, et l'histoire se répétera tant qu'il y aura des receveurs (aujourd'hui chefs d'établissements). Nous serons à nouveau des mamie et papi comblés avec les naissances de nombreux petits-enfants.

Et la retraite s'annonce, elle est là, nous voici à Fort-Bloqué, puis à Vitré, 7 ans après. À Fort-Bloqué, nous nous plaisions bien, la maison était grande, trop grande, et donc difficile à entretenir. La mer était toute proche (à peine deux cents mètres), la campagne, la lande, les promenades, il existait tout un environnement agréable autour de nous. Peut-être aussi un peu trop de vent, et même parfois beaucoup trop, comme cette nuit mémorable du 16 octobre 1987, où l'ouragan nous frappa de plein fouet. Nous avons donc vendu cette propriété., nous sommes revenus à Vitré, une ville où nous avons des attaches familiales et amicales.

Je n'évoquerai pas plus notre retraite. Elle est tellement occupée, qu'elle serait trop longue à raconter dans le cadre de ce récit. Le présent nous

accapare, mais qu'il est bon de se remémorer le chemin parcouru durant sa vie!

Pourtant, mon père disait toujours qu'il ne faut jamais se retourner quand on ouvre un sillon, jamais : « c'est le plus sûr moyen d'aller de travers, tous les laboureurs savent cela ».

## XXVI

Quelques pages seulement... Que ma famille me pardonne le peu de lignes que je lui consacre à la fin de ce récit ! Mais je lui réserve la meilleure place et le chapitre le plus long. La pudeur m'impose une réserve naturelle, et tous les proches qui me sont chers le comprendront sans doute.

9 novembre 1995 – Quarante-six ans déjà que nous sommes mariés, presque un demi-siècle. Et quelle fin de millénaire : en cinquante ans, tout a été bouleversé, rien ou presque rien n'a échappé à la transformation de la société. Nous avons été les acteurs privilégiés d'une passionnante époque, parfois sans trop nous en rendre compte. Et cela dure !

La première moitié du siècle avait déjà été fertile en événements majeurs. Le pétrole, puis l'électricité changèrent les habitudes de nos parents et grands-parents, tout comme la première révolution industrielle l'avait faite au siècle dernier pour nos arrière-grands-parents.

Pour nous, nés dans le premier tiers de ce siècle, nous bénéficions déjà des bienfaits de la mutation qui s'est opérée depuis 1900. Nous avons l'électricité, la SNCF, des droits sociaux, des congés payés, une sécurité sociale, une mutuelle des PTT. Mais, en nous mariant en 1949, nous ne possédions rien matériellement, sauf une moto et... l'avenir devant nous ! Pas question de partir en voyage de noces : Nice, Venise, Athènes ou plus loin. Quatre ans après la fin de la seconde guerre mondiale, la paye est maigre, nous sommes fauchés comme les blés. Aussi, nous nous contentons de partir pour Morlaix, en train, chez mes parents.

J'ai raconté lorsque j'étais à Paris, combien j'appréciais de retrouver ma mansarde en revenant chez mes parents à la Fouasserie. À deux, les condi-



tions de vie étaient certainement moins idéales : un escalier de meunier pour monter dans cette chambre, pas de toilettes, les W. C au fond de la cour, à l'ancienne bien sûr, sans chasse d'eau, sans papier de toilettes, en dehors du papier journal qui nous permettait de lire les nouvelles... déjà anciennes.

Mes parents vivaient sans le moindre confort, mangeaient, dormaient, faisaient leur toilette dans une pièce unique.

En 1940, au moment de la nomination de mon père à Morlaix, mes parents avaient cherché un logement dans les pires conditions ; les réfugiés du Nord, de l'Est, les Parisiens cherchaient refuge en Bretagne et dans le Midi de la France. C'est pourquoi ils avaient accepté une location sans confort, bien contents d'être réunis à Morlaix. Et ils y sont restés, et même achèteront la maison après le décès du propriétaire.

Avons-nous pensé au peu de confort que nous avons durant notre séjour chez mes parents ? Je ne le pense pas. nous étions heureux, comme tous les jeunes mariés, et les conditions matérielles importaient peu.

Le fait de vivre dans un milieu bretonnant était peut-être plus difficile pour ma jeune épouse. Mes parents avaient l'habitude de parler breton entre eux. La famille aussi : oncles, tantes, cousins, cousines, tous parlaient breton à qui mieux mieux. Heureusement que je connaissais suffisamment la langue de mes ancêtres pour servir d'interprète et ramener la conversation en français le plus rapidement possible.

De retour à Vitré, nous nous retrouvons dans mon garni de célibataire, chez Madame Mardélet, notre propriétaire. Pour cuisiner, cette dernière, très aimable, met à notre disposition sa cuisine. Nous mangeons dans une petite pièce attenante à la chambre, qui nous sert à la fois de salle de séjour et de salle d'eau, si on peut l'appeler ainsi, car il n'y a qu'un seul petit lavabo dans un coin. Et c'est ainsi que débute pour quelques mois notre vie de couple.

Nous attendions notre premier enfant, lorsque notre propriétaire nous avisa que le logement d'à côté allait devenir libre. Pour nous c'est le grand luxe : trois pièces à la queue leu leu ! La première est éclairée par la porte d'entrée vitrée, la seconde par un éclairage indirect provenant du plafond de la terrasse, et la troisième par une fenêtre donnant sur la rue Savary.

Trois de nos enfants naîtront dans ce logement : Jean-Yves en 1950, Patrick en 1953, Claude en 1956. À cette époque, le médecin accouchait encore à domicile, et, comme il habitait près de chez nous, je passais par la porte du fond du jardin pour le prévenir. Que d'émotions nous avons connues, et que de joies après chaque naissance. Toute la famille attendait l'heureux événement et chacun d'entre eux pourrait donner lieu à une longue narration...

Les enfants grandissent déjà, Jean-Yves est le premier descendant et est chouchouté par ses parents et grands-parents, ses oncles, tantes et amis qui nous rendent visite. Chacun de nous pourrait sans doute raconter ses propres anecdotes concernant la naissance, les premiers pas, les premières dents, la première brûlure contre le poêle à charbon. Et ainsi de suite pour Patrick et Claude. Mais voilà déjà notre aîné inscrit à l'école, qui braille le premier jour, c'est tout juste si nous ne l'entendons pas de chez nous ce jour-là, car l'école est au bout de la rue. Les suivants emprunteront également le même chemin de cette école publique proche de chez nous.

Et la vie continue, avec ses peines et ses joies. À peine a-t-elle connu ses deux premiers petits-enfants, que ma belle-mère décède en janvier 1954. C'est la tristesse et des moments pénibles pour toute la famille. C'est trop jeune que de mourir à 46 ans. Et la roue tourne toujours, et c'est le départ en retraite de mon beau-père, mécanicien à la SNCF, tellement heureux d'être photographié sur sa locomotive fleurie et briquée à neuf, en compagnie de ses petits-enfants. Que de photos conservées dans l'album fami-

lial pour nous rappeler chacun de ces moments heureux, que l'on voudrait ne voir jamais disparaître dans les brumes du passé.

La famille s'est agrandie et il faut changer de logement. Nous quittons à regret ce nid douillet, où nous sommes à l'étroit, pour habiter un appartement au premier étage d'une ancienne grande maison bourgeoise de Vitré. Au 40 boulevard des Jacobins, nous avons de la place : tout le premier étage nous « appartient ». Et commence une nouvelle vie...

Notre quatrième garçon, Philippe, naîtra quelques temps après à la maternité. Nous voilà investis de grandes responsabilités. Mon épouse est très occupée, souvent trop occupée. J'essaie de l'aider du mieux que je peux dans des tâches matérielles, mais je me demande si j'ai jamais été très utile en ce domaine. Elle a certainement été mieux servie par la femme de ménage qui venait travailler à la maison quelques heures par semaine. Et à peine bien installés, après deux ans, nous déménageons à nouveau, suite à une demande de notre propriétaire qui souhaite récupérer son appartement pour y loger un couple de retraités de sa famille. Chaque fois, ce sont de nouveaux regrets. Nous avons vécu intensément dans les logements successifs que nous avons occupés, et ils ont été nombreux. Cette fois, c'est une maison entière que nous louons, rue du Bourg Joli. Puis, en 1962, nous devenons propriétaires en construisant une maison dans un nouveau lotissement, au 37 rue du Bourg-Joli.

Entre temps, les enfants ont grandi. Jean-Yves a 12 ans et entre au collège, Patrick est en CM1, Claude suit dans la même école et Philippe commence sa maternelle. Parents d'élèves actifs nous deviendrons et le resterons jusqu'à notre départ de Vitré en 1975. Mais aurais-je le temps de tout raconter ?

Nos conditions matérielles ont évolué. La moto a été vendue en 1950 et transformée en machine à coudre. Nous utilisons nos bicyclettes pour nous déplacer, puis nos mobylettes. Et, la famille s'étant agrandie, ce fut la voiture en 1958. Un événement ! Nous nous rappelons toujours son

numéro : 14 DD 35. C'était une Simca Aronde verte, très belle voiture pour l'époque. Elle fut mise à forte contribution durant dix ans, car avec nos quatre garçons, chaque fois que nous partions en voyage, elle était chargée au maximum, et même souvent au-delà. Les enfants ne voyageaient pas assis sur la banquette arrière, mais sur une masse de bagages que nous avions fourrés entre les sièges avant et arrière de la voiture. Le coffre, qui ne comportait pas de rebord, servait aux enfants de siège pour se mettre à table, lorsque nous allions pique-niquer en forêt du Pertre le dimanche. Ils étaient tassés comme des sardines dans une boîte.

Mon épouse avait passé l'examen du permis de conduire, et la 14 DD, c'est ainsi que nous l'appelions souvent, servait aussi à rendre service à toute la communauté familiale ou amicale. Aujourd'hui, toutes les familles ou presque, possèdent leur voiture, et même souvent deux. Il n'en était pas de même au début des années soixante, et sans être dans les premiers à en posséder une, nous étions cependant favorisés à cette époque. Et les rues et routes moins encombrées qu'elles ne le sont aujourd'hui !

Dans les années suivantes, de nombreux foyers se sont modernisés à une vitesse accélérée. Ce fut notre cas : du poêle, nous sommes passés au chauffage central au charbon. Mon épouse lavait le linge à la main tous les jours et se servait d'une lessiveuse, nous fîmes l'acquisition d'une machine à laver le linge automatique, à la naissance de notre quatrième garçon. Nous allions chez des amis regarder la télévision (c'était convivial !), puis nous eûmes notre propre poste, nous nous souvenons que c'était pour la Noël 1961. Nous regardâmes, béats d'admiration, *Les Cloches de Corneville*.

Et nous changeons une nouvelle fois de domicile. Trente ans plus tard, alors que je suis perclus de rhumatismes (j'exagère !), je me demande comment nous avons pu accomplir tous ces déménagements, effectuer tous ces travaux, isolation, peintures, jardinage...

La réponse est sans doute simple : nous étions jeunes ! Je suis monté sur les poutres du plafond pour poser un grillage, puis des plaques de laine de verre. Un travail d'acrobate ! Nous avons peint les portes, les fenêtres, les volets, la grille devant la maison, les rampes... Nous avons jardiné cinq cents mètres carrés de terrain, souvent avec l'aide familiale de nos père et beau-père. J'ai oublié les tapisseries dans toutes les pièces ; tout ceci à nous deux, aidés de bénévoles, heureusement. Il me semble aujourd'hui que c'était un travail de Titan. Et en plus pour Annick, mon épouse, quatre garçons à s'occuper, matin, midi et soir. Et parfois même, en supplément, elle gardait aussi un neveu, et bien plus tard, notre premier petit-fils, Mickaël.

Chaque fois que je m'arrête sur une période de notre vie, il me faut pousser plus loin. L'avenir chasse le passé et le présent à grande vitesse.

Les enfants grandissent dans notre nouvelle demeure. Ils vont maintenant au CES, puis au Lycée. Nous connaissons leurs instituteurs, ce sont maintenant leurs professeurs qui les instruisent. Nous sommes ravis lorsqu'ils ont de bonnes notes, déçus dans le cas contraire (comme tous les parents). J'assiste aux conseils de classe. Encore un travail supplémentaire. Nos enfants pratiquent aussi des disciplines sportives : le football, le hand-ball, le basket. Il y a les déplacements dans les localités voisines, les victoires, les défaites, les bosses, les bleus, et même un jour un poignet cassé. qui nous oblige à revenir d'urgence de Saumur où nous étions en visite chez ma sœur.

Et la vie de quartier, de la Cité à laquelle nous participions activement (les quarante ans de la classe 43, par exemple). Dans le quartier, mes deux belles-sœurs ont aussi construit, et notre jardin communique directement avec l'une d'entre elles. Sur la place, devant chez nous, s'ébattent de nombreux enfants, les nôtres et ceux des voisins. Un quartier très animé en ce temps-là !

Il y a encore... et encore... trop de péripéties à raconter, et qui nous appartiennent...

Je n'ai relaté que peu de choses par rapport à ce que j'ai vécu de moments intenses avec les miens. Comme dans toutes les familles, les instants de bonheur et les périodes sombres se sont succédé et ont distillé des émotions qui resteront gravées en moi.

Je me permets donc de leur dédier ce récit, il est le témoin de l'affection que je leur porte.

Vitré, le premier janvier 1996

**UNE VIE  
À LA POSTE**

**Albert Vignau**

**J**e suis né le 19 février 1932 à Préchacq Josbaig, petit village Béarnais limitrophe du Pays Basque. Je suis le deuxième d'une famille de quatre enfants nés de 2 ans en 2 ans. J'ai une sœur et un frère plus jeunes. Mes parents étaient exploitants agricoles et possédaient une petite ferme de moins de dix hectares.

En octobre 1937, notre mère décède et nous sommes tous retirés de la garde de notre Père et nous sommes pris en charge par l'Assistance publique.

J'ai encore le souvenir de mon premier voyage en automobile appartenant au voisin qui nous conduisit de notre maison jusqu'à PAU, ville chef-lieu des Basses-Pyrénées, département ainsi dénommé à cette époque-là. Notre père nous accompagna jusqu'au bureau de l'Assistance publique où furent accomplies des formalités et nous restâmes de nombreuses années sans avoir de ses nouvelles.

Nous fûmes conduits à l'établissement dépositaire installé à l'Hôpital-Hospice de Pau le 9 décembre 1937. J'étais âgé de cinq ans et demi. Mon frère et mes sœurs restâmes ensemble à l'Hôpital jusqu'au 12 janvier 1938 où chacun rencontra sa nourrice respective. Je connais le détail de ces renseignements qui sont consignés sur le livret de placement des pupilles. Mes deux sœurs et moi allâmes au même village, Laroin situé à 8 km de Pau. Quant à mon petit frère, nous fûmes très très longtemps sans avoir de ses nouvelles. Plus de neuf ans.

J'arrivai donc chez ma nourrice née en 1872 et son mari né en 1870. L'école n'étant pas obligatoire à cette époque-là, tous deux étaient analphabètes. Monsieur M... était journalier agricole et Madame M... gar-



daït des enfants de l'Assistance. Ces gens-là avaient sept filles qui étaient mariées et avaient quitté la maison. À cette période, vivaient sous le même toit Henri 12 ans, Georges 9 ans et André âgé de quelques mois. Malgré cette compagnie, j'étais triste et j'aimais me retrouver souvent seul et penser...

Quelques jours après mon arrivée, j'allai à l'école communale où se côtoyaient les élèves du cours préparatoire au cours supérieur, classe du certificat d'études primaires. C'était un instituteur qui devait prendre sa retraite l'année suivant qui assurait l'enseignement. En septembre 1939, en raison de la déclaration de la guerre, il n'y eu pas de nouveau maître de nommé et toute la classe des garçons rejoignit l'école des filles. Je fus élève de cette classe mixte qui dura une année. C'était la même institutrice, parfois aidée d'une stagiaire, qui assura l'année scolaire 1939-1940. La rentrée suivante fut assurée par un jeune instituteur qui, d'ailleurs, fit toute sa carrière dans ce village. Les jeux avec les copains se déroulaient presque toujours au bord du Gave, rivière au débit important et rapide, qui descend des Pyrénées toutes proches. À cette époque, nous n'avions pas de jouets et nous inventions des jeux : petits barrages sur les bras du Gave, ailes de moulins constituées de branches savamment entrelacées et que l'on réussissait à faire tourner avec le courant de l'eau. Nous construisions aussi des petits radeaux avec des petits bidons et des planches que transportait le cours d'eau au moment des crues. Nous prenions parfois quelques risques pour récupérer ces matériaux. Nous pratiquions aussi la pêche aux petits vairons et aux goujons avec des lignes de fortune faites avec des branches de noisetiers, du cordonnet et des épingles que nous coudions et qui faisaient office d'hameçons. Parfois, la prise était bonne et suffisante pour une friture.

Lorsque j'eus atteint l'âge de 8-9 ans, il fallut commencer à travailler et aider au potager, par exemple amender la terre avec des crottes de vaches ou de cheval ramassées sur la route. Accompagné du mari de ma nourrice,

j'allais récupérer sur la grève, au bord du Gave, les arbres déracinés au moment des crues et qui étaient utilisés, après séchage au soleil, comme bois de chauffage. Pendant les grandes vacances, du 14 juillet au 1<sup>er</sup> octobre, j'allais garder un troupeau d'une dizaine d'oies à la saligue, entre les bras du Gave, où poussait une herbe tendre dont les oies étaient friandes.

Certains jours, j'avais la visite des copains et nous nous amusions à grimper au plus haut, 3 ou 4 mètres, de ces saligues, variété de saule sauvage très souple. Le but était de faire toucher la cime par terre et c'était vraiment très amusant. Les journées sans visite étaient très longues et mes yeux étaient souvent tournés vers l'horloge de l'église que j'apercevais au loin, et à mon goût les aiguilles ne tournaient jamais assez vite car j'avais pour consigne de ne pas rentrer avant 12 heures à la maison le matin et 19 heures l'après-midi.

À l'école, notre maître, comme beaucoup d'instituteurs à l'époque, était aussi secrétaire de mairie. Le village dépassait les 400 habitants et même pendant les heures de classe, l'instituteur était souvent dérangé. Comme c'était la période d'occupation, il était chargé de la répartition des cartes et des tickets d'alimentation et cela était pour lui une tâche importante. Les plus grands dont je faisais partie l'aidaient dans ce travail. Nous étions fiers de nous rendre utiles et aussi de connaître les tranches des différentes catégories de bénéficiaires (J1, J2, J3, travailleurs, vieux). Lorsque notre maître prévoyait une absence assez prolongée, il déléguaient les plus grands pour faire lire les plus jeunes. Je devais être assez sévère ou je prenais mon rôle trop au sérieux et je me rappelle avoir eu de sévères remontrances de l'instituteur car un jeune s'était plaint parce que je lui avais tiré les cheveux.

Ma nourrice était une cliente des PTT et le facteur venait souvent à domicile. Comme elle ne savait pas lire, et le facteur en plus de sa distribution, était chargé de la lecture du courrier. J'étais toujours intrigué par

le contenu de la sacoche du facteur et la diversité de tout ce qu'il pouvait sur la demande en sortir : lettres, journaux, timbres-poste, formules de mandats, billets de banque, monnaie etc. J'aimerais bien faire ce métier-là, pensais-je souvent.

Une grande partie de mon enfance se déroula pendant la période de la guerre 39/45 et nous entendions souvent les sirènes sonner et parfois très haut dans le ciel, nous apercevions les avions bombardiers anglo-américains. Mais le dernier lundi de mars 1944, vers 15 heures de l'après-midi, alors que nous étions dans la cour de récréation, nous entendîmes sonner la sirène et nous vîmes les forteresses volantes, moins hautes que d'habitude, à environ 3 km à vol d'oiseau de l'école, de l'autre côté du Gave. Soudain, nous nous aperçûmes que les avions larguaient des bombes que nous voyions briller au soleil puis exploser. C'était le bombardement du camp d'aviation de Lescar où étaient basés des avions Allemands. Les vitres de l'école tremblaient, la fumée s'élevait au loin. Quelques avions allemands qui cherchaient à échapper au bombardement décollaient et rasaient les arbres. Ce jour-là, l'instituteur était à nos côtés et la récréation se prolongea jusqu'à l'heure de la sortie. Le lendemain, notre maître nous informa qu'une grande partie du camp avait été détruite et il y avait eu de nombreux incendies aux alentours.

Ceci est mon dernier souvenir de Laroin, car quelques jours après, je venais d'avoir douze ans, je devais changer de nourrice. Le lundi après-midi, ma nourrice m'accompagna à Pau et après m'avoir présenté l'inventaire d'habillement et effectué quelques démarches, je fus conduit à l'Établissement dépositaire de l'Hôpital-Hospice de Pau. Les premiers jours, je m'ennuyais beaucoup. Je ne connaissais personne, je ne savais pas combien de jours je resterais là, je ne savais pas où j'irais. Au bout de quelques jours, je fis la connaissance du jardinier, d'une lingère qui était aussi aide-soignante, et d'un tailleur handicapé physique qui était aussi portier. Ces deux derniers travaillaient dans la même pièce, à côté de ma

chambre, et je passai la plupart de mon temps avec eux. Lorsque la sonnette retentissait, le tailleur me confiait ses clefs et j'allais ouvrir la porte de service, très souvent à des livreurs. Je m'attardais un peu à regarder le va et vient de cette rue très animée qui conduisait au centre ville tout proche. Aux heures des repas, midi et soir, j'accompagnais l'aide-soignante qui portait et servait les repas à des personnes âgées et malades qui vivaient dans des dortoirs. Je restais ainsi deux semaines, et puis un lundi après-midi, un Monsieur me montra un papier et me dit « Tu viens chez moi ». Le tailleur, avisé par téléphone, me confirma mon départ. Je quittais donc très peiné l'aide-soignante et le portier : je m'étais bien habitué à eux et à leur gentillesse.

Le lundi soir, j'arrivai chez la famille L..., mes nouveaux gardiens. C'était une grande ferme isolée au milieu des champs. Là vivaient M. et Mme L... trente cinq ans environ, la mère de M. L... veuve, et un domestique agricole d'une vingtaine d'années. Dès mon arrivée, la mère de M. L... me servit un repas très bon et très copieux. À Laroïn, chez ma nourrice, c'était plutôt les restrictions alimentaires. Ils ne disposaient que des tickets attribués pour acheter la nourriture car ils n'avaient pas les moyens de faire du marché noir.

Le lendemain matin, Élisabeth 9 ans, la nièce de M. L... qui habitait à quelques centaines de mètres m'emmena avec elle à l'école de *La Chapelle-de-Rousse*, un hameau isolé de Jurançon. C'était une école mixte qui allait du cours préparatoire au certificat d'études. Je fus affecté au cours moyen deuxième année avec des enfants qui avaient mon âge. Malgré mon changement d'école, je m'adaptai et je fus vite à leur niveau. Comme la classe était éloignée du domicile, j'emportais chaque jour un casse-croûte et à midi, avec d'autres enfants habitant loin de l'école, nous mangions sous le préau.

Le soir après la classe, lorsque je rentrais à la ferme, je prenais un bon goûter et du travail m'attendait : garder les vaches, changer la litière, aider

à traire. Je n'apprenais les leçons et faisais les devoirs que le soir après manger. Je trouvais la journée bien longue. Et mon rythme de vie était perturbé : changement de nourrice, d'école, de camarades, de mode de vie, d'ambiance.

C'était le printemps de 1944, autour de moi j'entendais parler de FFI, maquisards, faux maquisards, juifs qui se cachaient dans les fermes, jeunes du service du travail obligatoire (STO), réfractaires qui travaillaient comme ouvriers agricoles. Parfois, on voyait des soldats allemands en voiture passer sur la route. Le contrôle du ravitaillement venait de temps en temps à la ferme rechercher du vin ou du blé non déclaré, compter les volailles, mais tout cela était très bien dissimulé et c'était très rare quand les contrôleurs découvraient un excédent de produits d'alimentation.

Avec le mois de juillet vinrent les vacances et ce fut l'arrivée à la ferme d'Albert, 12 ans comme moi, neveu de la maison qui était en pension dans une école de curés.

N'ayant pas d'enfants, mes gardiens prévoyaient de l'adopter et c'est ce qui se passa un peu plus tard.

Comme mes gardiens étaient croyants et pratiquants, je continuais d'aller au catéchisme et au mois de juillet, je fis ma communion solennelle. J'allais à GAN, petite ville voisine, pour y faire la retraite, c'était une préparation au grand jour de la communion. Je me trouvais à nouveau en compagnie de garçons de mon âge que je ne connaissais pas. Pour la circonstance, j'avais été habillé de neuf avec un beau costume et de belles chaussures comme la plupart des autres communiants. Après la messe, à la ferme, il y eut un bon repas de famille, mais je n'avais pu inviter que Gracieuse ma jeune sœur. Ne connaissant pas les adresses de mes autres frère et sœur, je n'avais pu les inviter et j'étais un peu triste et je pensais à ma vraie famille.

Les vacances se déroulèrent ainsi : soins aux bêtes, travaux divers au jardin, à la vigne, récoltes de fruits. Le dimanche matin, c'était la messe, je retrouvais mes camarades de classe. Le dimanche après-midi, je lisais, soit le quotidien local et comme revue *La Vie Catholique* et *La France Agricole*. À la rentrée, je revins à la même école, celle du hameau mais il y avait eu changement d'institutrice et cela modifia beaucoup l'ambiance. La nouvelle maîtresse, Mme S..., fut de suite très appréciée des parents et des enfants aussi.

Les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) avaient chassé les Allemands de la région. À la ville, on apercevait parfois quelques militaires américains. Il y avait bien sûr pénurie de vêtements, de chaussures, de nourriture sauf à la campagne, des coupures d'électricité pour économiser l'énergie, mais il semblait qu'une nouvelle vie recommençait.

L'année scolaire se déroula normalement et au mois de juillet 1945, à 13 ans, je passais avec dispense d'âge, le Certificat d'Études Primaires et je l'obtins. L'après-midi, j'allai annoncer la nouvelle à l'Inspecteur de l'Assistance publique. Il me remit, comme récompense, un très beau stylo plume. Il m'annonça que je terminerai ma scolarité le 18 février 1946, date de mon quatorzième anniversaire et ensuite je travaillerai comme ouvrier agricole chez L..., mes gardiens qui devinrent alors mes patrons. De 14 à 20 ans, je devais exercer cette profession de domestique agricole à la même ferme. Je regrettais beaucoup de n'avoir pas pu continuer mes études. Bien qu'ouvrier agricole était à l'époque une profession déconsidérée, j'exerçais activement et avec intérêt ce travail. J'aime beaucoup la nature et il me laissait d'effectuer des tâches se rapportant à la culture des plantes. L'activité de la ferme était la polyculture : vignobles, fruits, élevage des porcs, volailles, vaches laitières. Les journées de labeur étaient très longues et les heures n'étaient pas comptées. L'entraide entre fermes était pratique courante aux moments des travaux qui demandaient beaucoup de main d'œuvre. J'aimais bien ces rencontres entre agriculteurs,

on y échangeait des idées et souvent les discussions se prolongeaient après la journée de travail, autour d'un bon repas souvent bien arrosé.

Le seul jour de repos était le dimanche et encore partiellement. Le matin et le soir, il fallait assurer le soin aux bêtes. Tous les dimanches matin, la majorité des habitants du hameau se retrouvaient à l'église pour assister à la messe. Après l'office, les jeunes gens organisaient à l'auberge du coin des parties de cartes, de quilles ou discutaient devant des verres de vin, très souvent blanc, servis par « chopines », bouteilles d'un demi-litre. Vers 13 heures, c'était le retour à la maison pour prendre le repas souvent amélioré. Le dimanche après-midi, c'était le quartier libre complet. Environ une dizaine de dimanches par an, j'allais aux fêtes locales des villages environnants. Les principales distractions étaient le bal et la fête foraine. Nous nous retrouvions entre jeunes et nous nous amusions bien. J'aimais aussi beaucoup les autres dimanches après-midi que je passais seul et tranquille dans ma chambre. Je m'arrangeais toujours pour me procurer des livres ou des revues et m'évader...

Je pensais aussi très souvent à mon avenir car je ne voulais pas rester ouvrier agricole toute ma vie. Je voyais presque tous les jours passer le facteur et il me semblait que cette profession me plairait assez. Cela m'attirait plus que d'aller travailler en ville comme magasinier ou manœuvre.

À 20 ans, en octobre 1952, je fus appelé au service militaire et affecté à la base aérienne de Cazaux, dans la Gironde. Après l'instruction militaire, je m'inscrivis pour suivre le peloton n° 1 et à la sortie, j'obtins le grade de Caporal. J'aurais bien aimé suivre le peloton n° 2 mais deux angines successives me clouèrent au lit, à l'infirmerie pendant quinze jours. À ma guérison, je fus affecté à la tour de contrôle, au 2<sup>e</sup> niveau. J'étais content et je me plaisais beaucoup à ce poste. Pour m'habituer au trafic, le lieutenant me confia une tâche qui me semblait délicate. Lorsque les avions se présentaient à l'atterrissage dans l'axe de la piste, le pilote annonçait « train et volets sortis » à l'aide d'une paire de jumelles je devais m'assurer

que la manœuvre s'était bien passée et je devais apercevoir sous le fuselage le train d'atterrissage et les volets qui ralentissent la vitesse.

Au bout de quelque temps, le lieutenant m'affecta au tableau de vol. Mon travail consistait à noter les indicatifs des avions, les heures de décollage et d'atterrissage et calculer le temps de vol. Parfois, le sous-officier radio me confiait le micro et c'est moi qui communiquais le renseignement au pilote. Le trafic aérien était important car des escadrilles de chasse d'autres bases aériennes venaient fréquemment faire des stages de tir air-sol ou tir air-air. Des militaires basés en France participaient également à ces manoeuvres. Cette affectation à la tour de contrôle me plaisait et contrairement à beaucoup d'appelés, le temps d'incorporation de 18 mois ne me parut pas trop long.

Mais, je pensais aussi à mon retour à la vie civile. Je ne voulais pas revenir travailler à la ferme, alors il fallait chercher autre chose. Un dimanche après-midi, en lisant une revue, un pavé publicitaire attira mon attention : « L'Administration des PTT recrute 3 000 facteurs, chargeurs, manutentionnaires. Préparez le concours et inscrivez-vous à l'école X... Demandez la documentation ». Le soir même j'écrivis et quelques jours après, je reçus les renseignements. Je m'inscrivis à ces cours et je préparais le concours de facteur. C'est ainsi que s'est décidée mon entrée dans les PTT.

En avril 1954, je fus libéré du service militaire et en attendant de passer le concours, il me fallut trouver un travail. Je m'embauchai comme valet à tout faire dans un hôtel-restaurant de Pau. Je faisais l'entretien du parquet des chambres et après le repas, je lavais la vaisselle du restaurant. C'était un travail assez dur, je commençais ma journée à 8 heures du matin pour terminer vers 22 heures 30. L'après-midi, j'avais une coupure de 15 heures à 18 heures. Cela me permettait de préparer le concours et d'apprendre la géographie dont le programme était assez chargé.



En octobre 1954, je passai le concours de facteur. J'étais très ému et le soir, je n'étais pas satisfait de mon travail. Comme les résultats ne nous étaient donnés que quelques mois après, je passais en suivant, en novembre 1954, le concours d'agent technique. Je fus très heureux d'apprendre en mars 1955 que j'étais reçu aux deux concours et je décidai de partir à la première convocation. D'après les renseignements obtenus auprès de la Direction Départementale, je n'entrerai en activité qu'au début de 1956. Aussi en attendant, je me trouvais une nouvelle et bonne place de valet de chambre à Pau dans un hôtel deux étoiles. Bien que je ne sois resté que neuf mois, je garde un excellent souvenir de mon passage à cet établissement.

En décembre 1955, je reçus ma nomination d'agent technique des PTT à Paris.

Donc le 2 janvier 1956, je pris le train et après une nuit de voyage, j'arrivai au petit matin à la gare d'Austerlitz. Comme il était précisé sur la convocation, je me présentai rue de Vaugirard. Le bureau d'accueil me donna quelques renseignements utiles sur l'hébergement et la cantine. À cette époque-là sévissait la crise du logement et j'appréciai beaucoup d'être logé au foyer du Landy à la porte de St Ouen. Au bout de quelques jours, je trouvai une chambre rue Myrha dans le 18<sup>e</sup> arrondissement.

Je fus affecté au service du gros câble et je travaillai à Noisy-le-Sec avec une équipe de deux agents techniques et un chef d'équipe. Le principal travail était de raccorder des gros câbles de 96 paires entre eux et nous passions des journées entières à faire des épissures, puis baptiser les fils, c'est-à-dire vérifier si les fils raccordés correspondaient bien entre eux. Mes collègues plus qualifiés effectuaient, à l'aide de manchons, la soudure des enveloppes des câbles. Au bout de deux mois, je fus envoyé en stage à l'école de soudure. Mais je reconnais que je n'étais pas trop doué pour assurer cette tâche. À la sortie du cours, je fus nommé au petit câble dans une équipe de trois agents techniques. Le travail consistait à relier les

têtes de ligne du téléphone aux domiciles des particuliers ou des entreprises. Je ne suis resté que deux mois à ce service mais il compte beaucoup pour moi, car c'est dans une entreprise qui avait demandé l'extension du téléphone que j'ai rencontré celle qui est aujourd'hui ma femme.

Au mois de mai 1956, je reçois ma nomination de facteur à Paris V. Comme tous les débutants, je suis affecté au service de la presse et des imprimés. Le matin, prise de service à 6 heures 15 et tri pendant 45 minutes. Ensuite, classement des journaux politiques et distribution à domicile de 7 heures 30 à 8 heures 30. Au retour, tri, classement et distribution des imprimés. L'après-midi, même travail. Nous avons une après-midi de repos tous les trois jours. Je n'avais pas de tournée attitrée et j'assurais le remplacement des titulaires absents et je changeais assez souvent de quartier. Par alternat, un jour sur trois, j'effectuais la distribution des paquets. La poste n'était pas encore motorisée et une poussette à trois roues nous servait de moyen de transport. Il faut dire que le trafic paquets n'était pas aussi important qu'aujourd'hui.

Il y avait un mois et demi que je travaillais à Paris V lorsque je reçus un ordre de rappel sous les drapeaux. Je faisais partie de la classe 52/2, dernière classe qui a été rappelée. Le 1<sup>er</sup> juillet 1956, muni de ma convocation, je me présentai au camp de Mourmelon-le-Grand. Je retrouvai quelques copains de régiment et après visite, piqûres, habillement, nous fûmes envoyés en Algérie pour assurer le maintien de l'ordre au sein des départements français. Le paquebot Ville-d'Alger nous transporta jusqu'à cette ville où nous fûmes très bien accueillis par les Pieds-noirs. Pendant un mois, notre section assura la garde d'une ferme à Rivet, village de la Mitidja au sud d'Alger. Jour et nuit, il fallait monter la garde à différents endroits de la propriété. Mais les fellagas très malins et connaissant parfaitement les lieux venaient parfois pendant la nuit arracher quelques pieds de vignes ou orangers. Après un mois passé à cette ferme, je fus déplacé pour travailler à l'État-Major qui devait s'installer à Aïn-Taya.

Peut-être parce que j'étais facteur, je fus désigné aide-vaguemestre. Le matin, nous expédions le courrier au bureau postal militaire à Hussein-Dey et nous prenions en charge le courrier pour l'État-Major. De temps à autre, nous allions porter et retirer le courrier à une section installée sur un piton, mais nous étions toujours bien escorté. Cependant, un jour, nous avons entendu les balles siffler au-dessus du véhicule. Nous avons arrêté la Jeep, nous nous sommes couchés dans un fossé, nous avons attendu un grand moment et puis ça s'est calmé. Nous avons donc continué notre mission et au retour, nous avons avisé l'autorité hiérarchique. Avec le sergent vaguemestre, nous apportons le plus grand soin à accomplir notre tâche. Dès que nous revenions du bureau postal, nous étions tout de suite entourés par nos camarades du camp qui attendaient des nouvelles. À ce moment-là, j'ai mesuré l'importance qu'avait la lettre à certains moments de la vie. Personnellement, j'étais gâté de ce côté-là car Colette, ma future épouse, m'écrivait tous les jours. Avec nos camarades, les discussions portaient sur les événements militaires en Algérie, sur la vie en France. De temps en temps, nous allions au cinéma à Aïn-Taya, petite ville située à 5 km. Parfois, nous allions nous baigner à la mer située à une centaine de mètres du camp.

Fin janvier 1957, je fus libéré et je retrouvai ma place de facteur à Paris V. Rien n'avait changé depuis mon départ, sept mois auparavant. En octobre 1956, j'avais formulé des fiches de vœux pour des villes de la banlieue parisienne ; le 1<sup>er</sup> juin 1957, je fus nommé préposé conducteur à Neuilly-sur-Seine. Je devais rouler sur les quartiers lettres pendant quatre mois. J'appréciais mon nouveau travail qui était différent de Paris V. J'assurais toutes les tâches imparties à un facteur : distribution de tout le courrier, lettres et imprimés, des recommandés, paiement des mandats, encaissement des objets contre-remboursement. Pendant quatre mois, j'effectuais ce travail et à la vente de quartiers d'octobre, j'eus la chance de devenir titulaire d'une tournée motorisée paquets. Je disposais d'une

fourgonnette 2 CV Citroën, grise avec la cocarde, pour assurer le service suivant : desserte d'usagers importants, tout courrier, entre 8 heures et 9 heures et le reste de la journée distribution des paquets.

Le 1<sup>er</sup> août 1957, je me suis marié avec Colette et nous nous sommes installés dans une pièce de 9 m<sup>2</sup> que nous avons achetée rue du Jour, au centre de Paris ; la crise du logement persistait et c'était très difficile pour trouver à se loger.

En 1959, après des vacances passées dans les Pyrénées, je décide de m'inscrire au cours du soir de receveur distributeur organisés par l'Administration. Je prépare aussi, seul le concours de Préposé-chef. Je passe ce concours le 14 novembre 1959, je suis reçu et le 16 décembre 1961, je suis nommé sur place à Neuilly-sur-Seine. À la suite, je prépare le concours de Conducteur de la distribution postale. Les cours étant un peu plus difficiles que Préposé-chef, un inspecteur central du bureau m'aide dans la préparation et m'explique notamment la manière de rédiger des notes et des rapports. le 12 décembre 1960, je subis les épreuves du concours et quelques mois après j'apprends, un peu surpris que je suis reçu. Le 21 décembre 1962, je suis nommé au bureau de Neuilly sur seine. Ma position est un peu délicate car de préposé je me retrouve Conducteur de la distribution au même bureau et quelques jalousies se manifestent. L'effectif est composé de 60 quartiers lettres, 10 tournées motorisées paquets et une quinzaine de préposés rouleurs. Je suis chargé de la surveillance des préposés, du tour de service du lendemain, du remplacement des malades, de la discipline dans le bureau. Je suis aidé par 6 préposés chefs et un Inspecteur central supervise le service de la distribution. Je ne me trouve pas tellement heureux dans cet emploi, je crois que je prends mon rôle trop au sérieux.

Sur ma lancée, je commence la préparation du concours de vérificateur des services de la distribution et du transport des dépêches qui comporte de nombreuses matières que je n'ai jamais étudiées, notamment l'algèbre,

le dessin, la géographie économique et politique. Armé de courage, je me mets au travail. Monsieur P... Inspecteur central du bureau m'explique les matières qui me semblent dures. Il m'encourage et me dit que ce concours est à ma portée. De plus, je m'inscris au cours du soir organisé par le syndicat FO où je vais deux fois par semaine. Je rencontre d'autres postulants qui ont à peu près le même niveau que moi ou légèrement supérieur. Cela m'encourage à continuer. D'autre part, à la maison, Colette mon épouse, m'explique l'algèbre et me fais réciter les questions professionnelles.

Sur le plan familial, je suis Papa d'une petite Michèle et nous avons quitté le centre de Paris pour nous installer à Clichy où nous avons acheté un studio. Je me rends à mon travail à bicyclette à Neuilly-sur-Seine, distant de 6 km. En 1963, un deuxième conducteur de la distribution a été nommé, je fais le service de brigade : 1er jour, 5 heures à 12 heures et le lendemain, 12 heures à 19 heures. Ce nouveau service me laisse du temps libre pour étudier. Les 22 et 23 avril 1962, je passe les épreuves du concours de Vérificateur, je suis très ému. Le second jour, je suis détendu mais je sais que j'ai raté l'épreuve où j'aurai dû réussir le mieux : les mathématiques. Je ne me fais pas d'illusion sur le résultat, mais je continue à étudier. Deux mois après, j'apprends que je suis classé 25<sup>e</sup> sur 21 admis. Je suis déçu mais pas découragé. Les 9 et 10 décembre 1963, je repasse les épreuves et je suis admis à une bonne place. Je suis content et je désire être nommé en province.

Quelques mois après le concours, les lauréats sont appelés à suivre un stage de formation théorique à Paris et un stage pratique dans une ville de province, selon les demandes des Directions Départementales. C'est à Pau, ville que je connais bien que je suis affecté. Ainsi, j'apprends sur le terrain le travail de vérificateur. Avec le collègue vérificateur qui m'initie, je procède à une étude de motorisation à Mauléon-Saule. J'effectue des révisions de tournée et j'accompagne des préposés de St Jean-de-Luz.

C'est avec intérêt que j'écoute les conseils des collègues et je suis persuadé que ce nouvel emploi me plaira.

Quelques temps après, je reçois une consultation où sont proposés les postes vacants. Je demande toutes les villes de province et c'est à Colmar que je suis nommé. Je prends quelques jours de congé pour aller chercher un logement. Ce n'est pas trop difficile, je trouve un appartement de trois pièces dans un petit immeuble. Nous sommes plus grandement logés qu'au studio de Clichy que nous quittons.

Le travail de Vérificateur est différent de celui de Conducteur de la distribution. Dans chaque département, ils sont installés à la Direction et disposent d'un bureau. Nous sommes quatre collègues. La première semaine, je sors avec un ancien qui effectue une étude de motorisation. Nous allons dans différents bureaux où nous rencontrons les Receveurs et les Préposés et mon collègue présente le projet de la future organisation de la distribution postale. Parfois, certains suggèrent une modification qui est notée et étudiée plus tard.

La semaine suivante, je me retrouve seul dans mon secteur appelé le Sundgou et les principaux bureaux sont : St Louis, Altkirch, Thann, Cernay, Rouffach. Pour nos déplacements, nous disposons de deux voitures pour quatre et aussi d'une dotation de kilomètres qui nous permet d'utiliser notre voiture personnelle. Des tâches diverses me sont confiées. J'accompagne des préposés qui font des demandes de révision de tournées par suite d'une augmentation de la population, du trafic, ou aussi parfois parce qu'ils estiment que leur tournée est trop chargée. Il n'est pas toujours donné suite à ces requêtes. À cette époque existe en Alsace des agences postales type Alsace-Lorraine et des préposés, parfois titulaires en font partie. Il faut donc ramener ces agents vers des bureaux de plein exercice et transformer cette agence en type général. Ce n'est pas toujours facile car chacun défend son gagne-pain et ne voit pas forcément l'intérêt de l'Administration ni la nécessité d'aligner l'organisation postale

Alsace-Lorraine sur celle des autres départements. Je vérifie aussi la comptabilité des agences postales type général et des recettes auxiliaires rurales. Je me familiarise un peu avec les gros registres comptables et cela me servira lorsque je débiterai dans le métier de Receveur.

Au cours de mes tournées, j'admire cette belle province. Toutes les maisons sont parfaitement entretenues, l'été tout est fleuri. Même celui qui n'a pas de jardin fleurit le devant de sa porte avec des pots de fleurs. Pour me rendre sur mon secteur, au sud du département, j'emprunte une partie de la route des vins. Je traverse ces superbes vignobles qui nous donnent ce vin si renommé et que j'apprécie également. Je suis aussi surpris par ce climat, certes rigoureux l'hiver, mais sec et ensoleillé l'été.

Sur le plan postal, j'apprends qu'il existe une différence avec les autres régions de France. Les gérants d'agence postale type Alsace-Lorraine sont mieux rémunérés que les agences postales de type général. Au cours des accompagnements, j'ai remarqué que les préposés distribuent des lettres avec certificat de remise. Les agents des PTT, comme tous les Alsaciens, bénéficient chaque année de deux jours de congés supplémentaires : le Vendredi Saint et le lendemain de Noël. Je garde un très bon souvenir de mon séjour de trois ans à Colmar.

Le 2 mai 1968, je suis muté sur ma demande, dans le département du Lot-et-Garonne. J'avais la nostalgie de mon pays d'origine, le Sud-Ouest. Les débuts à Agen sont plutôt mouvementés. À peine arrivés et sommairement installés, les grèves commencent. Dans la cour de la RP, tous les jours les représentants syndicaux rendent compte, et à main levée, chaque matin la grève est reconduite. À toutes les issues de la poste et de la Direction sont placés des piquets de grève. Je crois que seuls le Directeur et deux de ses collaborateurs sont à leurs postes. La grève dure ainsi tout le mois de mai. Tous les autres services publics et presque toutes les usines sont aussi en grève. Les syndicats nous entretiennent des accords de Grenelle. Des rumeurs circulent sur des dissensions entre syndicats. Puis un

jour, tout reprend, tout se remet en marche. Pour ma part, le résultat s'est traduit par une augmentation non négligeable du salaire.

Je fais la connaissance de mes deux autres collègues vérificateurs. Ils sont originaires des départements limitrophes du Lot-et-Garonne. Aussi, l'accent diffère de l'Alsacien. À la Direction, l'ambiance a l'air bonne. Je suis affecté sur le secteur du collègue qui a pris sa retraite. Les principales villes sont Marmande, Nérac, Casteljaloux. La motorisation et la centralisation de la distribution sont moins avancées que dans le Haut-Rhin. En Lot-et-Garonne, l'habitat est très dispersé et la motorisation est vraiment rentable. D'autre part, pour les préposés, le travail est moins pénible. Je me rappelle avoir fait des accompagnements de tournée cycliste en zone rurale de plus de 30 km, sur des chemins caillouteux, légèrement accidentés et j'étais content d'arriver en fin de tournée. La motorisation de la distribution est un travail intéressant : effectuer l'étude, imbriquer les tournées entre elles, créer de nouveaux circuits, faire des essais. L'Inspecteur principal qui supervise le travail des vérificateurs nous accorde trois semaines pour créer une tournée motorisée et présenter le projet. C'est un délai raisonnable et surtout nous pouvons organiser le travail à notre convenance.

En septembre 1969, se produit un événement familial que nous attendions de tout cœur, la naissance de Laurence, notre deuxième fille. Nous nous plaisons bien dans ce charmant département du Sud-Ouest et j'envisage de m'y fixer définitivement. Comme dans le Haut-Rhin, il existe aussi des demandes de révision de tournée et avec l'expérience, cela est devenu facile. Une fois par an, nous vérifions la caisse et la comptabilité des agences postales mais dans ce département, surtout agricole, le trafic est faible et la vérification en est facilitée.

Vers les années 1970, commence pour les vérificateurs une tâche tout à fait nouvelle, l'installation de boîtes CIDEX (Courrier Individuel à Distribution Exceptionnelle). Après une étude sommaire, je commence la



prospection pour l'installation des boîtes et l'implantation des batteries. Cette nouvelle méthode de distribution du courrier ne fait pas l'unanimité des usagers. Je ne suis pas toujours bien accueilli. Il y a aussi l'opposition d'une partie du personnel et tous les syndicats sont contre ce changement. Malgré ces entraves, je réussis quand même à implanter quelques tournées cidexées. Mes collègues du département et de la région rencontrent les mêmes difficultés. Dans les secteurs trop hostiles, nous nous entraïdons et nous apprécions de travailler ensemble.

Depuis quelques temps, j'envisage de postuler une recette postale. À cette époque, un vérificateur peut demander un bureau de 3<sup>e</sup> classe. Au cours de mes déplacements, je m'enquiers auprès des receveurs que je connais bien, des avantages et des inconvénients du métier. La plupart font ressortir surtout les inconvénients. J'hésite longtemps avant de me décider à postuler. Ma maison est maintenant construite et je consacre une grande partie de mes loisirs aux finitions intérieures : peintures, tapisseries, parquets. Je m'occupe aussi des aménagements extérieurs. Je participe aux travaux de clôture et des allées. Je plante des arbres, je cultive un petit potager.

Le travail de vérificateur me plaît moins. Notre chef M. J... nous pousse toujours à créer de nouvelles tournées cidexées. À longueur de journée, j'essaye de convaincre les usagers d'accepter une boîte aux lettres CIDEX toujours plus éloignée de leur domicile. Beaucoup de préposés sont hostiles à ce nouveau système de distribution. Les syndicats s'organisent pour nous contrer et multiplient les réunions anti-CIDEX.

En 1972, j'ai 40 ans, je décide de postuler une recette de 3<sup>e</sup> classe. Très souvent, il faut présenter pendant plusieurs années sa candidature avant d'être inscrit. Cela n'a pas été mon cas, j'ai été accroché au tableau d'avancement la première fois. Aussi pendant les années 1973 et 1974, environ tous les trois mois, je reçois des propositions de bureaux vacants. J'en demande quelques uns dans la région mais ma candidature n'est pas

retenue. Ces postes sont attribués à des candidats placés devant moi, mais à chaque consultation, j'avance de rang. En juin 1974, j'obtiens sur consultation le bureau de Saint-Laurent-de-Neste dans les Hautes-Pyrénées. Après quelques renseignements par téléphone, je complète la connaissance des lieux en me rendant sur place. C'est un gros village d'un millier d'habitants situé dans la vallée de la Neste, à la limite de la Haute Garonne. Le bureau de poste est installé dans une petite rue, au centre du bourg. Sur le mur de façade, des lettres en gris bleu, délavées, indique qu'il s'agit de la poste. Un portail, un peu rouillé, ferme la cour. L'aspect extérieur me déçoit. Je rentre au bureau et l'intérieur ressemble au dehors. Tout le bureau est dans la même pièce. Six ou sept casiers de tri occupent une grande partie de la place. Au fond, j'aperçois une vieille chaudière à charbon. Derrière la banque, une guichetière était occupée avec ses papiers. Je me présente et M<sup>me</sup> D... m'accueille avec un grand sourire et des mots encourageants tels que vous serez bien, vous allez vous plaire, le bureau est vieux mais il y a des projets pour en construire un neuf. M<sup>me</sup> D... me présente ensuite à la mère de la Receveuse qui me fait visiter l'appartement que je trouve acceptable et bien entretenu. Quelques instants après, je rencontre M<sup>me</sup> L... Brigadière, receveuse intérimaire qui me donne des détails sur la gestion du bureau et le travail qui m'attend. Je suis plein de bonne volonté pour assurer ce nouveau rôle et à ce moment-là, je réalise le grand nombre et la diversité des tâches qui m'attendent. Deux mois me séparent de ma prise effective de fonctions et je vais les consacrer à m'initier à mon nouvel emploi. Je vais ensuite rendre visite à M<sup>me</sup> F... la Receveuse qui prend sa retraite et reste au village. Elle me précise qu'elle a géré le bureau de Saint-Laurent-de-Neste durant vingt six ans. Elle ajoute qu'elle a consacré beaucoup de temps à ce métier et en cas de besoin, elle me propose son aide. Je l'accepte volontiers et je crois que ça pourra me servir. A mon retour, je rends compte de ma journée à ma femme et à mes deux filles. Mon épouse m'encourage et m'as-

sure que je réussirai. Par contre, il n'en est pas de même pour Michèle, notre fille aînée âgée de 13 ans. Elle regrette de quitter ses camarades qu'elle connaît depuis sept ans. Elle devra changer d'établissement scolaire et prendre de nouvelles habitudes. Pour se rendre au lycée, elle empruntera le car de ramassage scolaire avec départ à 7 heures et retour à 18 heures.

En juillet et août, je dois suivre à Limoges un stage de formation pratique et théorique de Receveur de 3<sup>e</sup> classe. J'appréhende le stage et aussi l'exercice de ce métier où il faut savoir tant de choses. Sans tarder, je me procure les ouvrages nécessaires et je contacte un brigadier qui assure un intérim de Receveur à Bon-Encontre et qui accepte, avec l'autorisation de la Direction de me donner des notions de comptabilité et de gestion. J'apprécie beaucoup ce collègue qui est vraiment doué pour m'apprendre ces matières. Il me fait entièrement confiance et n'intervient que lorsque les solutions sont trop longues à trouver. J'ai passé trois semaines à mi-temps à ce bureau et cela m'a rendu un grand service.

Donc, en juillet 1974, j'effectue mon stage à Limoges. Je rencontre seize postulants receveurs qui ont entre 40 et 50 ans. Nous venons de tous les coins de France et de carrières différentes : brigadiers, bureaux mixtes, centres de tri, directions ; je suis le seul vérificateur de la distribution. La plupart ont une bonne expérience du travail des bureaux de poste tandis que je connais surtout le service de la distribution. Je peine un peu pour suivre les cours de comptabilité. Le soir, mes collègues sortent en ville alors que je reste à la chambre pour réviser les cours de la journée. Le stage se termine début août et je me sens à peu près en mesure d'assurer mon travail. Pendant une semaine, je reviens au bureau de Bon-Encontre où j'essaie de mettre en application ce que j'ai appris. Le 20 août arrive et c'est le grand déménagement. Avec ma famille, nous quittons avec un peu mal au cœur, cette maison que nous avions fait construire deux ans auparavant.

Nous nous installons à peu près dans ce que nous appellerons toujours le vieux bureau. Chaque fille a sa chambre et nous, les parents, nous dormons dans la pièce au-dessus du bureau. Je n'avais pas fait attention, mais dans un coin sont fixées les têtes de ligne des téléphones. Aussi, dans le silence de la nuit, à chaque fois qu'un usager utilise le téléphone, nous entendons le bruit émis par le dispositif qui relie les deux abonnés. Avec le cliquetis du téléphone, le souci du nouveau travail qui m'attend, le sommeil ne m'a gagné que tard dans la nuit.

Le 22 août 1974 a été pour moi la première journée du métier de receveur des Postes qui durera 17 ans. Le premier travail a été la coupure de gestion. La veille au soir, M<sup>me</sup> L... brigadière intérimaire a arrêté tous les comptes du bureau et des établissements rattachés : deux recettes distribution et trois agences postales. Le matin de bonne heure, M. L... Directeur départemental adjoint a procédé à la passation des consignes, des comptes, m'a donné quelques conseils pour la gestion. Il m'a fallu reconnaître contradictoirement les fonds, les timbres-poste, timbres-taxe, timbres fiscaux, papier timbré ainsi que le matériel postal et le mobilier. Cette réception des valeurs qui s'est déroulée dans environ une heure de temps n'a pas été trop approfondie par manque de temps. Une demi-journée aurait été nécessaire mais je fais confiance à ma collègue et tout s'avère juste. Malgré la coupure de gestion, le travail courant d'un bureau de poste continue. Le guichet est ouvert, les préposés sont partis en distribution avec les mandats à payer et les recommandés à distribuer, les établissements rattachés sont approvisionnés en fonds pour fonctionner normalement. Le premier jour, j'ai aussi fait connaissance des six préposés et des trois agents du service général qui sont placés sous mon autorité. C'est le terme qui est utilisé à cette époque-là. J'apprends aussi qu'est rattaché au bureau un préposé de relais qui habite et qui dessert un village de montagne. Que de choses apprises ou vues dans une journée ! Sur le plan activité, la journée se déroule normalement. Tout le personnel y

compris le receveur est centralisé dans l'unique pièce utilisée comme guichet, salle de tri, accueil. Durant les heures d'ouverture, je remarque certains clients qui cherchent à m'apercevoir, d'autres me saluent. L'heure de la fermeture arrive et il faut « faire la caisse », c'est-à-dire le bilan de la journée et établir des comptes justes. Ça se passe bien car M<sup>me</sup> L... brigadière est restée pour la journée et dresse une situation exacte.

Le lendemain, c'est seul que je dois exercer ce métier de receveur et malgré moi, j'appréhende cette première journée. Dans ma pensée revient la phrase de M. le directeur d'Agen le jour de mon départ « Receveur, vous serez en première ligne ». J'observe les positions et les tâches qu'effectue chaque agent. Il me semble que tous s'appliquent pour faire de leur mieux. Je m'acquitte de ma part de travail : ouverture de la sacoche de la direction, lecture des différentes consignes, commentaires avec le personnel sur ce qui les concerne, classement des documents, recherche des taxes. Comme la receveuse qui m'avait précédé, je participe à l'inscription des mandats sur les bordereaux. Je répartis entre les préposés les fonds correspondants aux mandats à payer. Récemment a été instituée la situation mensuelle des effectifs et chaque jour, il faut faire ressortir la situation du personnel du bureau : nombre de présents, de malades, de congés, etc. Avant de partir sur une recette, j'ai discuté de cet imprimé avec quelques collègues qui le jugent inutile et difficile à servir. Pour ma part, je trouve logique de le servir au jour le jour. Je m'occupe de la caisse : commande des fonds, des timbres à la recette principale, réception des fonds et reconnaissance de ces valeurs, approvisionnement du guichet, envoi aux établissements rattachés. En sens inverse, je reçois les fonds que versent ces agents. En fin d'après-midi, je contrôle les pièces du guichet : formules de versement de CNE ou Caisse Nationale d'Épargne, formules de remboursement, mandats émis, mandats payés, mandats optiques, recettes du téléphone etc. Le soir, il faut établir le bilan : les recettes moins les dépenses doivent donner le reste en caisse. Ce n'est pas

le cas ce premier jour. La seule solution « Chercher l'erreur » ou les erreurs. Madame D... qui n'a jamais fait la caisse du receveur mais qui a l'habitude de jongler avec les chiffres, m'aide et retrouve assez vite l'erreur. À mes débuts, il en sera ainsi de nombreuses fois et j'ai apprécié son assistance. Pour clôturer ma première journée, il ne me reste plus qu'à m'assurer de l'exactitude des fonds. Il est environ 20 heures lorsque je termine cette dure journée de labeur. Je suis satisfait mais je découvre que le receveur a quand même beaucoup de besogne à accomplir. Ce jour-là, j'ai dépassé mes douze heures de travail. Le soir, j'essaie de me détendre un peu mais je suis tracassé par cette charge de travail. Malgré moi, reviennent dans ma pensée la diversité et le nombre de tâches à assurer. J'essaie de me faire une raison et je me dis qu'avec l'habitude, je travaillerai plus vite. Dans ma pensée reviennent les phrases de mes collègues « Ne pars jamais receveur, c'est un travail d'esclave ». Enfin, je vais me coucher et je dors d'un trait de 22 heures à 6 heures 30 du matin. Le lendemain, je commence ma journée de travail vers 7 heures 30. Je recopie sur les trois registres de caisse la situation de la veille. Ces registres, que l'on appelle aussi sommiers sont encombrants et mesurent, ouverts, 80 cm sur 40. J'effectue à peu près les mêmes tâches que la veille avec quelques variantes, selon l'importance du trafic. Comme je n'ai pas de bureau, je me tiens dans la même salle que la guichetière, et par-dessus la banque je fais connaissance avec quelques clients. Au travers de quelques conversations, je perçois que certains aimeraient me parler dans un coin plus intime que la salle d'attente ou le guichet. Dans la sacoche de la Direction, je trouve une note de Monsieur le Directeur Départemental qui me prie de venir me présenter à ses services le 26 août. Avec ces nombreuses occupations, la journée a passé très rapidement et je la termine en reportant sur un livre appelé « Brouillon de caisse » la situation provisoire comptable de la journée. J'ai de la chance, la caisse est juste au premier décompte.

Au cours de receveur, l'Inspecteur Principal nous a conseillé de nous présenter, en arrivant, au Maire de la commune. Un soir, je me rends à la Mairie pour le rencontrer. Il est bien sûr très heureux de me connaître mais il avoue ne pas comprendre le but de ma visite. Il ajoute qu'il est client de la poste surtout pour le courrier et il me précise que le local occupé par l'Administration appartient à un particulier. Après lui avoir souligné l'importance de La Poste dans la vie de ses administrés, je lui ai proposé de nous rencontrer de temps en temps.

Nous arrivons au premier dimanche après ma nomination et il me tarde de me détendre un peu. La semaine a été rude. Le dimanche matin, je range divers papiers. Je me familiarise avec les différents documents classés dans le meuble métallique à clapets. Je découvre de nombreux imprimés peu souvent utilisés que je ne connais pas encore. J'essaye de retenir l'emplacement où je pourrais les retrouver.

Le dimanche après-midi avec Colette ma femme et mes deux filles Michèle et Laurence, nous allons nous promener vers la montagne toute proche. Nous sommes ravis lorsque nous traversons le village de Nistos longé par un torrent à l'eau claire et limpide. Michèle notre fille aînée âgée de 13 ans découvre de nouvelles plantes et fleurs qui amplifieront son herbier. Laurence 5 ans est toute heureuse de constituer un bouquet de fleurs sauvages. Nous sommes en admiration devant les magnifiques bois de hêtres et de sapins. Au loin, nous apercevons les vaches et les brebis qui paissent sur les pentes herbeuses de la montagne. Je réalise que nous avons eu de la chance d'être nomme, un peu au hasard, dans une charmante région.

Le lundi matin, comme d'habitude, j'effectue les principaux travaux et j'ai une petite appréhension car l'après-midi je dois rencontrer Monsieur le Directeur à 14 heures. Sitôt après le repas, mon épouse et moi, nous partons en voiture pour Tarbes, ville distante d'une quarantaine de kilomètres et à l'heure convenue, je me présente chez Monsieur le chef de

service qui ne m'accueille pas avec le sourire. D'entrée, il me fait part de ses difficultés. La semaine précédente, il a été obligé de déplacer un receveur qui ne fait pas face à son travail. Il juge qu'il s'agit d'un bureau de l'importance du mien et il regrette que les receveurs nommés à ces postes ne possèdent pas de meilleures connaissances professionnelles. Il me rappelle que le mois d'août est le mois où il y a le plus de congés et il ne dispose pas de brigadier pour me seconder. Il me conseille, en cas de difficultés, de ne pas me laisser « enfoncer » par le travail et de l'appeler. Pour terminer l'entrevue, il a insisté sur le respect des règles de sécurité et a ajouté qu'il passerait me voir dans quelques jours. Je suis sorti de son bureau peu enthousiaste. Ensuite, une dame du personnel m'a présenté aux différents services de la direction et la plupart m'ont posé des questions sur mes connaissances professionnelles et sur les postes que j'avais occupés auparavant. En sortant, je rejoins mon épouse qui m'attend dans un square à proximité et elle a de suite compris que ça n'a pas dû trop bien se passer et elle me trouve pâle.

En rentrant de la direction, je suis tracassé par ce que m'a dit le chef de service et aussi surpris que l'on exige tant de choses d'un receveur : quantité de travail importante, responsabilité pécuniaire, responsabilité sécurité etc. Dès le lendemain, j'étudie la possibilité d'alléger mon travail. Je me penche sur le tableau de service qui fait ressortir :

- l'agent à temps complet 40 heures par semaine, position tenue par Madame D... qui assure le service du guichet de 9 heures à 12 heures et de 15 heures à 18 heures.
- l'agent auxiliaire 36 heures par semaine qui exécute les tâches à l'arrière.
- un agent auxiliaire 15 heures par semaine qui effectue différents travaux le matin.

Je m'aperçois que les heures de remplacement ne sont pas toutes utilisées. Je remédie à cette situation et je procède à une nouvelle répartition



du travail. Je confie de nouvelles tâches à mes collègues qui se déclarent satisfaites qu'on leur fasse confiance. En particulier, c'est un agent qui décrit, sur un bordereau, les chèques versés, un autre agent procède à la reconnaissance des fonds. Mon emploi du temps s'en trouve allégé.

La semaine après mon arrivée, je reçois une communication téléphonique du secrétaire départemental FO auquel je suis adhérent. Il me souhaite la bienvenue dans le département et m'assure de son soutien en cas de besoin. Il me donne aussi les noms des différents collègues de notre organisation.

La fin du mois d'août arrive et se passe sans trop de problèmes. Il faut reconnaître qu'il n'y a que les comptes d'une semaine à établir puisque la comptabilité a été arrêtée le 22 août à la coupure de gestion. Le plus long a été d'établir des décomptes de la paye des remplaçants. Il faut prendre soin de séparer les agents par catégories : service général ou distribution en bicyclette ou en voiture. Il ne faut pas oublier les retenues systématiques et éventuellement la Mutuelle et ajouter les diverses indemnités : supplément familial, indemnités de résidence, chaussures, bicyclette. La moindre erreur fait l'objet d'une rectification d'écritures, qui, lorsqu'elles apparaissent trop souvent, sont une mauvaise note pour le receveur. Aujourd'hui, c'est devenu beaucoup plus facile en payant seulement un acompte avec un tableau qui indique le montant d'après l'indice et le nombre d'heures effectuées. Enfin, je pousse un ouf de soulagement après cette fin de mois qui s'est à peu près bien passée.

Comme convenu, la deuxième semaine de septembre, je reçois la visite de Monsieur le Directeur. Il me signale que ses services n'ont pas relevé d'irrégularités à l'encontre de mon bureau. Il se fait présenter les registres de caisse et constate qu'ils sont bien servis et à jour. Il a l'air satisfait de mon travail. Je lui fais remarquer que les règles de sécurité ne sont pas faciles à observer dans un vieux bâtiment où les issues ne ferment pas toujours

bien. Il m'autorise à installer un verrou supplémentaire et à dissimuler le coffre avec du tissu. Ce que je m'empresse de faire réaliser.

Je passe beaucoup de temps à mon bureau pour mon travail et je pense parfois à mon emploi de vérificateur que j'exerçais plutôt à l'extérieur, lorsque j'accompagnais les préposés dans leur tournée. Aussi, tous les jours entre 13 heures et 14 heures, je me promène à pied dans le village. Lorsque je monte un peu en altitude, d'un point de vue, appelé le Boilà, j'admire une partie de cette chaîne des Pyrénées où les montagnes sont toutes proches, à moins de 10 km à vol d'oiseau. Parfois, je rencontre des habitants de la localité qui se trouvent heureux d'habiter un si beau coin.

Installé receveur depuis un quinzaine de jours, j'apprends qu'un appel d'offres a été lancé pour la construction d'un bureau de poste. Je suis déjà tout heureux à l'idée de quitter ce vieux bureau qui n'est pas du tout fonctionnel, mais je ne me fais pas d'idées quant aux délais qui nous séparent de ce changement. Je vais voir M<sup>me</sup> F..., ancienne receveuse qui avait été consultée lors de l'élaboration du plan. Elle m'indique l'emplacement de la construction, un peu en dehors du village, et me décrit sommairement l'emplacement et la grandeur des pièces. Si ce projet voit le jour, la poste tiendra sa place dans la cité, ne sera plus le parent pauvre. Le personnel disposera de davantage de place, le receveur pourra travailler plus rapidement dans un bureau indépendant où il pourra également recevoir discrètement les clients. En attendant, il faut continuer à exercer dans ce vieux bureau, et à la mi-septembre, dans cette zone de montagne, il faut allumer le chauffage central qui fonctionne au charbon. J'ai fait rentrer le combustible nécessaire et j'essaye d'allumer la chaudière qui est très ancienne. Au premier essai, ça marche. La chaudière est placée dans un coin de la pièce et cela dégage beaucoup de poussière. Le bureau est bien chauffé mais les radiateurs de l'appartement sont à peine tièdes. Dans la cuisine qui est la pièce principale du rez-de-chaussée, j'installe un poêle à mazout, ce qui nous donne une température convenable.

La région est encore équipée en téléphone manuel et le central est installé à Lannemezan situé à dix kilomètres. Des rumeurs circulent sur l'automatisation du central. Cela se traduirait par la suppression d'une dizaine de postes et en principe les téléphonistes doivent être reclassés au service postal dans les bureaux voisins. Les auxiliaires employées à Saint Laurent de Neste craignent pour leur place et voient d'un mauvais œil ce reclassement. Quelques mois seulement nous séparent de cette réorganisation et cela se ressent sur le moral du bureau.

Afin d'utiliser le personnel auquel le bureau peut prétendre, j'obtiens dans un premier temps l'autorisation d'embaucher un auxiliaire de remplacement. La régularisation d'aligner l'effectif sur le trafic s'effectuera un peu plus tard, en juillet, en période de répartition des effectifs. J'embauche donc M<sup>me</sup> V..., qui après une période d'apprentissage de six jours assure le remplacement notamment sur les positions de travail arrière dont les principales tâches sont la réception des préposés, le tri du courrier départ, et après contrôle des feuilles de comptabilité journalière des agences postales, la transcription sur un registre. Petit à petit, je m'allège de ma lourde charge de travail.

La fin du mois de septembre approche avec toutes les occupations supplémentaires mensuelles. J'essaie de m'avancer autant que je peux dans cette préparation. Je m'assure de l'exactitude de tous les registres, de la concordance des pièces comptables avec les bordereaux. En procédant ainsi, je n'aurai pas d'erreur à rechercher dans les antérieurs du mois. De temps en temps, je reçois, très discrètement, la visite de M<sup>me</sup> F..., la receveuse que j'ai remplacée qui s'enquiert si tout va bien. Je la vois toujours arriver avec plaisir, car j'ai souvent de côté quelques questions à lui poser. J'apprécie beaucoup son aide et je ne l'ai pas oubliée.

M<sup>me</sup> D... la guichetière, m'aide parfois à rechercher les erreurs ; elle a appris en même temps que moi à établir assez rapidement la caisse du

bureau et elle en est très contente. Ainsi, si je dois m'absenter, une après-midi ou une journée, elle est en mesure de me remplacer.

Arrive le 30 septembre 1974, la première fin de mois complète que je dois dresser. J'ai décidé de veiller et de commencer après le repas du soir. Il faut dire que dans la journée c'est pratiquement impossible à faire tellement je suis dérangé par le téléphone, les clients, les agents du bureau qui échangent verbalement des renseignements sur le service, car je rappelle, tout se passe dans la même pièce. M<sup>me</sup> D... se propose de venir m'aider si je le souhaite. J'accepte volontiers. Nous commençons donc vers 20 heures. Avec un modèle devant nos yeux, nous alignons nos chiffres, récapitulons, reportons, et normalement si tout est juste, nous devons parvenir à une égalité, ce qui n'est pas le cas. Nous recommandons les additions, les soustractions, les reports et nous retrouvons l'erreur du même montant. Il est 23 heures et nous sommes toujours avec notre erreur. Pas important, une trentaine de francs. Et tout à coup, le chiffre me rappelle quelque chose. Il correspond à une dépense que j'ai effectuée pour acheter des produits d'entretien pour le bureau. Madame D... pense que ça doit provenir de là. Je cherche sur un guide la méthode de régulariser les avances autorisées, je procède d'après les indications données et à minuit la comptabilité du bureau est exacte. Le lendemain, j'incorpore, après contrôle, les comptes des trois agences postales et des deux recettes distribution et la fin de mois est bien avancée. M<sup>me</sup> F... ex-receveuse est passée me voir et m'a aidé à terminer la partie la plus délicate du bordereau 1104, la ventilation des valeurs. Voilà un mois et demi que je suis receveur et je commence à émerger de mes registres et écritures. Par téléphone, je fais la connaissance de deux collègues de bureau voisins : Labarthe de Neste et Capvern-les Bains. Ils me proposent éventuellement de m'aider et ils estiment que le plus dur doit être passé. Je le crois aussi. J'ai prévu de prendre le reliquat de congés la deuxième quinzaine d'octobre. Je suis remplacé par un brigadier de Lannemezan qui connaît très

bien le travail de receveur ainsi que le bureau de Saint-Laurent-de-Neste car c'est lui qui assurait les remplacements de l'ancienne receveuse. Je lui passe les consignes et je quitte le bureau enfin libéré. Je n'ai jamais autant apprécié les congés.

Les deux premiers jours, je vais me promener à pied ou à bicyclette dans les environs. Je suis heureux de ne plus penser à ce tracassé de chiffres et de comptes. Le soir, je reviens à la maison détendu. Il m'arrive parfois d'aller conduire ou chercher à l'école, Laurence notre deuxième fille âgée de cinq ans. Ainsi, j'ai l'occasion de discuter et de faire connaissance avec d'autres parents d'enfants. Avec l'aide de mon épouse, nous tapissons la cuisine qui est la principale pièce du rez-de-chaussée. Lorsque c'est terminé, nous vivons dans une atmosphère plus gaie. Nous allons aussi nous promener à Tarbes et à Pau car depuis deux mois, nous ne sommes guère sortis de notre village.

Lorsque je rencontre le brigadier dans le couloir ou au bureau, il me parle des grèves des PTT. À la poste, presque personne ne travaille. Les clients ne viennent pas non plus. Avec courage, je reprends mon travail le 5 novembre. Monsieur D... me passe les consignes et j'apprécie que la fin de mois soit terminée. Le mois de novembre s'écoule avec bien sûr quelques nouvelles tâches à effectuer, mais il me semble que je maîtrise à peu près mon travail.

Le 29 novembre au matin, je suis tout surpris de recevoir la visite de Monsieur A... Inspecteur principal qui vient pour la vérification comptable. Il s'excuse de venir en fin de mois, mais il avait un emploi du temps très chargé. Il reconnaît la caisse, les timbres-poste et les diverses valeurs : timbres fiscaux, Bons du Trésor. Il me demande les livres de caisse et me dit que je peux continuer mon travail mais il a toujours des précisions à me demander sur les écritures. J'arrive à peine à écouler le travail courant. Mais tant pis je travaillerai le soir pour préparer la situation mensuelle des effectifs et la paye des auxiliaires. En fin d'après-midi, il m'an-

nonce que la situation est exacte. Monsieur A... vérifie l'ensemble de la gestion et paraît satisfait. Il reconnaît qu'il doit être pénible de travailler dans un bureau aussi exigu et dans le bruit : le va et vient des clients, discussions avec la guichetière, le téléphone, les sorties et rentrées des préposés à des heures différentes, les levées de la boîte aux lettres etc.

La fin du mois de novembre arrive, ça tombe un samedi. Je travaille seul, dans le calme, le samedi après-midi et la dimanche matin Je réussis à équilibrer assez rapidement la situation comptable et le lundi il ne me reste qu'à intégrer les comptes des rattachés. Il me semble maintenant que sur le plan travail le plus dur doit être derrière moi.

Les heures d'ouverture du guichet sont de 9 heures à 12 heures et 15 heures à 18 heures. Pendant que j'assure la permanence télégraphique de 14 heures à 15 heures, je vois souvent des clients de passage qui se trouvent face à un bureau fermé. De même le soir après 17 h 15 rares sont les clients qui viennent au bureau. Après une petite étude, je présente au personnel, à la Mairie et à la direction, un nouveau projet d'horaires d'ouverture du guichet et je propose 9 heures à 12 heures et 14 heures à 17 heures. C'est accepté unanimement à condition que cela ne dérange pas trop les habitudes. Ça contrarie un peu les instituteurs et les professeurs de l'école et du collège mais ils s'habituent et viennent effectuer les opérations postales le mercredi.

Courant décembre, j'ai connaissance des résultats de l'adjudication pour la construction du nouveau bureau de poste. Les travaux de gros œuvre, plâtrerie, peinture sont attribués à un entrepreneur de la commune. La première réunion de chantier doit avoir lieu au mois de janvier. Cela est bon signe et je suis persuadé que le projet verra bientôt le jour.

Noël approche et avec mon épouse, nous décidons d'offrir au personnel un apéritif. Ce jour-là, veille de Noël le bureau ferme une heure plus tôt. L'ensemble du personnel accepte notre invitation et la réception a été très sympathique. Chacun était plus libéré que pendant le travail et nous

avons mieux fait connaissance. Nous avons pris des photos de cette agréable soirée et lorsque je les revoie, je repense à mes débuts de receveur, à la vie individuelle de mes collègues, à la vie qui a continué...

Dans les salles d'attente des bureaux de poste sont affichés, sur des panneaux prévus à cet effet, les produits que l'on peut trouver dans l'établissement. Je veille qu'il soit tenu à jour et je crois, parmi d'autres, à cette méthode pour le développement des produits financiers de la poste dont on commence à parler à cette époque, au début de 1975. Au milieu du panneau ressort en grand une affiche CNP sur laquelle apparaît un chien Saint Bernard et une inscription « Mettez-vous à l'abri des pépins ». Un client de passage venu pour téléphoner me demande quelques renseignements supplémentaires sur ce produit que je ne connais guère. Par contre, j'ai l'impression qu'il a une idée précise de ce qu'il désire. Je lui remets quelques tracts ainsi qu'un imprimé de souscription. Je note son adresse à Saint-Gaudens, ville située à une vingtaine de kilomètres de Saint-Laurent-de-Neste, en lui disant que je le rappellerai une semaine plus tard. Mais à vrai dire, je suis bien embarrassé car je ne me sens pas à la hauteur pour donner des renseignements sur l'assurance-vie. Le soir même, je consulte le livre de poche CNP et déjà je suis un peu plus éclairé sur l'assurance et les différents contrats. Le lendemain, je téléphone au receveur-distributeur de Tuzaguet rattaché à mon bureau. Au cours de conversations antérieures, il m'avait signalé qu'il avait fait souscrire de nombreux contrats d'assurance et il se propose de m'accompagner chez mon client. J'accepte volontiers et après avoir pris rendez-vous, nous allons chez Monsieur Y... Après une banale entrée en matière, il nous dit qu'antérieurement il a travaillé dans l'assurance-vie. Il a étudié nos tarifs qui lui conviennent et nous remet en même temps que le bulletin de souscription, le chèque de la première prime. Avec le receveur-distributeur, nous nous assurons que l'imprimé est correctement servi et nous remercions le client pour sa confiance à la CNP. Monsieur Y... nous offre

l'apéritif, nous discutons d'affaires diverses et nous nous séparons. Nous remontons dans la voiture, le receveur-distributeur éclate de rire et me déclare « Dans votre carrière, vous ne ferez pas un deuxième contrat comme celui-là ». Il s'agit d'un contrat d'assurance risque pur de 300 000 F, ce qui est pour l'époque un montant important mais c'est surtout l'aisance avec laquelle il a été réalisé qui surprend mon collègue. À la réception du contrat, le pilote CNP me félicite et suggère de m'envoyer en formation.

Suite à la vérification du 29 novembre 1974, je reçois fin janvier 1975 le rapport et j'apprécie les conclusions portées par Monsieur l'Inspecteur Principal et Monsieur le Directeur. Je joins une photocopie de l'extrait du rapport.

Début février 1975, je reçois de la direction régionale une convocation pour assister à une réunion préliminaire à la construction d'un bureau de poste. Pour la circonstance, la Mairie nous a prêté une salle et à cette occasion je fais la connaissance de tous les artisans qui doivent participer à la construction du nouveau bureau. Comme à tous les entrepreneurs, il m'est remis un cahier des charges, les différents plans, et ce qui m'intéresse particulièrement, ce sont les délais de construction. Le bureau doit être livré, terminé le 1er juin 1976. Monsieur D... architecte m'affirme que ces délais seront tenus. C'est la direction régionale de la poste qui commande la construction de ce bureau et Monsieur D..., directeur adjoint me confirme les dates avancées par l'architecte. A la même réunion, une tâche à laquelle je ne m'attends pas m'est confiée. Chaque jour ouvrable, je dois visiter le chantier, compter les ouvriers présents, noter l'entreprise à laquelle ils appartiennent et relever l'état d'avancement des travaux. Chaque jour, je transmets à la région l'imprimé prévu à cet effet. Je prends mon rôle au sérieux et je mesure l'importance de la confiance qui est accordée aux receveurs. En raison de mon emploi du temps chargé, ma visite est rapide mais je discute toujours un peu avec les



ouvriers, m'intéresse à la construction et je m'instruis notamment sur les méthodes d'isolation.

En juillet 1975 a lieu la répartition des heures d'après le trafic de l'année précédente. Comme il y avait un retard de 1974 à rattraper, le bureau bénéficie d'une attribution de 2 heures 15. Le nouvel effectif s'établit comme suit :

- un titulaire tenu par un agent du cadre complémentaire
- un auxiliaire à 6 heures 15 d'utilisation journalière
- un auxiliaire à 5 heures.

Je profite de cette dotation pour revoir le tableau de règlement intérieur et déterminer les tâches qui reviennent à chacun. L'expérience acquise au cours d'une année de receveur ajoutée à cette augmentation de personnel me permettent d'effectuer une journée de travail à peu près normale variant de 7 heures à 8 heures, et exceptionnellement 10 heures à 12 heures en fin de mois. Je me sens vraiment soulagé et mes débuts difficiles ne sont qu'un souvenir.

En rentrant de congé au mois d'août, j'apprends qu'une contrôleuse du central téléphonique de Lannemezan va être reclassée agent de la poste au bureau de Saint-Laurent-de-Neste. Cette nouvelle perturbe un peu le personnel du bureau, en particulier les auxiliaires qui vont voir leur durée d'utilisation réduite. Cet agent, ne pouvant suivre pour raisons familiales les cours du centre de formation de Toulouse, effectuera son stage au bureau. En plus du travail du central téléphonique, Mademoiselle C... connaît les chèques postaux pour avoir travaillé assez longtemps dans ce service. Son stage se passe bien, et deux mois après son arrivée, elle connaît à peu près le travail sur la position guichet et la position arrière, tâches qu'elle assure par alternat avec Madame D... Mademoiselle C... est satisfaite du service qu'on lui demande d'assurer à la poste et ne regrette pas le central téléphonique.

En septembre 1975, je suis convoqué à Toulouse pour suivre un stage de formation commerciale. Je rencontre une dizaine de collègues qui ont à peu près mon âge ou un peu plus, mais sensiblement la même ancienneté de receveur. Nous apprenons ou nous approfondissons nos connaissances sur les produits commercialisés par la poste. Les moniteurs nous enseignent également les méthodes de vente. Nous écoutons attentivement et nous pensons pour la plupart que ces théories sont bonnes mais parfois difficiles à mettre en œuvre. Pour ma part, je crois que la motivation compte beaucoup. À ces séminaires, je suis toujours heureux de rencontrer des collègues et chacun évoque les problèmes qui se posent à lui et souvent à la majorité d'entre nous. De ce stage, il ressort que le manque de formation professionnelle et la méconnaissance des produits de la poste touchent de nombreux receveurs et agents, ce qui a pour effet de produire un blocage lorsqu'on se trouve face au client. Aussi, dès mon retour, je m'attache à combler cette lacune et lorsque les agents connaissent les produits financiers, ils les proposent plus facilement. Durant l'année 1975, se déroule dans la région de Toulouse, à l'initiative de Monsieur le directeur régional, une campagne jumelage CCP-CNE. Chaque adhérent au jumelage peut transférer d'un compte sur un autre la somme qu'il désire sans se déplacer au bureau de poste. Il lui suffit d'envoyer par courrier, au bureau, l'imprimé prévu à cet effet. J'ai expliqué à mes collègues le but de l'opération et la plupart ont été motivés. Nous nous sommes très bien classés sur le plan départemental, nous avons reçu quelques cadeaux et les félicitations du directeur. Ce principe du jumelage n'a pas duré très longtemps, cela représentait un travail assez lourd pour le bureau mais c'était en somme le préliminaire de CCEpargne ou Vidéoposte Plus où le client peut transférer de l'argent d'un compte sur un autre sans se déplacer.

Depuis mon installation de receveur, je reçois de temps à autre quelques revues éditées par l'amicale des receveurs. Je les lis toujours avec grand

intérêt et je me sens souvent concerné par les sujets traités. Je me rends compte que d'autres collègues rencontrent comme moi des difficultés pour accomplir leur tâche. Nombreux sont les collègues gérant un bureau de la même classe que moi qui se plaignent de ne pas disposer d'un bureau particulier. Je suis un peu égoïste mais je sais que le problème sera bientôt résolu pour moi. Je suis sollicité pour adhérer à l'amicale et j'accepte volontiers. Quelques temps après a lieu à Tarbes l'assemblée générale annuelle. Je suis surpris du nombre important de participants et aussi de la bonne ambiance qui règne. La réunion est très bien organisée. Des questions ont été déposées quelques jours auparavant et les réponses sont données soit par le représentant du bureau national, soit par le Directeur Départemental invité à cette occasion, soit par un collègue du département.

Cette journée s'est terminée par un bon repas servi dans un restaurant de la ville. Je suis heureux d'avoir participé à cette assemblée et j'ai apprécié la solidarité qui existe entre collègues.

Nous sommes en mai 1976, les travaux du nouveau bureau avancent et comme prévu, il sera livré le 16 juin. Au cours de mes visites qui ont duré quinze mois, j'ai suivi petit à petit la construction du bâtiment. C'est un beau bureau, doté d'un très bel appartement pour le receveur et situé dans un coin très agréable. Tout a été bien conçu, que ce soit pour le personnel, les usagers ou le receveur. Le jour du déménagement approche. J'ai auparavant commandé du mobilier neuf et tout ou presque m'a été livré. J'ai aussi reçu les recommandations de la Direction, notamment sur le plan sécurité. Le déménagement du bureau se passe un samedi, sans problème. Je dispose de l'après-midi et du dimanche pour ranger les affaires. Il suffit de les répartir par service et nous disposons de tellement de place : une belle salle d'attente, au guichet trois positions de travail, la cabine arrière où peuvent s'installer deux agents, la pièce réservée aux préposés avec au moins 1/3 de place non utilisée, et ce qui me concerne le

plus, le bureau particulier du receveur. Les premiers jours, il faut bien sûr marcher davantage, les positions de travail étant distantes les unes des autres, mais petit à petit nous nous organisons, nous travaillons plus à l'aise. Nous nous habituons bien vite à ce nouveau confort.

La réglementation prévoit que chaque receveur ayant des rattachés doit contrôler, sur place chaque année, la comptabilité des établissements secondaires. Cela me rappelle le travail que j'effectuais lorsque j'étais vérificateur. Ces visites inopinées surprennent toujours les gérants des agences postales et surtout les receveurs-distributeurs. Ils estiment que la visite de l'Inspecteur principal de la Direction suffit amplement, mais néanmoins ils se soumettent au contrôle du receveur du bureau d'attache. C'est souvent dans les valeurs que je trouve de petites irrégularités : timbres-poste retirés du service ou inscription du prix sur un coupon-réponse non conforme au prix indiqué sur le guide officiel. La vérification se termine souvent par un café ou un apéritif pris en commun.

En même temps que le développement des produits financiers, s'annonce aussi la simplification de la comptabilité. Quelques collègues, notamment les anciens, appréhendent ce changement. En résumé, dans un premier temps, il s'agit de remplacer les gros registres de caisse par des bordereaux journaliers. Pour ma part, je pense que cela a été une bonne opération pour les receveurs. Ils peuvent ainsi déléguer la tenue de la caisse à un agent de leur bureau. Avec les registres, ils auraient pu accorder la même confiance aux agents, mais ils craignaient, peut-être à tort, les ratures qui ne manquaient pas d'être relevées sur les rapports de vérification.

Dans les années 1970-1980, l'avancement de grade se fait à l'ancienneté et au mérite. Les candidats étant plus nombreux que les places vacantes, chaque receveur doit postuler trois ou quatre années de suite en vue d'être inscrit au tableau. Mais il arrive parfois qu'avec un bon classement au mérite, on obtienne un meilleur rang et l'on y soit inscrit plus tôt. C'est

ce qui m'est arrivé et j'ai figuré au tableau de receveur de 2<sup>e</sup> classe la première fois que je me suis présenté. J'ai, bien sûr, subi quelques critiques de mes collègues.

Avec le nouveau bureau situé à un bon emplacement avec parking, du personnel motivé, le trafic guichet se développe. Le préposé auxiliaire 5 heures d'une agence postale fermée pour cause de retraite, le préposé auxiliaire 4 heures d'une recette de 4<sup>e</sup> classe transformée en recette-distribution sont rattachés à Saint-Laurent-de-Neste. Ce trafic supplémentaire permet au bureau d'être surclassé et de passer de 3<sup>e</sup> à 2<sup>e</sup> classe. Cela fait bien mon affaire et le 18 juin 1980, je suis nommé receveur de 2<sup>e</sup> classe sur place. J'apprécie cette promotion pour moi et pour ma famille et en particulier pour Laurence, ma deuxième fille, à qui sera évité un changement d'école.

Le développement du service commercial à la poste se poursuit et s'intensifie. Des objectifs sont fixés à chaque bureau et un suivi est effectué par les inspecteurs principaux au moment des vérifications. Chaque année, les objectifs sont revus à la hausse en tenant compte de la réalisation de l'année précédente. Ainsi, cela conduit parfois à un déséquilibre car plus un bureau produit, plus la direction en demande. Mais après quelques contestations de la part de collègues sur cette méthode, les principes changent et la hiérarchie décide que la production du bureau doit être en rapport avec la population postale fréquentant l'établissement. En ce qui concerne le bureau, les objectifs fixés ont toujours été à peu près atteints et parfois dépassés pour certains produits. Pour nous apprendre et nous motiver, nous sommes envoyés en stage ou en séminaire de quelques jours, parfois d'une semaine.

En 1978, se confirme la création de groupements de bureaux. Le département est partagé en secteurs géographiques comprenant environ une douzaine de bureaux chacun, toutes classes confondues. A la première réunion assistent le directeur et un inspecteur principal qui nous en expli-

quent le fonctionnement. Après une discussion sur le découpage vient le moment de désigner ou élire un animateur. C'est une collègue du bureau voisin qui est élue et je suis son adjoint. Un an après, cette dame part en promotion et d'office, je suis désigné animateur. Le rôle de ce dernier consiste à organiser la réunion : date, lieu, remplacement des collègues, centralisation des questions à poser et invitation des services de la direction habilités à répondre. Le jour de la réunion : accueil des participants et animation. La plupart du temps, ces assemblées se passent bien et permettent aux collègues et aux différents services de mieux se connaître et peut-être de se sentir plus à l'aise lorsqu'on se téléphone.

Voilà plusieurs années que je suis receveur et installé dans cet immeuble neuf et très fonctionnel. Dans mon bureau, je reçois les clients à qui je donne des renseignements sur les produits financiers de la poste et certains abordent d'autres problèmes tels que la succession, l'achat ou la construction d'une maison, l'éducation des enfants, sujets un peu éloignés de La Poste. Je me suis abonné à des revues spécialisées pour éventuellement répondre à des questions dont les réponses ne figurent pas sur nos fascicules.

L'année 1977 a été le changement du Maire de notre commune. Je connais bien ce nouveau magistrat qui est client de la poste. Il est fier que sa commune dispose d'un beau bureau de poste et bien que le bâtiment soit la propriété des domaines, notre Maire s'occupe de quelques aménagements : parking, plantation de quelques arbres dans le jardin, entretien des alentours. Lorsqu'il y a le départ d'un fonctionnaire du canton, gendarme, enseignant, forestier, je suis toujours invité à la réception et j'y assiste. Ainsi, je connais beaucoup de personnalités du canton. Je suis convié aux différents vins d'honneur de la municipalité donnés à l'occasion des fêtes du 14 juillet, 11 novembre, fête patronale, remise des challenges de l'équipe de football.

En 1979, Michèle notre fille aînée âgée de 18 ans vient d'obtenir son bac et doit choisir une orientation pour continuer ses études. Elle aime l'art : la peinture, le Moyen Âge, les monuments de style ancien. Elle se dirige vers l'école du Louvre où elle restera deux ans. Elle entre ensuite au ministère de la Culture.

Voilà 9 ans que je suis receveur dont 3 ans en deuxième classe. Je possède l'ancienneté requise pour me présenter à la classe supérieure. Comme la sélection se fait au tiers, c'est-à-dire une place pour trois candidats, j'attends trois ans pour être inscrit au tableau d'avancement de 1<sup>re</sup> classe. Ma deuxième fille Laurence étant encore au lycée de Lanne-mezan, je ne me presse pas trop pour partir et aux consultations qui me sont présentées je ne demande pas trop de postes vacants, mais lorsqu'un bureau de 1<sup>re</sup> classe, Vic-en-Bigorre dans les Hautes-Pyrénées, se présente, je le demande et je suis heureux de l'obtenir. Ainsi Laurence peut continuer sa terminale comme pensionnaire au lycée de Lannemezan.

Je suis donc nommé receveur de 1<sup>re</sup> classe le 11 décembre 1986 à Vic-en-Bigorre. Quelques jours auparavant, je vais visiter le bureau dont la construction remonte aux années 1970. Le bureau est fonctionnel, bien aménagé, mais par contre l'appartement ne possède pas le confort de celui de Saint-Laurent-de-Neste. Je me dis que les promotions ont aussi quelques inconvénients.

Le jour de la coupure de gestion, après la passation des fonds et valeurs, l'inspecteur principal m'informe que Vic-en-Bigorre est un bureau sans histoire, dont on parle peu aux services de direction. L'effectif est plus important que le bureau que je quitte : il est composé de 9 préposés titulaires au service de la distribution et 7 agents au service général. Je fais connaissance avec le personnel qui m'entoure. La plupart semble posséder une bonne formation professionnelle. N'ayant pas oublié la distribution où j'ai passé une bonne partie de ma carrière, je m'intéresse au service des préposés. Ceux-ci semblent apprécier et aiment discuter de

leur travail, de leur tournée, de leurs petits problèmes professionnels. De plus, un agent d'exploitation distribution acheminement mène cette équipe et les petits litiges se règlent entre eux. Je ne tiens pas de position de travail bien déterminée. Mon rôle consiste à coordonner l'ensemble pour que ça marche le mieux possible. Je porte une attention particulière à la sécurité, à la régularité des opérations de caisse et à la réalisation des objectifs commerciaux. Dès mon arrivée se met en place la micro informatique, chacun des deux guichets équipé d'un ordinateur est relié au service de la comptabilité à l'arrière. Les agents ont reçu une formation informatique mais les débuts ne sont pas évidents. Parfois les machines tombent en panne et le service est perturbé. Il faut attendre les dépanneurs de la maintenance postale de Tarbes situé à 17 km. Les clients sont obligés de revenir. Mais insensiblement le matériel se perfectionne, les agents s'habituent au nouveau système et ça marche mieux.

Dans mon bureau, je reçois les clients qui viennent effectuer les opérations financières : souscription ou vente de SICAV, assurance-vie, souscription aux emprunts.

Après la micro informatique a été mise en place la télésurveillance. Le personnel est plutôt sceptique sur cette nouvelle méthode de sécurité. Mais en expliquant l'utilité de ce service et avec le temps, tout s'est arrangé et chacun a été plus discipliné pour ce qui concerne les horaires de fin de service et l'usage du code. C'est aussi un peu plus contraignant pour moi, je dois quitter à l'heure et il me faut réorganiser mon emploi du temps.

Vic-en-Bigorre est une petite ville de 5 000 habitants située à 17 km au nord de Tarbes. Sur place se trouve ce dont on a besoin sur le plan alimentaire, soins médicaux, vêtements, optique. De plus, a lieu chaque samedi un important marché très fréquenté. À la saison d'hiver se négocient d'importantes quantités de foies gras d'oies et de canards. Dans cette ville sont également installées quelques industries : fabriques de



meubles, de jouets, d'électronique, entreprises agro-alimentaires. La ville est également équipée d'un champ de courses de chevaux qui se déroulent en septembre et octobre de chaque année. Toutes ces activités en font une cité animée. J'apprécie également les promenades que l'on peut faire à pied le long des deux cours d'eau qui coulent à proximité de la ville.

En dix ans, les groupements de bureaux se sont développés et différentes expériences sont tentées dans certains départements. Dans les Hautes-Pyrénées, la direction a décentralisé auprès de quatre groupements la gestion des équipes d'agents rouleurs qui assurent les remplacements des agents titulaires absents pour une cause quelconque : congé d'affaires, maladie, congé exceptionnel. L'enveloppe des heures d'auxiliaire de remplacement leur a également été confiée. Les volontaires pour être gestionnaires sont peu nombreux et comme le bureau de Vic-en-Bigorre est le plus important du groupement, la direction m'a chargé de cette gestion. Pour accomplir cette tâche, trois heures d'auxiliaire par jour m'ont été attribuées, dotation raisonnable, mais les attributions du receveur ont augmenté. Pendant deux ans, en plus de receveur, j'ai exercé cette fonction. Bien que parfois pressé par le temps, j'ai eu des entretiens très enrichissants avec mes collègues et la plupart sont animés de la volonté de toujours assurer la continuité du service, ce qui n'est pas toujours facile.

En 1991, âgé de 59 ans, je fais le bilan de ma carrière : 19 ans au service de la distribution comme facteur, facteur-chef, Conducteur de la distribution postale, vérificateur et 17 ans comme receveur. Entré dans l'Administration comme facteur et terminer receveur de première classe, c'est comme beaucoup me disent, une belle carrière. Mais je me pose cette question : « N'ai-je pas trop donné ? ne me suis-je pas trop investi professionnellement ? ». Quelques jours avant ma retraite, au cours d'un repas avec des collègues receveurs, ceux-ci me répondirent : « Quand on choisit d'être receveur, on ne peut guère faire autrement. »

Le 11 mai 1991, je prends donc ma retraite et avec mon épouse, nous nous retirons à Gan, petite ville à côté de Pau. Dans cette région où j'ai passé une partie de mon enfance et de mon adolescence. Douze ans auparavant, nous avons fait construire une maison. Aimant la nature, je m'occupe du jardin, des arbres fruitiers, des fleurs. J'effectue le bricolage relatif à l'entretien de la maison.

Les receveurs retraités, membres de l'amicale des chefs d'établissement sont invités une fois par an à l'assemblée Générale des actifs. Cela se termine par un bon repas et avec les anciens collègues, nous reparlons de la poste de notre temps, de notre métier qui, bien sûr, a beaucoup évolué et continue sur cette voie.

Adhérent du syndicat FO, je suis invité aux commissions exécutives et j'y participe de temps à autre. En particulier, je rencontre un facteur de Vic-en-Bigorre et ainsi j'ai des nouvelles de mes anciens collègues.

De temps en temps, j'effectue quelques placements financiers à La Poste voisine gérée par une receveuse, ancienne employée de Vic-en-Bigorre, lorsque j'étais receveur, et l'un et l'autre, avons toujours quelques nouvelles à échanger.

Ayant toujours été intéressé par le marché boursier et le placement des actions, je suis membre d'un club d'investissement composé de quelques postiers et aussi d'un receveur retraité qui gérait le bureau voisin lorsque j'étais à St-Laurent-de-Neste. En plus des cours de bourse, d'achat et de vente des valeurs, j'entends parfois parler de La Poste et de son évolution.

Dans mon enfance et adolescence, était parlée dans la région une langue qu'on appelait le patois. En ce temps-là, beaucoup de personnes âgées, surtout en zone rurale, ne s'exprimaient qu'en ce parlé. Bien sûr, à l'école communale il était expressément interdit, sous peine de punition, d'utiliser ce langage. Mais depuis les choses ont évolué. On s'est aperçu que cette langue est riche en vocabulaire et maintenant certaines écoles ensei-

gnent le béarnais. À Pau, se tient une association où l'on peut apprendre à lire et écrire cette langue. Chaque semaine, en soirée, je participe à ces cours. J'aime bien ces rencontres qui évitent l'isolement dont se plaignent certains retraités.

Mes deux sœurs qui sont retraitées et mon frère sur le point de l'être vivent avec leur famille dans le même département. Nous nous réunissons de temps en temps et presque à chaque rencontre sont évoqués quelques souvenirs et notamment le manque de chance qui ne nous a pas permis d'être élevés ensemble.

Michèle, notre fille aînée, travaille avec son mari aux archives départementales du Gers. Ils sont installés avec leurs enfants âgés de 3 et 7 ans à Auch, à 130 km de Gan. Ce n'est pas trop loin et nous avons le plaisir de nous rencontrer de temps en temps. Laurence, notre deuxième fille, travaille chez un opticien à Tarbes et habite la même ville distante de 50 km de notre domicile. Nous pouvons nous rencontrer assez souvent.

Et ainsi, je vis tranquillement en compagnie de mon épouse ma retraite de receveur des Postes.

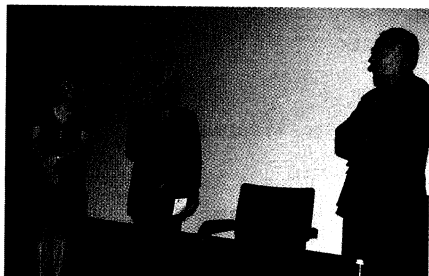
# Liste des participants au concours

- BADEFORT Yolande  
BAUER Christian  
BUISSON Gérard Clin d'œil à un métier incomparable  
CAILLE Éliane  
CHEVALIER Jean Oui, j'ai connu ce temps là...  
COQUILLE Jean Mes premières mémoires.  
Des Ardennes à l'Oise, en passant par l'Eure,  
au travers de la Poste  
COUDERT René Histoire d'un receveur des postes  
(période 1945-1988)  
D'HAUDT André Des pionniers  
DEBEAUSSART Serge  
DLUBAK Pierre Itinéraire d'un fils d'immigré polonais  
DOMÉ Eva  
DRÉAN Jeannine  
ESPOSITO Antoine  
EXCOFFON Georges  
FABRE Roger Itinéraires d'une vie de postier, 1934-1980  
GAILLARD Jeannine Les chemins de la vie  
GARCIA Robert  
GARREC Jean  
GAUTHIER Thérèse Et je devins... receveuse des Postes  
GENDRON Marc  
GERAERT Jeanne  
GOZY Rachelle Il était une fois... une postière  
GUEGUEN René  
HADDADI Robert  
HARDY Alfred Une vie de receveur

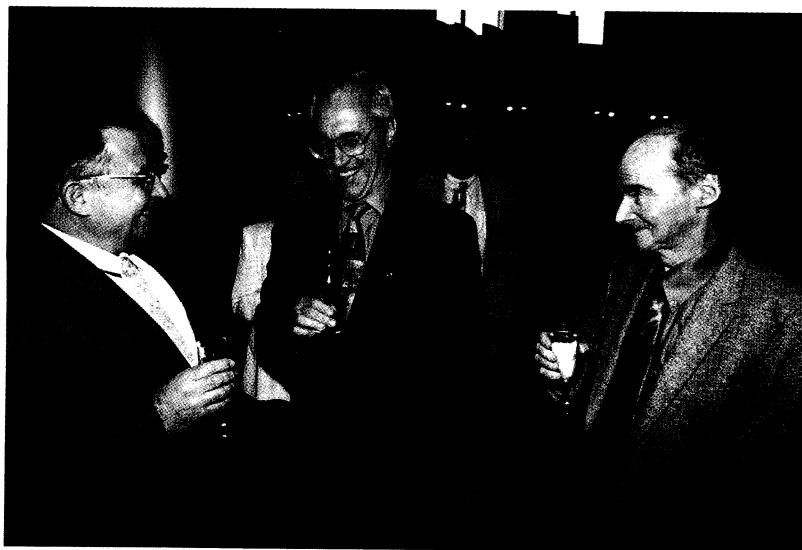
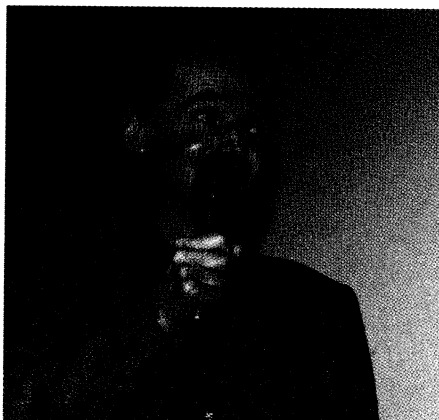
HELOUIN Gérard	
JOURDAIN Georges	Les tribulations et les joies d'un postier
KEMPF Gérard	Postier sans frontière
LAVIT Guy	Si ma poste m'était comptée!
LE RESTIF Thérèse	Itinéraire d'une postière (1952-1992)
LEFRANCQ Pierre	
LEPHAY C.	Une journée de receveur des PTT de 3 <sup>e</sup> classe dans les années soixante-dix
LOUVAT Robert	Sur la piste d'un directeur d'établissement
MANAC'H Jean	Fidèle... aux Postes
MARTIN Marcel	
MARX Louis	Les recettes de la Poste. Mémoires... d'un receveur honoraire
MEMBRÈDE Pierre	Quatre jalons... d'une carrière
MILLIERE Louis	
MOLINA Claude	Le parcours d'un homme heureux
MOUSSAULT Lucien	
PEDRETTI Joseph	Mémoires d'un postier
PERNOT André	Le chemin de l'espoir
PERRAUD Maurice	
PROT André	
RIGAUD Gabriel	De la Dolive au bord du Rhône
ROLLINGER André	Une vie, un métier, une passion
SANCHEZ Daniel	Autobiographie d'un receveur retraité de la Poste
SANMIQUEL Pierre	Les pérégrinations d'un futur receveur
TOURNIER Claude	Ma carrière à La Poste
VIGNAU Albert	Une vie à la Poste
VINCENT Marcel	Le chemin du destin
WIERRE Raymond	Le chemin de l'espoir

# Cérémonie de la remise des prix, le 27 juin 1996, au Siège de La Poste

De gauche à droite : Muriel  
Le Roux (secrétaire scienti-  
fique du Comité),  
Jean Manac'h (1<sup>er</sup> lauréat du  
concours), André Darrigrand  
(Président de La Poste).



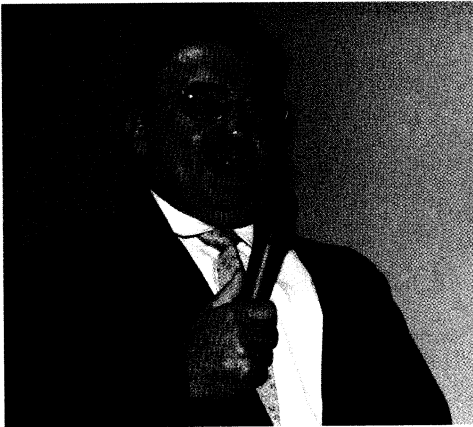
Jean Manac'h, lors de son  
allocution.



De gauche à droite : Albert Vignau,  
André Darrigrand, Jean Manac'h.



De gauche à droite : Albert Vignau  
(2<sup>e</sup> lauréat du concours),  
André Darrigrand, Agnès Fine (profes-  
seur d'histoire à Toulouse Le-Mirail).



Albert Vignau, lors de  
son allocution.



De gauche à droite :  
M<sup>me</sup> et M. Albert Vignau,  
Muriel Le Roux,  
Agnès Fine.

# Membres du Jury

- Daniel FABRE Directeur d'études à l'École des Hautes Études  
en Sciences Sociales de Toulouse
- Agnès FINE Professeur d'Histoire  
à l'université de Toulouse Le Mirail
- Irène FRAIN Écrivain
- Jacques GOUIN Receveur de La Poste retraité
- Dominique JAMET Journaliste
- Muriel LE ROUX Secrétaire scientifique du Comité  
pour l'histoire de La Poste
- Philippe LEJEUNE Maître de conférence en littérature française  
à l'université de Paris-Nord
- Benoît OGER Chargé de recherche au Comité  
pour l'histoire de La Poste
- Luce PERROT Inspecteur général au Ministère de la Culture



*IMPRIMERIE NATIONALE*

9 01778 1

« Je vais me contenter de décrire les particularités de mon nouveau métier... qui est celui d'un postier, et qui me semble pourtant complètement différent. Je n'ai plus de trajet à effectuer, j'ai un bureau d'ordre à ma disposition, la responsabilité matérielle de tout le bâtiment, et la responsabilité financière du poste comptable », raconte Jean Manac'h, en introduisant le récit de sa vie de receveur. Jean Manac'h et Albert Vignau nous donnent un aperçu, vivant et riche, de ce « métier », précisant le contenu du terme bureaucratique de « grade » de receveur, dans les années 1970 et 1980.

Les deux auteurs entrent respectivement aux PTT pendant la Seconde Guerre mondiale, et en 1956, à une époque où les receveurs qu'ils côtoient conservent bon nombre de leurs caractéristiques de l'entre-deux-guerres. Jean Manac'h et Albert Vignau deviennent tous deux receveurs au milieu des années 1970. Le métier, qui a déjà subi alors des transformations, commence vraiment à changer. Nommés receveurs presque en même temps, les deux témoins ont cependant eu chacun un cheminement professionnel spécifique. Alors que Jean Manac'h gravit les échelons au sein de la filière du « service général » et accède directement comme cadre au grade de receveur, en milieu urbain, Albert Vignau devient receveur en dessous de la catégorie des cadres, dans un village, après une carrière exemplaire au sein du service de la « distribution ». Chacun symbolise, à l'intérieur de cette administration, un type d'ascension sociale différente – mais on pourrait en décrire d'autres –, significative à la fois de points communs et de particularités par rapport à l'ensemble du corps des receveurs.

Jean Manac'h et Albert Vignau ont obtenu respectivement le premier et le second prix du concours autobiographique Mémoire postale, une vie de receveur, organisé par le Comité pour l'histoire de La Poste.

Photo de couverture : Les employés du Bureau de Poste de Vitré (1954)

 COMITÉ POUR L'HISTOIRE DE LA POSTE

4, quai du Point du Jour – CPD 722

92777 Boulogne-Billancourt

Téléphone : 01 41 41 62 26 - 62 71



9 789514 515040

Une vie de receveur

50 F - 7,62 €

ISBN 2-9514515-0-4